

**Brigade Mondaine
[051] – Les nuits
blanches de la tour
Eiffel**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDA

Par Michel Brice

LES NUITS BLANCHES DE LA TOUR EIFFEL

PLON



BRIGADE MONDAINE (n°51)

**LES NUITS BLANCHES DE LA TOUR
EIFFEL**

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

CHAPITRE PREMIER



Hamnet T. Compson avançait dans le vide un visage naturellement cuivré. Ses yeux noirs très enfoncés formaient des tunnels étranges, avec deux lueurs sourdes au bout, qui auraient pu faire carrière au cinéma.

Pour l'instant, le cinéma, c'est lui qui le faisait. Tout seul. Enfin, presque.

Cinq mètres au-dessous de lui, ce qu'il s'offrait comme vision, à la place du petit déjeuner et des croissants chauds qui auraient été de rigueur en cette aube à peine naissante, aurait passé pour normal dans un club de naturistes. Ou alors dans un hammam (mais dans ce cas, c'est Hamnet T. Compson qui aurait été insolite, c'est le moins qu'on puisse dire, puisque les hammams en principe sont ouverts séparément aux hommes et aux femmes). Ou alors sur une de ces plages très à la pointe du progrès comme il y en a de plus en plus, même sur les côtes françaises, où les amoureux de la nature laissent tomber jusqu'au plus petit triangle d'étoffe pour s'offrir aux méticulosités intimistes des rayons du soleil, avec des grands écarts à donner des complexes aux petits rats de l'Opéra. Rien de moins érotique, pourtant, que les naturistes. On montre tout ce qu'on a, certes, mais à condition que ça reste au repos. Hamnet T. Compson se souvenait d'une virée récente dans une piscine de la rue du Montparnasse ouverte le vendredi soir aux adeptes du plus simple appareil. Les hommes seuls n'étant pas admis, Nelee l'avait accompagné. Malheureusement, il avait été très vite victime de ce phénomène qui fait passer l'un de vos organes les plus chers de onze centimètres à vingt-deux ou vingt-trois en quelques secondes sans que vous puissiez interrompre le processus vasodilatateur, même en pensant à votre feuille d'impôt ou à la dernière causerie au coin du feu du ministre de l'Industrie et du Commerce.

Bref, une voisine naturiste de Hamnet s'était mise à hurler devant l'irrésistible métamorphose de l'objet du délit, et il avait été viré comme le satyre du bois de Boulogne en personne.

Dans la situation où il était maintenant, Hamnet n'avait pas à s'en faire.

D'autant plus que la progression reptilienne de l'érection dont il était depuis quelques instants la victime consentante se déroulait à l'intérieur d'un jean très serré dont le manque d'élasticité était mis à rude épreuve, l'objet viril du jeune Américain était en train de quintupler tranquillement de volume comme une chenille herculéenne et macrocéphale brusquement à l'étroit dans sa chrysalide. Il était comme ça, Hamnet: ridicule au repos; à en avoir honte, même, rabougri et flasque, à peine plus de trois centimètres de long dans des conditions de froid extrême. Et puis, brusquement, sous l'effet du stimulus adéquat, prenant des proportions de mastodonte. La fable de la grenouille qui réussirait vraiment à se faire plus grosse que le bœuf. A volonté.

Au-dessous de lui, cinq mètres plus bas, les raisons de son intumescence artérielle, conduisant à une rigidité qui n'avait rien de cadavérique, n'arrêtaient pas de s'agiter.

Ces raisons, c'était une longue liane blonde dont les formes nues appelaient des comparaisons bucoliques. Les fesses étaient des pommes et les seins des pamplemousses, mais juste ce qu'il faut. La nuque interminable et ronde sous les boucles qu'elle était en train de relever en chignon dévalait et se prolongeait au creux du dos par une ligne à faire rêver à des glissades vertigineuses jusqu'à la cambrure des reins et au rebond de la croupe ouvrant son abîme délicieusement fendu. Hamnet avala sa salive sans bouger. Chacune de ses cavités oculaires ressemblait de plus en plus au tunnel du Mont-Blanc.

Si la scène était presque banale pour un club naturiste ou une plage, un détail, pourtant, mais qui constituait toute la différence, consistait dans le fait qu'elle se déroulait sur la Tour Eiffel. Déserte bien entendu, vu qu'il était à peu près quatre heures trente du matin.

Hamnet T. Compson remua lentement ses longues jambes pour changer de position et se retrouver allongé sur le côté, hanche contre la poutrelle métallique. La situation à plat ventre était vraiment devenu intenable depuis peu. Sous son jean, son sexe était pratiquement arrivé au bout de sa longue marche, c'est-à-dire qu'il émergeait presque de la ceinture du pantalon. Sa main droite, négligemment, jouait avec un énorme rivet très légèrement attaqué par la rouille. Sous sa paume, l'emboîtement de deux pièces de métal était si parfait qu'on le sentait à peine. La précision du montage des dix-huit mille trente-huit pièces du monstrueux Mécano qu'était la Tour Eiffel avait fait l'admiration de tous, il y avait de cela presque cent ans. Les poutrelles prémontées en usine avaient été assemblées sur place, sans une retouche, sans même un coup de lime, grâce aux calculs et aux plans impeccables d'un ingénieur aussi génial que modeste. Tellement timide que les collaborateurs l'avaient surnommé « Souris Blanche »...

Mais Hamnet se moquait éperdument du chef-d'œuvre de Gustave Eiffel. Il avait sous les yeux un autre chef-d'œuvre. Naturel, lui. Un monument de chair et de sang en train de se livrer à des mouvements gymnastiques qui

faisaient d'elle une véritable femme-caoutchouc.

Sans savoir que, cinq mètres plus haut, perché sur sa poutrelle comme un puma sur son moignon de cactus, un grand garçon maigre l'observait.

Elle avait jailli de son sac de couchage rouge cinq minutes auparavant. Nue. Sauf de longues chaussettes blanches comme en portent les filles qui font de la gym ou de la danse.

Puis elle s'était mise, dans les premiers rayons de l'aube, aux exercices d'assouplissement.

Là, évidemment, Hamnet avait regretté de n'être pas plutôt installé en dessous qu'au-dessus d'elle. Mais enfin, de là où il était, ce qu'il apercevait n'était pas triste non plus. Surtout maintenant que l'inconnue, couchée sur le côté droit, allongeait la jambe gauche à 90° en l'air. Puis elle se couchait sur le côté gauche et allongeait la jambe droite. Et recommençait encore avec la jambe gauche.

A chaque fois, les prunelles de l'Américain s'allumaient comme des phares de turbotrain fonçant dans un tunnel. Sous la lumière naissante de cette aube de juin, chaque mouvement de l'étrange campeuse s'ouvrant à l'équerre lui laissait entrevoir deux longues lèvres d'un rose brillant et vulnérable sous les étonnantes boucles du pubis au dessin exceptionnellement géométrique: un triangle impeccablement équilatéral dont il était en train de se dire qu'il n'allait plus résister très longtemps à descendre en calculer les angles d'un peu plus près.

« Comment tu vas réagir, si je manifeste brusquement ma présence ? » s'interrogea-t-il en avançant encore davantage sa tête de faune dans le vide. Ça c'est l'inconnue, hein ? Je parie que tu ne le sais pas davantage que moi.

Il remua encore comme s'il n'avait pas, au-dessous de lui, un abîme de cinquante-sept mètres — la distance du sol au premier étage de la Tour — fait des poutrelles entrecroisées en un gigantesque treillis à donner le vertige aux acrobates-vedettes des plus grands cirques internationaux. Le vertige, Hamnet T. Compson, il n'avait jamais entendu parler. On naît comme ça ou pas. Il y en a que le vide attire, même s'ils se trouvent sur la seconde marche d'un escabeau. D'autres qui peuvent pique-niquer en équilibre au-dessus d'un gouffre. Hamnet était de ceux-là.

L'insolite de leur situation à tous les deux, lui sur sa poutrelle dans le prolongement de la cage de l'ascenseur désaffecté du pilier est de la Tour, elle en dessous en train de faire sa gymnastique tranquillement; sur le toit du restaurant-brasserie du premier étage, *La Belle-France*, l'insolite de cette rencontre au-dessus de Paris avec cette grande fille nue qui pliait et déplaçait son corps blond avec autant de naturel que si elle s'était trouvé chez elle, à l'abri de tous les regards, ne lui apparaissait même pas. Depuis quelques mois, il avait pris l'habitude de ces escalades nocturnes parfaitement interdites dans ce que des poètes avaient baptisé tendrement au début du siècle la « bergère

des nuages » ou la « cathédrale des courants d'air ». Ce qui sortait de l'ordinaire, en revanche, c'était cette fille, qu'il avait observée, toute la nuit dormant dans son sac à glissière 100 % polyamide nylon matelassé, son sac à dos en toile beige imperméabilisée posé à côté d'elle comme sur une table de chevet. Avec même un livre de poche ouvert, placé à plat, dont elle avait dû lire quelques pages à la lueur d'une lampe électrique avant de s'endormir, sa longue crinière blonde sortant à peine du sac, délicieusement, bien à cinquante mètres au-dessus du grondement des dernières voitures de la nuit...

« On était fait pour se connaître, chérie », pensa-t-il dans sa langue maternelle.

Il se mordit les lèvres. Dans les teintes rousses de l'aurore, sa peau cuivrée passait à des tons plus chauds. A rendre neurasthéniques les mâles blondasses et blanchâtres qui ont besoin des séjours coûteux et prolongés sous les Tropiques pour devenir vaguement marron. Et encore, pour huit ou quinze jours... Après ça, adieu Berthe !

— Dans cinq minutes, je plonge, décida-t-il.

La fille était maintenant à quarante-cinq degrés du sol. Sur les mains. Faisant des pompes, c'est le terme technique adéquat. Jambes jointes, avec une cambrure juste avant les fesses à donner à Hamnet le vertige que le vide le plus abyssal ne lui aurait jamais infligé. Chacun ses éblouissements.

— Nelee, pensa-t-il, tu ne vas pas regretter ta nuit à la belle étoile.

D'un rétablissement, il s'était mis à califourchon sur la poutrelle. Les jambes dans le vide, Adidas mollement balancées. Il saisit la paire de jumelles américaines modèle militaire à infrarouges qui pendaient au milieu de son long torse étroit, au bout d'une lanière de cuir passée au cou. Lorsqu'il les eut ajustées à ses yeux, il chercha le balcon de son propre domicile, à cent mètres à vol d'oiseau, où Nelee devait être comme lui aux aguets, embusquée, ses jumelles braquées vers lui. Il balaya quelques immeubles de l'allée Adrienne-Lecouvreur, en bordure des allées du Champ-de-Mars, et s'arrêta un peu avant l'angle de l'avenue Sylvestre-de-Sacy. Avec un petit cognement plus fort au cœur.

Elle était là. Allongée dans une chaise longue sur la terrasse de leur appartement. Comme figée au milieu des plantes grimpantes qui couraient sur les croisillons verts de la tonnelle aménagée dans le prolongement du salon. Impassible. Mais grâce aux jumelles ultra-perfectionnées il devinait le tremblement de son menton volontaire, et le frémissement rapide de sa poitrine sous la mousseline de soie noire de sa veste et de sa jupe.

Il voyait aussi que, sous la mousseline presque transparente dont le noir, en surimpression avec sa peau abricot, virait au chocolat, elle ne portait rien. Ni soutien-gorge. Ni slip. Seulement ses bas Dior, noirs eux aussi évidemment.

La terrasse de l'appartement de l'allée Adrienne-Lecouvreur était à peu

près à la hauteur du premier étage de la Tour. Nelee et Hamnet, les yeux vissés chacun à leurs jumelles, se regardèrent quelques secondes. Avec plus que de l'amour dans leurs yeux assistés par les lentilles grossissantes. De la complicité. De la tendresse. Une excitation presque sportive à la perspective de ce qui allait maintenant se passer.

Hamnet se mit à haleter légèrement, les narines dilatées, lèvres entrouvertes.

— Nelee, murmura-t-il. Ma petite sœur...

Cent mètres les séparaient. Si l'on peut dire.

Les unissaient serait plus juste. Lui et elle faisaient partie d'une race très spéciale. Ceux qui ne peuvent prendre ensemble leur plaisir qu'à certaines conditions, compliquées, rares et périlleuses.

Il laissa retomber les lunettes sur sa poitrine, effectua une traction et se retrouva debout sur la poutrelle, Adidas en travers de la longue barre d'acier.

— Tu ne vas pas être déçue, cette fois, Nelee, pensa-t-il.

Le vent venait brusquement de se lever, doucement sifflant dans l'immense squelette de la Tour.

Mais son long corps flexible de funambule s'en moquait éperdument.

Il baissa les yeux.

Au-dessous de lui, pour n'importe qui, les soixante mètres de vide se seraient creusés soudain comme un gouffre tourbillonnant et une minute plus tard il n'y aurait plus eu qu'un corps démantibulé, écrabouillé en bas, au pied d'un des gigantesques piliers de la Tour.

Lui, il trouvait tout naturel cet abîme vertigineux traversé de croisillons de ferraille à n'en plus finir. Quelques voitures, minuscules comme des jouets, passaient sur le pont d'Iéna et le Quai Branly. De l'autre côté, là-bas, émergeant des vagues de toits parisiens, la grande rivale de la Tour Eiffel, la Tour Montparnasse, avait l'air d'un immense et stupide aérolithe extra-terrestre dégringolé pendant la nuit des espaces sidéraux.

Il vit venir vers lui un pigeon, l'œil rond, idiot. Pas l'habitude d'apercevoir des humains à de telles altitudes.

L'oiseau passa, le frôlant de ses ailes bleues et noires.

— On y va, décida Hamnet.

C'était quitte ou double. Pas pour le saut, bien sûr: cinq mètres, pour lui, c'était comme de descendre d'un trottoir pour tout un chacun. Pour la fille, évidemment. La blonde en contrebas, sur le toit du restaurant. La campeuse clandestine de la Tour.

— Je vais tomber à pic, pensa-t-il, rapport à la position de l'inconnue.

De toute façon, si elle ne l'accueillait pas avec le sourire, il avait sur lui de quoi la rendre extrêmement obéissante.

*

**

De ses longs doigts impeccablement manucurés en carmin, Nelee Compson augmenta le volume de son walkman. Puis elle se renfonça à nouveau, jumelles vissées aux arcades sourcilières, dans la magnifique chaise longue danoise. Une véritable sculpture mobile en moelle de rotin aux lignes sobres, épurées, comme un chef-d'œuvre du Bauhaus. L'original de la chaise longue, signé Kjaerholm, se trouvait exposé au Musée d'Art Moderne de Copenhague. Des formes indémodables à force d'être presque inexistantes tellement elles étaient désincarnées.

Elle avait vu, là-bas, sur la Tour, la silhouette longiligne d'Hamnet se détendre, après sa longue immobilité de la nuit, à l'affût comme un chat sauvage sur une poutrelle d'acier dominant de cinq mètres le toit du restaurant du premier étage. Faisant presque corps avec la poutrelle.

Nelee aussi était restée immobile presque toute la nuit. Aucune envie de dormir. Pas la moindre tentation de s'assoupir. Simplement, de temps en temps, d'un geste calme, elle portait les jumelles à ses yeux. Puis elle les reposait aussi calmement. Son regard pervenche ou saphir ne quittait pas la forme tapie là-bas, aux aguets.

Pour tromper son attente, elle laissait parfois ses yeux errer sur la mer de ténèbres des toits de Paris. Merveilleuse nuit du début de l'été ! Criblée de milliers de petites flammes électriques. Sans le moindre souffle de vent. De la terrasse de l'immeuble où se trouvait leur immense appartement, le sourd roulement des voitures lointaines faisait comme un bruit de bêtes mal assoupies. Des phares descendaient les pentes de la colline de Chaillot. D'autres la remontaient. Dans les petites rues, du côté du Trocadéro, non loin des fontaines et des bassins, c'était le grouillement habituel de la drague homosexuelle. Tranquille, silencieuse, bien organisée. Presque bien élevée. Il n'y avait plus que les pédés, aujourd'hui, qui savaient vivre. Une nouvelle civilisation qui se levait. Avec sa culture, ses habitudes, ses radios, ses journaux, sa littérature, ses clubs... Par rapport auxquels, peu à peu, c'étaient les hétéros, ceux que plus personne n'ose nommer les « normaux », qui se marginalisaient lentement. Tournaient à la caricature. Drôle de retournement des choses, c'était le cas de le dire.

Mais Nelee se fichait pas mal du carrousel des homos sur les pentes du Trocadéro. L'une après l'autre, les étoiles électriques fourmillantes des fenêtres de Paris s'étaient éteintes. Sauf les longs cordons lumineux des réverbères suivant le dessin des rues et des courbes rondes de la Seine. Puis les scintillements eux-mêmes avaient pâli. Une longue spirale en forme de dragon vaporeux avait commencé à blanchir le ciel, à l'est. Brusquement, il

s'était mis à faire plus frais aux approches de l'aurore. Elle avait frissonné en ramenant la mousseline de soie de sa veste autour d'elle.

C'est alors que, là-bas, sur la poutrelle de la Tour qui commençait à émerger de la nuit, brune, presque rousse sous les premières lueurs, elle avait deviné qu'Hamnet bougeait.

Maintenant, sous les lentilles grossissantes des jumelles à infrarouges, elle pouvait le voir comme si elle allait le toucher. Le grossissement était fantastique, rendant le moindre détail perceptible, précis. Même la marque, l'étiquette de son jean, sur la fesse droite. Même le détail des rayures de son polo bleu-gris et rose pastel.

Les yeux de Nelee prirent des teintes d'aigue-marine. Comme si deux sources pervenche avaient scintillé, liquides, au-dessus des pommettes de velours.

Elle augmenta encore le volume du walkman tandis que, là-bas, Hamnet prenait son élan pour atterrir sur le toit du restaurant de la Tour Eiffel.

Sur fond de Vanity 6, un groupe de chanteurs punk de Minneapolis, le genre de voix qui chauffent tout ce qui s'approche et mieux vaut être en amiante si on ne tient pas à se retrouver psychiquement transformé en tas de cendres, des phrases sans suite, hachées, murmuraient dans les écouteurs du walkman.

« Tes mains... Tes mains sont si douces », disait la voix dans les oreilles de Nelee. « Mets-les là... Non, là, oui, prends-ça, n'aie pas peur... Pendant que je vais te... »

Suivit une bordée de mots précis et crus qui ne laissait aucun doute sur les projets de la « voix » du walkman.

Les seins étonnamment lourds et gonflés de Nelee sous la mousseline de soie noire se mirent à monter et descendre précipitamment.

Sa main droite quitta les jumelles et rampa comme une longue bête douce et sensuelle le long d'elle-même. Elle effleura son ventre qui battait comme un second cœur rond et chaud, glissa les doigts sous l'élastique de la ceinture de sa jupe transparente, se trouva sans difficulté dans la mousse légère et blonde de son pubis. Elle était trempée et brûlante.

Elle eut l'impression, en écartant légèrement les cuisses pour s'ouvrir à sa propre caresse, que sa main plongeait dans une source d'eau chaude.

« C'est bon, là, par là, hein ? » murmurait la voix dans le walkman tandis que les musiciennes de Vanity 6 lançaient des chapelets d'obscénités en anglais. « Tu vas crier, hein ? Je veux que tu cries. Tu n'as pas l'habitude n'est-ce pas, par là ? Ça te fait mal, non très mal ? Il faut que ça te fasse mal... »

Elle se cambra en arc, secouant brutalement les lignes scandinaves de la chaise longue. Ses doigts étaient perdus en elle maintenant, pianotant autour

du clitoris qu'elle sentait s'ériger sous l'orage lubrificateur. Elle ouvrit la bouche et ses yeux chavirèrent comme deux vagues vertes noyées d'écume.

« A quatre pattes, à quatre pattes, Nelee, comme une chienne ! reprit la voix dans le walkman. Avance ! »

Comme si un invisible sexe enfoncé dans ses fesses l'avait projetée en avant, elle tomba de la chaise longue et se retrouva sur le ciment de la terrasse, genoux raclant le sol granuleux, avançant sous la poussée du pal qui, presque télépathiquement, la labourait profondément.

Le pal d'Hamnet T. Compson.

Son frère pour l'état civil. Quoique pas la moindre goutte de sang commun ait coulé dans leurs veines.

Officiellement pourtant ils étaient frère et sœur. Pour la loi. Pour la société. Pour les hommes.

En secret ils étaient bien autre chose. Sans s'être jamais touchés, même du bout des doigts.

La croupe en l'air, elle rampa vers le rebord de la terrasse, où s'alignaient dans les pots vernissés des géraniums et des philodendrons. Sa main droite n'avait pas quitté la fourche trempée de ses cuisses où elle s'enfonçait maintenant presque jusqu'au poignet. Elle avait toujours ses écouteurs aux oreilles, qui continuaient à débiter le très troublant récit d'Hamnet — d'autant plus érotique qu'il était prononcé en français et que chaque mot obscène devenait d'une grossièreté rayonnante avec l'accent américain. Le walkman lui-même tressautait, accroché à la fragile mousseline de soie de la veste.

Dans sa reptation rapide sur les genoux, elle sentit sa robe s'arracher. Il y eut un bruit de déchirure. La robe resta à terre tandis qu'elle touchait au rebord du balcon, haletante.

— Oui, oui ! hurla-t-elle. Hamnet, *fuck me ! Fuck me, fuck my ass !*

Leur terrasse était la plus haute du quartier. Nul ne pouvait imaginer que, face au plus célèbre monument de Paris qui étirait sur trois cents mètres ses moucharabiehs métalliques, une fille de vingt-deux ans, fesses nues dressées dans l'aube tiède de l'été, faisait l'amour à quatre pattes avec un walkman, rendue littéralement folle par ce déferlement d'endorphines opiacées que fabriquent le cerveau — d'après les dernières découvertes de la chimie — au moment de l'orgasme.

Le menton contre le rebord du balcon, elle se mit à hennir doucement, possédée fantastiquement aux reins, possédée plus concrètement dans son ventre, que fouillait sa propre main; possédée « vocalement » par le walkman déchaîné; possédée enfin par le spectacle, là-bas, de son « frère », Hamnet, qui venait de se décider à sauter.

Dans le genre complication, Nelee était arrivée à un assez joli record. Sans vraiment se forcer. Un vrai terminal naturel d'ordinateur érotique. Avec

branchements multiples et connexions différenciées.

Elle n'avait plus besoin des jumelles qui, par leurs rayonnements infrarouges, faisaient trembler les silhouettes qu'elles cernaient d'irisations chimiques violettes. Le jour était levé et elle avait de bons yeux. C'était comme si elle était là-bas, avec Hamnet.

Pour le deuxième acte.

*

**

Quand quelqu'un vous tombe du ciel sans prévenir alors que vous êtes toute nue en train de faire votre gymnastique matinale, vous piquez une crise de nerfs et vous vous mettez à hurler si vous appartenez à l'écrasante majorité, c'est-à-dire les émotives. Si vous faites partie de la frange qui prend tout en souplesse, *cool*, décontracté, moelleux et joyeux, c'est-à-dire environ trois ou quatre pour cent de l'humanité dans ses bons jours, vous offrez une tasse de thé en vous racontant qu'il s'agit de l'archange saint Michel descendu exprès pour vous, du descendant messianique du roi David, de la cinq cent quarante-troisième réincarnation de Bouddha ou du Treizième Imân, ça dépend de votre religion.

Mais Ingrid Alsen n'était pas du genre hystérique, qui crie avant de comprendre. D'autre part, quoique cool et décontractée, elle n'avait aucune tasse de thé à offrir au mec qui venait d'effrayer presque sans bruit à côté d'elle, dans un soupir souple de ses Adidas. Enfin, en Européenne émancipée qui croit avoir jeté aux orties les superstitions de grand-maman, elle n'avait pas de religion.

Ce qui fait qu'elle n'eut pas, ou presque, de réaction.

D'ailleurs, le style « qu'est-ce que vous faites ici, dites donc ! » aurait été assez mal venu, vu qu'elle-même était en situation plutôt irrégulière, qu'elle n'avait pas pris la peine d'écrire au Maire de Paris ni à la SNETE (Société Nouvelle d'Exploitation de la Tour Eiffel) à qui a été confiée la gestion du monument, pour leur demander s'ils voulaient bien lui louer les quelques mètres carrés de ciment du toit comme chambre à coucher, le temps de son séjour à Paris. Elle aurait pu, au fond: la SNETE avait pour mission de rendre la Tour accueillante aux touristes. Et touriste, elle était. Alors ?

La jeune Danoise blonde comme les dunes de Rabjaerg, la région où elle était née, au bord d'une mer plus gris bleu encore que ses yeux presque transparents, interrompt ses exercices d'assouplissement et choisit de sourire. Comme si rien n'était plus naturel que ce débarquement de parachutiste sans parachute ou d'archange sans ailes.

Hamnet l'avait surprise allongée sur le dos, les omoplates protégées du

ciment par le tissu du sac de couchage sur lequel elle s'était installée, en train de travailler ses abdominaux, bras le long du corps, mais jambes formant avec le buste un angle à 90°. Jambes et pointes des pieds tendus, battant l'air de petits ciseaux rapides, impeccables. Le seul ennui était que dans cette position, elle présentait ce qu'elle avait de plus intime à l'intrus. C'est-à-dire ses fesses admirablement bombées, la peau mate et douce de la face arrière de ses cuisses relevées à angle droit et enfin, à l'intersection de celles-ci, les muqueuses délicates de l'abricot fendu de ses lèvres secrètes. Et l'archange les détaillait en approchant, vaguement souriant, scrutant sans complexes le fouillis fauve des poils blonds le long des renflements tendres et roses du sexe.

Ingrid ne détailla pas l'homme, d'abord. Elle ne vit que deux yeux noirs. Deux yeux fantastiques comme des caméras vivantes. Fascinée, elle en oublia un instant de replier les jambes et de prendre une position, disons, plus classique.

Les « caméras » d'Hamnet avançaient. Plan américain d'abord. Puis plan de plus en plus rapproché. Filmant posément entre les fesses musclées ce que les sexologues, ces êtres inventés par l'Antéchrist pour faire débâter l'humanité entière, nomment la zone érogène par excellence.

— On se promène ? fit enfin Ingrid dans un français on ne peut plus approximatif. *Where do you come from ?* reprit-elle dans l'anglais passe-partout qui est en train de devenir la langue universelle de l'an 2000.

— *Of course, from the sky*, murmura Hamnet dont la braguette accusait la bosse caractéristique d'une érection sans complexes.

— A chaque fois que vous arriverez comme ça, vous serez le bienvenu, murmura Ingrid toujours en anglais, heureuse de ne pas avoir affaire à un de ces Français illettrés incapables de parler autre chose que leur propre langue et avec lesquels il faut perpétuellement s'exprimer en version sous-titrée.

Elle commença à ramener ses jambes au sol, lentement. Nullement effrayée.

Hamnet s'était bloqué à cinquante centimètres. Figé sur l'objet qui se repliait lentement entre les cuisses musclées avec des ondulations de muqueuses qui faisaient tourner tout le paysage. Ses yeux étaient fixes. Arrêt sur image.

— *Well*, soupira-t-elle quand ses jambes eurent atterri. Vous me donnez cinq minutes pour m'habiller et ranger mes affaires dans mon sac à dos, et on descend ensemble prendre un café ? J'ai terriblement envie de boire quelque chose. Les... comment disent-ils en France ? Les bistrots vont bientôt ouvrir, non ?

Hamnet se sentait un grand creux au plexus. Les orteils en train de s'embrouiller dans ses Adidas, il tenta d'éteindre les charbons scintillants de ses yeux.

— OK, fit-il. Un café, ça me va.

Ingrid fit un rétablissement de nageuse olympique. Quand elle fut debout, sa croupe balancée pendant qu'elle repliait son sac de couchage donna à Hamnet l'impression que la Tour Eiffel se mettait sur orbite.

Toujours aussi maître de lui, pourtant, il avança son profil couleur cuivre.

Dans une écharpe de nuages en train de se désintégrer, à l'est, le soleil se levait, dans les tons hémoglobines

— Vous vous appelez comment ? fit-il, neutre.

Elle tordit le buste, ce qui eut pour effet de modifier légèrement la forme de ses seins aux pointes drôlement retroussées, comme deux minuscules nez roses en trompette.

— Ingrid ? Et vous ?

Il se nomma, toujours immobile.

— Américain ? demanda-t-elle.

Il fit oui de la tête.

Elle le regarda, les yeux brouillés. Maintenant qu'elle était habituée à son regard, elle pouvait examiner le reste. Il était très beau. Troublant. Mince. Sans hanches. Sans fesses, le torse étroit. Mais musclé et souple comme celui d'un acrobate.

Une comparaison lui vint en pensant à son arrivée dans un bond élastique, jailli de nulle part comme un extra-terrestre.

Spiderman.

L'homme-Araignée autrement dit. Elle avait vu l'année dernière à Copenhague les films du super héros américain qui, après avoir été piqué par une araignée radioactive, a hérité des pouvoirs de celle-ci. C'est-à-dire, entre autres, le pouvoir d'escalader n'importe quelle façade de building de cinquante étages sans éprouver le moindre petit commencement d'esquisse de début de vertige...

Mais il y avait plus que ça. Le profil aigu. Le nez à l'arête mince comme si on avait affûté l'os sous la peau pour le rendre coupant. Les lèvres enfin comme une ligne dessinée d'un trait de plume. Et surtout les yeux enfoncés entre des paupières tirées en amandes sur les tempes. Sans compter le teint qui ne venait sûrement pas d'un de ces laborieux bronzages UVA.

— Américain, murmura-t-elle. Et... Indien ? *No* ?

Il sourit longuement.

— Vous êtes observatrice, approuva-t-il.

Il y avait beaucoup d'autres questions qu'elle avait envie de lui poser, maintenant qu'ils faisaient ami-ami. Par exemple ce qu'il faisait dans la vie. S'il était à Paris pour longtemps. Et, surtout, pourquoi ce bel oiseau de nuit aux yeux noirs avait pris la Tour Eiffel comme perchoir.

Elle avait pratiquement oublié qu'elle était nue. Comme beaucoup de

Nordiques, ce genre de détails ne comptait pas énormément. A Copenhague, aux premières chaleurs du printemps, des centaines de corps se livrent au soleil, et pas seulement sur les plages. N'importe où, dans la ville, au bord des routes. Les vêtements, là-bas, ne jouent pas leur rôle de cache-sexe, comme ailleurs. Ils ont leur utilité de protection contre le froid, l'hiver. Dès qu'il fait chaud, à quoi serviraient-ils ?

Elle chaloupa vers lui, déhanchée comme un voilier dans les vagues de la haute mer.

— *Do you have any cigarettes ?*

Elle s'approcha à frôler des pointes retroussées de ses seins les rayures du polo d'Hamnet.

C'était décidé, maintenant. Il lui plaisait et elle allait le draguer. Elle n'était pas du genre à laisser les hommes décider. La beauté fatale qui attend les avances savantes de l'homme, c'est du passé chez les jeunes générations. Le musée des horreurs des ancêtres. On fonctionne maintenant au déclic et à la complicité. Ça marche ou ça marche pas, on se trouble mutuellement ou pas, c'est tout.

Son dernier coup avait été fameux. Là, elle avait pris toute seule l'initiative. Sur un quai de métro, à Paris, quinze jours avant. Un grand garçon à lunettes d'intellectuel qui portait une valise. Elle s'était approchée, carrément, et lui avait dit :

— Est-ce que je peux vous aider à porter votre valise ?

La suite avait été lyrique. Pendant cinq jours. Un roman d'amour express comme elle les aimait. Dans la chambre de l'étudiant en philo. Et puis elle avait plié bagages. En laissant un petit mot d'adieu tendre en danois. De quoi lui donner du travail, côté traduction, pendant un certain temps. Elle avait repris la route, sereine. Le compteur remis à zéro. Une fois de plus.

Hamnet T. Compson fouillait dans sa poche comme s'il allait en extraire les cigarettes demandées. Lui aussi carburait. Pas dans le même sens.

L'amour d'aujourd'hui, c'est quand vous regardez la même cassette vidéo en même temps. Là, ils n'étaient pas du tout sur le même magnétoscope, enfin sur la même longueur d'ondes, et il était seul à le savoir.

« Tu me veux et je te veux, résuma-t-il mentalement, mais là s'arrêtent les coïncidences. Toi tu démarres pour des jeux érotiques en dentelle avec peut-être, même, une passion électrique de quelques jours à la clé. T'as des goûts normaux. »

Le métal cylindrique de la bombe à gaz paralysant dans sa poche droite, commençait à se chauffer contre sa paume.

« Et moi malheureusement je suis plus compliqué. Et mes complications, tu risques fort de ne pas les apprécier et de n'être pas du tout d'accord pour marcher dedans. Alors... »

Ingrid n'eut même pas le temps de s'étrangler, ni de se dire qu'il avait dû y avoir erreur lors du choix de la bande vidéo. Comme un reptile qui se détend, la main droite d'Hamnet sortit de sa poche, prolongée par une sorte d'étrange stylo. Elle eut l'impression que le film se bloquait sur les tunnels fixes des yeux de l'Indien. Une odeur piquante chassa son oxygène et fila par ses narines vers les poumons comme un jet d'acide. Le film fit une pause complète puis disparut. Elle oscilla, tétanisée, dans le nuage de gaz paralysant. Une barre de feu la perçait de bout en bout. Ses yeux se voilèrent.

Plus de son, plus d'image.

Il la ramassa pendant qu'elle tombait, une main sous les reins, une autre sous les fesses. Là où elle était le plus creusée et le plus bombée.

— Dommage, hein ? murmura-t-il. Mais moi, je ne suis pas pour la réciprocité et l'égalité en amour.

*

**

La jupe de mousseline de soie noire n'était qu'un chiffon déchiré au milieu de la terrasse de l'allée Adrienne-Lecouvreur. Une tête aux cheveux châtain en désordre dépassait du balcon, derrière les fleurs. Les yeux hagards, Nelee vit Hamnet entreprendre son escalade. Il avait chargé la fille nue paralysée sur ses épaules et grimpait en s'aidant de sa seule main droite vers la deuxième poutrelle transversale située au-dessus de la cage de l'ascenseur désaffecté du pilier est.

N'importe qui, à sa place, aurait eu le tournis, à se balader comme ça, de branche métallique en branche métallique avec rien que du vide en dessous. Et le mot tournis est un euphémisme. Seulement, le funambule diabolique qui répondait au nom d'Hamnet T. Compson n'était pas n'importe qui.

Le sang qu'il avait dans les veines le rendait insensible aux vertiges des mauviettes occidentales. Cent pour cent indien. Apache. Ce n'est pas pour rien qu'à New York la plupart des gens qu'on emploie pour grimper sur les façades des buildings et nettoyer les vitres extérieures sont des Indiens. Le vertige, ils connaissent pas.

Le souffle coupé, un roulement de char d'assaut entre les tempes, Nelee vit Hamnet s'arrêter au beau milieu de la poutrelle avec son fardeau de chair fraîche et nue inanimée provisoirement, et s'installer tranquillement avec sa proie. Très aigle royal qui vient d'attraper un lapin entre ses serres et l'emmène faire un tour dans son repaire inaccessible sur un piton rocheux à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

Elle le vit allonger sa proie sur une espèce de couche plutôt inconfortable et étroite formée par un jeu d'équerres porte-poulies pour les câbles de

l'ascenseur qui dessinait une sorte de surface lisse mais sans véritable rapport avec un hamac ou un lit de plumes.

Tout cela ne lui avait pas pris dix minutes. Sans la moindre émotion. Sauf celle qu'il éprouvait à caresser la longue Danoise inanimée pour quelques instants encore. C'est l'été dernier qu'il avait commencé ses escalades. Par jeu d'abord, et puis le jeu était devenu plus sérieux. Il s'était interrompu pendant quatre ou cinq mois, l'automne et l'hiver, à cause de la pluie qui rend les acrobaties moins amusantes. Il en avait profité pour explorer « officiellement » les moindres recoins du monument. C'est-à-dire dans le flot quotidien des touristes. Non sans repérer des cachettes intéressantes comme les toilettes, ou les boutiques de souvenirs. Il avait pris, au mastic, les empreintes de toutes les serrures et avait fabriqué des clés adéquates. Même pour le « Cinémax », où il lui arrivait d'aller dormir la nuit quand le vent fraîchissait.

Il avait disposé Ingrid sur le dos, jambes largement ouvertes et pendant dans le vide. Lui-même s'assit à califourchon presque contre son ventre, entre ses cuisses, ses yeux brûlants rivés à l'entrebâillement de chair moite et douce ourlée de poils bouclés et blonds. Seins légèrement affaissés vers les aisselles, elle avait l'air morte, hormis le souffle qui gonflait lentement le ventre rond au-dessus de sa toison dorée.

Il sortit de sa poche gauche la cigarette qu'il n'avait pas donnée à la Nordique, tout à l'heure. Une Kool. Il l'alluma avec son Zippo — un briquet indispensable pour résister aux vents style grand large qui soufflent dans la Tour. Et en tira quelques bouffées mentholées qui lui donnèrent l'impression de le laver.

D'un œil calme, il considéra Paris tortueusement couché le long des rives de la Seine. Regard circulaire de propriétaire, de maître des lieux. Là-bas, de l'autre côté du quai, après l'arche métallique du pont Alexandre III, ses fers forgés néobaroques et ses pylônes flanqués de colonnes ioniques surmontées de Pégases cabrés, les verrières de la coupole immense du Grand Palais flambaient au soleil, comme si l'édifice avait abrité un énorme incendie. Quelques voitures passaient, rarissimes. On était dimanche matin. Paris s'était vidé dès vendredi soir pour cause de week-end qu'on annonçait estival. Pas de danger d'être repérés. Les paumés du petit matin n'ont pas l'habitude de lever les yeux au ciel. Ils ont, en général, beaucoup trop mal au crâne pour ça.

Il aspira encore deux ou trois bouffées. Heureux comme s'il avait été un de ses ancêtres Apaches perché au sommet d'une *mesa* volcanique du Nouveau Mexique. Paris aérien, Paris vu d'en haut, c'était son royaume. En dessous, au ras de la terre, les rues, les magasins, les voitures, il laissait ça aux Parisiens.

— Bon, décida-t-il. Il va falloir te réveiller. C'est pas bien, de faire attendre ma sœur comme ça.

Les effets de la bombe paralysante — du genre qu'on trouve dans tous les grands magasins depuis que la psychose d'insécurité constitue l'imaginaire

quotidien des villes modernes — ne duraient guère plus de dix minutes, normalement. Au-delà, c'était vraiment du vice. Et de la paresse.

Il approcha la braise incandescente de sa Kool du nombril d'Ingrid, une délicieuse petite fente de chair s'enfonçant en spirale dans le ventre, presque enfantine encore.

La seconde d'après, un hurlement vrillait le ciel et arrachait en sursaut à leur sommeil trois pigeons blottis au-dessus d'eux, sur une poutrelle.

A peine eut-elle ouvert les yeux, qu'Ingrid eut l'impression qu'on lui creusait le ventre avec une excavatrice.

Elle aimait les expériences. Et même les émotions fortes. Mais là, se réveiller plein del, avec soixante mètres de gouffre qui vous tendaient les bras, et la conscience exacte, instinctive, des lois éternelles de la pesanteur qui combinent le poids des corps, leur chute, leur accélération et l'attraction terrestre, c'était *too much*, comme on dit aujourd'hui.

Une barre invisible sur l'estomac, elle tenta de s'immobiliser. De faire corps avec le métal aux angles aigus et glacés. De tenir. Les yeux rivés sur ceux de l'acrobate fou assis entre ses jambes qui était en train de défaire la ceinture de son jean et d'extirper de son pantalon un membre aux dimensions invraisemblables qui se détendit, libéré, avec un mouvement télescopique de cobra. Au bout, la tête cramoisie avait des allures de massue ou de calebasse.

Elle rentra la tête dans les épaules, le front inondé d'une sueur glaciale.

Dans d'autres circonstances, bien au chaud entre deux draps, ce sexe géant à l'érection surprenante l'aurait plutôt intéressée.

C'était son premier Peau-Rouge.

CHAPITRE II



Par petits sauts, les fesses coupées par l'angle aigu de la poutrelle, Hamnet T. Compson se rapprocha encore d'Ingrid. Il s'arrêta, calé maintenant entre ses cuisses.

— Ce n'est pas si terrible, tu sais, murmura-t-il en anglais. Il suffit que tu ne bouges pas, que tu obéisses. Sinon, évidemment...

Il se tenait à pleines mains, dur et dressé entre ses doigts.

— Sinon, je te fais faire ton premier vol hors du nid, termina-t-il.

Epouvantée, Ingrid avait tout de suite compris que ça ne servirait à rien de crier puisque personne ne l'entendrait, vu l'altitude où ils se trouvaient. Ni de supplier, étant donné qu'elle avait affaire à tout ce qu'on voulait sauf à un humain aux sentiments normaux.

— Je... je vais essayer, bafouilla-t-elle, se sentant ridicule et se disant en même temps qu'elle était folle, dans sa situation, de penser au ridicule. Dites-moi... Dites-moi ce que je dois faire...

Il lui tendit la main et la redressa, les yeux en feu.

— Je me sens un peu faible ce matin, laissa-t-il tomber. Il me manque encore quelques centimètres. A toi de me montrer ce que tu sais faire.

Sa voix résonnait étrangement dans les coups de vent tiède qui l'emportaient en la faisant siffler.

Assise comme lui, Ingrid s'efforçait de ne pas laisser ses yeux dériver vers le vide. Ça suffisait, déjà, ce mal de mer inhumain qui l'avait envahie. Elle le savait, si elle baissait la tête, fût-ce une seconde, elle tomberait. C'était comme une espèce d'appel magique en plein cauchemar. Comme si le macadam, en bas, lui avait parlé à l'oreille, lui chantant de le rejoindre.

Essayant de se concentrer sur ce qu'elle faisait, elle enserra dans ses mains en conque la volumineuse et rigide hampe, en se disant que dans d'autres

circonstances ce genre d'engin l'aurait rendue folle de désir.

Hamnet se cabra, envahi d'un éblouissement. La Danoise ne pouvait pas le savoir, mais ce qui l'excitait, surtout, c'était le regard de Nelee, là-bas. Son regard qu'il devinait sans aucun effort parce qu'il vivait en osmose presque totale avec sa «sœur». Elle avait dû reprendre ses jumelles, maintenant que l'action démarrait. Il savait parfaitement, aussi, à quel rythme s'agitaient les longs doigts délicats et fins de Nelee dans un va-et-vient fascinant au creux de ses muqueuses inondées comme une lourde anémone de mer nacrée et palpitante. Il savait qu'elle allait jouir. Comme lui. Au même moment. Ils étaient fous, tous les deux ? Bien sûr: fous comme des êtres qui ont l'audace de réaliser leurs fantasmes. C'était peut-être ça, la définition de la folie. Alors que les « raisonnables », eux, les gardent au chaud de leur tête, hypocritement, leurs folies qu'ils n'osent pas mettre en pratique, comme des lâches qu'ils sont. Les « raisonnables » sont des fous timides. Inversement, les « fous » sont des raisonnables audacieux.

Eux, Nelee et Hamnet, la possibilité leur avait été donnée très tôt de vivre jusqu'au bout leurs délires. Depuis que leurs parents étaient morts, les laissant orphelins. Et ils ne s'en étaient pas privés.

C'était fabuleux, de se faire caresser comme ça, en plein ciel, en se sachant vu par Nelee qu'il n'avait jamais touchée et qui se caressait elle-même au rythme où la Danoise blonde et terrorisée le caressait, lui, sans savoir qu'ils étaient vus.

Un circuit compliqué et vicieux comme ils aimaient. Avec une victime inconsciente. Indispensable pour leurs plaisirs tordus et leurs nerfs détraqués.

Pour accélérer les opérations, il prit soudain Ingrid par les cheveux et fit décrire à son visage une courbe descendante, de sorte que la bouche se trouva au contact avec l'énorme tête massue de son sexe.

— Salive, ordonna-t-il. Vite. J'aime que ça glisse bien.

Il lui tenait toujours la tête, la soulevant et la rabaissant à son rythme à lui. Elle avait compris. Elle se démenait avec la bonne volonté du désespoir. Quand il la soulevait, que ses lèvres ne faisaient plus qu'effleurer le gland, elle laissait sa langue courir sur la hampe, agaçant la grosse veine mauve qui battait, sinueuse comme un cours d'eau sur une carte géographique, à fleur de peau. Puis il l'empalait à nouveau brutalement, ses narines à elle s'enfonçaient dans la toison du pubis, son nez se bloquait à étouffer, et elle essayait de dominer la nausée qui la gagnait tandis que la tête de l'énorme pénis fouaillait sa gorge, ayant visiblement décidé de considérer celle-ci comme un second vagin tout aussi élastique et à l'abri des haut-le-cœur que l'autre.

Il gémit soudain et elle le sentit grandir encore, comme il l'avait annoncé. Elle eut le temps de se souvenir de sa proposition absurde, tout à l'heure, sur le toit du restaurant, d'aller prendre ensemble un café. Déjà, pesant de son

gland durci et brûlant contre sa glotte, il l'arrosait d'un jet lourd, vaguement salé et âcre, qui remplissait sa gorge comme une épaisse nappe venue directement de la moelle de ses os.

Quand il fut revenu de son éblouissement, Hamnet avait les yeux encore plus creusés et noirs, au fond des orbites. Il se contracta, cherchant son souffle.

— Tourne-toi, grogna-t-il sourdement.

— Quoi ?

— Tu as compris, haleta-t-il d'une voix hachée. Tu vas pivoter sur toi-même. Doucement. Sur la poutrelle. Tu ne tomberas pas.

Les flammes noires se ternirent dans ses yeux. Sa voix devint presque mystique.

— Tu m'as bu, vibra-t-il. Tu m'as en toi. Tu m'as avalé. Ma substance... Du sperme d'Indien. D'Apache... Tu as mes pouvoirs, maintenant. Plus de vertige.

Sa voix redevint dure.

— De toute façon tu n'as pas le choix. Tourne-toi, ou je te balance dans le vide.

Elle ferma les yeux. Même sous ses paupières, Paris chavirait encore comme un enchevêtrement de montagnes russes en folie. La Tour Eiffel s'était métamorphosée en grande roue lumineuse de foire, comme celle du Lunapark de Dyrehaven, où son grand-père l'emmenait quand elle était enfant, et sa ferraille tournoyait, l'entraînant dans un mouvement de plus en plus fou.

Elle tenta de se raccrocher à la vie. A la réalité. A l'« autre » monde. Le vrai... Le presbytère où elle avait grandi auprès de son père, le pasteur Alsen, dans une ambiance d'un autre âge, les landes et les bruyères, dans les tornades venues de la mer du Nord, au milieu des solitudes grises. Le regard du pasteur semblait perpétuellement contempler le drame nocturne du Golgotha et de la mise à mort du Sauveur du monde. Elle se raccrocha à d'autres choses, des courses à bicyclette, plus tard, avec ses premiers flirts. Ses premiers amants, à Copenhague. Ses études de sociologie. Les tabous et la mélancolie paternels balancés par-dessus les moulins. Sa toute récente descente en stop, enfin, vers les pays du soleil. Droit sur l'Italie d'abord. D'où elle était remontée en France, à Paris. Toujours en stop. Brisant avec autant de gentillesse que de fermeté quelques cœurs masculins au passage. Les hommes, au jour d'aujourd'hui, ça se prend et ça se jette comme autrefois les femmes. Séduits et abandonnés. La roue tourne.

— Alors, ça vient ? interrogea durement Hamnet.

Elle rouvrit les yeux et réintégra son cauchemar aérien.

— Je ne peux pas, souffla-t-elle, épouvantée.

D'un geste violent, il enfonça la main droite entre les cuisses d'Ingrid,

palpant rapidement la touffeur trempée de son sexe.

— Si, tu peux, siffla-t-il. Et même, ça t'excite.

Elle grelottait. Une péniche qui ressemblait à un long corbillard noir transportant les restes d'un géant glissait, là-bas, sur le miroir bleu foncé de la Seine. Cette aube qui aurait pu être si belle chavirait dans l'horreur.

— Je vais t'aider, fit-il doucement. Répète-toi que tu es à dix centimètres du sol. Si tu savais que tu ne risquais rien, tu ne tomberais pas, non ? Alors...

D'un geste ferme, il lui releva les jambes, les replia, puis, la faisant pivoter sur les équerres, l'obligea à lui tourner le dos. Il avait l'impression de manipuler une poupée, tant elle était inerte.

— Voilà, c'est bien, grogna-t-il. Maintenant, à quatre pattes.

Ingrid avait fermé les yeux à nouveau. Elle savait que si elle les rouvrait, le grand vide l'aspirerait illico comme une immense ventouse. Frissonnant de froid, les paumes crochées autour du métal glacé et rugueux, elle tenta le rétablissement. Millimètre par millimètre.

Les énormes équerres boulonnées cent ans avant pour soutenir les câbles tracteurs d'un des ascenseurs formaient une sorte de plate-forme d'à peine un mètre carré. De quoi tenir en équilibre sur les mains et les genoux à condition de ne pas bouger. Par la même occasion, elle était obligée, pour se sentir une assise plus solide, de creuser les reins. Ce qui avait pour conséquence qu'elle relevait très haut la croupe. En une offrande bien involontaire.

— Parfait, apprécia la voix de l'Indien derrière elle.

Il y avait de quoi. Le spectacle était même comique, en un sens. Dans la position assise, les fesses de la Danoise s'étaient salies à toutes les scories qui maculent l'ossature de la Tour: gaz d'échappement, cheminées d'usines, chauffage urbain et autres agents de pollution. Résultat: une longue barre noire en travers de ces deux magnifiques hémisphères. Un cercle rebondi traversé d'un trait horizontal. Une sorte de « sens interdit » en noir et blanc. Et en relief. Un « signal » qu'Hamnet T. Compson allait s'empresse de ne pas respecter.

A la vue de ces fesses bombées de blonde à la peau mate, ses reins s'étaient à nouveau transformés en cocotte-minute. Ses yeux jaillissant en avant comme des phares noirs hors de leurs cavités profondes, il se rua et la saisit, pétrissant à pleines mains cette croupe fabuleuse qui ne pouvait se dérober. Et c'était ça qu'il aimait: qu'une femme ne puisse rien faire d'autre que de s'offrir. Sans être attachée, c'était très important. Il fallait qu'elle soit « libre », en un sens. Libre de se faire labourer aussi longtemps qu'il le voudrait. Ou de crever.

Après quelques manipulations entre ses fesses, il trouva l'entrée chaude et molle d'Ingrid. Le membre monstrueux du Peau-Rouge y pénétra rapidement, se lubrifiant au passage de l'étrange excitation horrifiée qui ruisselait en elle.

Fuis il se retira. Fixement, au comble du délire, la tension artérielle en très net dépassement de vitesse, il fixa un détail à la fois répugnant et follement excitant: une déjection de pigeon qu'elle avait ramassée sur la face interne de sa cuisse gauche quand elle gisait en travers de la poutrelle, inanimée, jambes ouvertes de part et d'autre de son étrange lit métallique...

— Plus haut, les fesses, commanda-t-il.

Elle se creusa un peu plus en gémissant.

— Les genoux, grogna-t-il, rauque. Ecarte. Encore.

Elle éloigna ses genoux l'un de l'autre. Folle de peur, à l'idée qu'elle allait finir par rencontrer le vide. Ses doigts étreignaient le fer des équerres et ses paumes tétanisées contre les angles saignaient.

Elle sentit quelque chose de chaud et de dur qui cherchait à tâtons l'étroit canal de ses reins.

D'abord elle se dit que c'était moins terrible qu'elle ne l'avait craint. Puis soudain elle comprit: ce n'était que la main de l'homme, ou plutôt son majeur, qui la visitait en une exploration brève, préliminaire.

L'instant d'après, elle crut qu'elle s'ouvrait en deux. D'une poussée il venait de la pénétrer tout entier. Elle dévissa sa nuque et tenta de tourner vers lui son visage couvert de larmes.

— Non ! gémit-elle. Pas par là. Par pitié ! *Nej ! Nej !* (Non !).

Mais une nouvelle poussée la rejeta en avant et son front cogna la plateforme métallique. Hamnet s'enfonçait en elle à des profondeurs qu'elle ne soupçonnait même pas l'instant d'avant. La forçant avec une brutalité inouïe. La dilatant à la faire éclater, faisant s'entrechoquer en elle des choses qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne voulait pas connaître. Comme s'il avait décidé de visiter ses organes longitudinalement en partant de ses reins pour remonter jusqu'à sa gorge, jusqu'à ses yeux, son cerveau...

Les yeux vitreux, le jeune homme au teint de cuivre en qui battait le sang des guerriers les plus braves -de la terre, regardait alternativement sa hampe de chair fichée comme un tomahawk dans la croupe blanche, et cette mer vivante, changeante, des flots insondables de la ville que le soleil montant faisait palpiter comme une marée à l'assaut, allumant jusqu'aux faubourgs perdus, jusqu'aux banlieues qu'il ne connaissait pas, là-bas, derrière la colline du Sacré-Cœur, le grand rocher blême de la basilique, et toutes ces falaises modernes, rectilignes, que formaient les immeubles de béton, les longues rangées de HLM de la Courneuve ou de Clignancourt. C'était tout ça qu'il défonçait triomphalement dans un va-et-vient saccadé au fond des reins d'Ingrid. Tout Paris, dans sa gloire et sa misère, qu'il culbutait. Lui, l'aigle fou perché avec sa prisonnière tremblante dans son inviolable nid d'oiseau de proie.

Brusquement, elle eut l'impression d'avoir un canon à eau dans les reins. Les ongles d'Hamnet s'enfoncèrent dans ses hanches. Il rugit et, de cinq

détentes qui le gonflèrent encore, la distendant un peu plus, il se mit à se vider en elle comme un torrent.

Sur la terrasse d'un immeuble de l'allée Adrienne-Lecouvreur, un autre ventre était la proie d'un feu d'artifice multicolore. Un « bouquet » incendiaire qui tournoyait dans le sexe tuméfié de Nelee.

— Mon amour, gémit-elle, mon amour.

Elle se renversa, les yeux chavirés, sur le ciment, et ne bougea plus. Blanche comme si on venait de la saigner de ses cinq litres de sang.

*

**

— Ne te retourne surtout pas, fit la voix d'Hamnet. Voilà... Tu vas reculer vers moi. Lentement. Tu m'entends ?

La nuque tremblante de la Danoise fit oui. Elle n'avait pas bougé de sa posture maintenant grotesque. Un coup de vent porta jusqu'à elle l'odeur mentholée de la Kool qu'il venait d'allumer, derrière elle.

Elle essaya de faire ce qu'il disait. A moitié pétrifiée de froid et d'horreur. D'humiliation aussi, mais elle y penserait plus tard. S'il y avait un plus tard.

Courageusement, cassée en deux, bras et jambes ankylosés, le ventre et les entrailles douloureux, elle tenta de reculer.

— Dépêche-toi, s'impatienta l'Indien. Il commence à être tard. Si on nous trouve là, tu auras du mal à convaincre qui que ce soit que tu n'es pas venue là de ton plein gré te faire violer sur une poutrelle !

La voix de son bourreau était dure, tendue.

Elle continua sa reptation à reculons.

Jusqu'au moment où elle fit, sans même y penser, par un réflexe qui dépassait sa volonté, ce qu'il ne fallait pas faire: elle ouvrit les yeux.

Dans un labyrinthe de poutrelles obliques et croisées, la trouée du vide monta vers elle comme une vrille hurlante. Tout: les immeubles, les fenêtres, les trottoirs, les feux rouges, les voitures. Elle releva aussitôt la nuque, essayant d'échapper au tournoisement qui voulait l'aspirer.

Ce fut la même chose dans l'autre sens. Le ciel lui donna l'impression de galoper en ondulant avec des nuages et de vertigineux creux d'azur qui s'ouvraient comme des entonnoirs sidéraux.

Elle lâcha la poutrelle et, bondissant sur ses mollets de nageuse olympique, se redressa. Les yeux vides. Hallucinés.

— Non. Surtout pas ça ! hurla une voix qui était déjà d'un autre monde, derrière elle.

Le temps parut se suspendre. Pendant quelques secondes, il n'y eut plus, à

soixante mètres à pic au-dessus du sol, qu'une longue silhouette nue oscillant sur une poutrelle, les bras en balance instable. Comme une équilibriste sur le point de rater son dernier numéro.

Le Saut de la Mort, bien entendu.

CHAPITRE III



Au même instant, cinquante mètres plus bas, une Renault Fuego grise ralentissait le long du quai Branly et s'arrêtait tout en douceur, aérodynamique, profil bas et plongeant. Le bruit étouffé des turbo-diesels s'interrompit juste devant la Tour, à un jet de pierre du pilier est dont l'assemblage des poutres inclinées avait Pair d'un immense pied de mammouth métallique enfoncé dans un massif de maçonnerie.

— Ici ? murmura Monique d'Alleyrand d'une voix molle.

— Parfait, apprécia le Japonais qui ressemblait à un Anthony Perkins auquel un chirurgien de l'Empire du Soleil Levant aurait bridé les yeux, à l'inverse de la mode qui fait actuellement des ravages au Japon où les filles en nombre croissant se font débrider.

Il se dévissa pour attraper sur la plage arrière une grosse sacoche de cuir du genre de celles que portent les photographes.

Monique d'Alleyrand caressa le volant de ses longs gants Heyret qui

avaient l'air, pour la couleur, d'avoir été taillés dans du platine souple.

— Je peux vous poser une question ? fit-elle en inclinant légèrement la tête en avant de sorte que ses yeux étirés sous les interminables sourcils qui faisaient comme deux minces ailes d'oiseau en plein vol ne furent plus que des lueurs sourdes d'étoiles lointaines.

— Si vous voulez, lâcha Hiro Funakoshi dont l'accent japonais métallisait curieusement chaque syllabe.

— Eh bien, murmura Monique d'Alleyrand, je voudrais savoir pourquoi vous traînez toujours avec vous ces... ces appareils.

Il y eut un silence dans l'habacle de la Fuego. Bloqué dix secondes, le Japonais regardait Monique. Plus Lauren Bacall que jamais. Plus désirable, troublante, affolante. Surtout pour lui. Dans la situation où il se trouvait. Et qu'elle ignorait évidemment.

Dix secondes où il revit tout. Depuis le début de la soirée, la veille, vers vingt et une heures. Dans cette villa de Saint-Germain-en-Laye, à la soirée organisée par Anna-Lisa Montecassino, une femme d'une cinquantaine d'années récemment élue député européen au parlement de Strasbourg. Sans étiquette, comme on dit. Ce qui signifiait dans son cas précis qu'elle était, au cœur de l'organisme suprême de cette Europe qui avait tant de mal à se faire, un des sous-marins plus ou moins inconscients du terrorisme européen et particulièrement italien. Le terrorisme, lui, n'avait eu aucune peine à *faire* l'Europe. *Son* Europe. De morts, de larmes, d'horreurs. De confusion sanglante. Un fantastique nœud de vipères se tordant de l'Espagne à l'Allemagne, de l'Irlande à la Corse, des Basques clandestins aux lambeaux germaniques de la Bande à Baader. Des Brigades Rouges italiennes aux tueurs du Front National de Libération de la Corse qui venaient de passer à la phase B, celle du racket pur et simple des habitants de Pile de Beauté. Tout un monde en sous-sol de dingues plus ou moins manipulés. Se croyant au courant des manipulations mais ignorant les véritables manipulateurs derrière les manipulateurs qu'ils imaginaient connaître. La spirale de la violence et du crime. Sans oublier les débris d' « Autonomes » français, rejets maudits des gauchistes des années soixante-dix, lesquels pour la plupart présentaient au moins cette qualité d'avoir reculé devant le vertige et les enchaînements irréversibles de la terreur, à l'inverse de leurs homologues italiens, irlandais, basques ou allemands... Ce qui chagrinait d'ailleurs énormément les vrais chefs d'orchestre du vaste spectacle qu'ils avaient programmé en Europe, avec morts non simulées, poumons rafalés de balles, sang bien rouge, synagogues plastiquées, avions piégés et victimes en relief. La France restait une sorte de sanctuaire injustement préservé pour le moment. Il fallait changer tout ça.

Hiro Funakoshi avait débarqué de son Japon natal voici deux ans et demi. Deux ans pas mal remplis. Contacts. Rencontres. Voyages. Un policier qui l'aurait suivi à la trace aurait été obligé de vider les caisses de l'Etat pour ne

pas le perdre de vue. Hôtels de luxe partout. Cinq comptes en banque en Suisse. Deux en Turquie. Six mois d'entraînement dans un camp palestinien en Syrie. De longs séjours dans des pays qui n'ont pas de notable réputation d'hospitalité, comme la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, la Libye. Il suffisait de regarder une carte du monde pour les nommer, les chefs d'orchestre si peu clandestins. Un vrai secret de polichinelle. Des noms mondialement connus: Kadhafi, Abou Nidal, et, bien entendu, le chef d'orchestre suprême de tous les chefs d'orchestre locaux, le patron des patrons du plus vaste syndicat du crime qui ait jamais fait la loi sur la planète: Andropov, le nouveau maître de la Russie Soviétique et aussi de la seule société secrète vraiment efficace: le KGB.

Hiro Funakoshi était un jour entré en contact avec un très jeune Turc un peu détraqué à la réputation au-dessus de tout soupçon, c'est-à-dire d'extrême droite (le KGB adorait faire commettre des attentats par des tueurs à l'image fasciste bien peaufinée, ça commençait à se savoir mais ce n'était pas une raison pour arrêter la plaisanterie). L'étudiant turc faisait partie d'un mouvement néonazi d'Istanbul, les « Loups gris ». Le contact s'était établi à Karlovy Vary, un camp d'entraînement du KGB installé dans ce pays si heureux d'avoir un grand frère protecteur comme l'URSS: la Tchécoslovaquie.

Hiro avait revu le Turc en Syrie, au Liban, en Suisse. En Turquie, même, où ils avaient joué les touristes autour des bâtiments de l'OTAN, filmant ceux-ci avec des caméras ultra-sophistiquées fournies par une ambassade de l'Est. A Burgos, Pays Basque espagnol. A Pankow, République Démocratique Allemande. En Sardaigne. Et enfin à Rome.

Quelques jours plus tard, perdu dans la foule des pèlerins sur la place Saint-Pierre, au Vatican, Hiro Funakoshi regardait avec une indicible jouissance l'homme en blanc d'origine polonaise qui était le cent dixième pape de l'histoire de la chrétienté, s'effondrer, avec une jolie étoile rouge sur sa soutane immaculée, dans sa petite voiture blanche. Sa *papamobile*, comme disent affectueusement les Romains.

L'étudiant turc s'appelait Mahmet Ali Agca. Quatre coups de feu, puis la chance avait tourné. Son arme s'était enrayée. Un touriste américain avait filmé le jeune homme en blouson noir en train de s'enfuir. Le tueur avait été rapidement appréhendé, aussi rapidement jugé et condamné à perpète.

Le soir, dans sa chambre d'hôtel romaine, Hiro poussait un cri de rage en apprenant que, malgré les trois litres de sang qu'il avait perdu, le Saint-Père était vivant.

Hiro avait été élevé dans la religion traditionnelle du Shinto. Il n'était que fort peu sensible aux miracles chrétiens, aux dons de la grâce d'un Dieu unique, et aux interventions providentielles du Saint-Esprit.

Il fallait donc préparer un nouvel attentat. Les ordres étaient formels. C'est lui qui s'en occuperait puisque la caméra qui avait surpris Ali Agca ne

l'avait pas capté, lui, dans son champ de vision. Avec ses faux papiers plus vrais que des vrais, il était net. En plus, un Japonais préparant à Paris un attentat devant être réalisé à Rome, qui perdrait son temps à s'y intéresser ?

D'autant qu'Hiro Funakoshi avait un violon d'Ingres authentique. La vidéo. Le huitième ou neuvième art en plein essor. L'image électronique. L'avenir. A vingt-cinq images/seconde. Si la passion de faire sauter la planète l'abandonnait un jour, il avait un recyclage tout près. Ses « honorables correspondants » avaient même poussé le raffinement — pour que son personnage soit parfait — jusqu'à faire écrire pour lui et en japonais un petit ouvrage théorique sur la télévision électronique. Une pincée de Mac Luhan saupoudré de Godard et John Cage, des allusions à la mystique Zen et à son compatriote, le jeune et déjà célèbre artiste vidéo d'avant-garde, Nam June Paik. L'essai avait paru à Tokyo l'année précédente et été traduit immédiatement en anglais, espagnol, français. A Paris, le traducteur avait même trouvé un joli titre: *L'Ere hertzienne...* Hiro était devenu une petite célébrité de la capitale de l'Hexagone.

D'où l'invitation hier soir à Saint-Germain-en-Laye, chez Anna-Lisa Montecassino. Connue à Rome dans la mouvance des mouvements de gauche spontanéistes du genre Lotta Continua. Anna-Lisa n'était pas folle. Elle avait deviné que ce grand Japonais mince dont il aurait suffi de débrider les yeux pour qu'il serve de doublure à Anthony Perkins dans un remake de *Psychose*, ne passait pas cent pour cent de son temps à asticoter le motif du bout de sa caméra. Mais elle était assez dans le coup pour ne pas parler. Et puis, à cinquante-cinq ans, ça l'excitait encore, ces trucs troubles, semi-clandestins, où l'on n'est sûr vraiment de rien. Elle avait l'impression de ne pas être larguée. De temps en temps elle rendait des services sans poser de questions. C'était une « boîte aux lettres » haute-fidélité. Une « porteuse de valises » idéale.

Des surprises attendaient tout de même Hiro Funakoshi pendant cette soirée. D'abord l'arrivée parmi les invités — quelques députés socialistes italiens, deux ou trois journalistes français de l'opposition, un romancier sud-américain, un peintre espagnol, un architecte de New York — d'un couple qu'il ne s'attendait pas à trouver là: Monique et son mari, François d'Alleyrand, fonctionnaire au Secrétariat d'Etat aux Dom-Tom. Des invités comme les autres, apparemment.

Sauf que François d'Alleyrand était le propriétaire du studio que louait Hiro depuis six mois à Paris, rue La Boétie. Au sixième étage d'un immeuble où les d'Alleyrand occupaient le premier et le deuxième. Un duplex de trois cents mètres carrés où, bien entendu, Hiro n'avait pas été convié à mettre les pieds, la location s'étant faite par l'intermédiaire d'une agence.

Depuis, il les avait croisés quelquefois dans l'escalier. Bonjour, bonsoir. Plutôt distants, les propriétaires. On a beau appartenir à un pouvoir qui fait dans le social, on ne se défait pas facilement des réflexes de classe, surtout

quand on appartient soi-même à la toute petite bourgeoisie grimpée à la force du poignet et qui accède tout juste dans l'éblouissement aux lambris dorés, voitures avec chauffeur, voyages aux frais des contribuables, colloques, commissions juteuses, etc. Le Pouvoir, quoi. Le vrai.

La femme du jeune et brillant fonctionnaire surtout, Monique d'Alleyrand, occasionnait des contractions d'estomac à Hiro quand il la croisait dans l'escalier. Et les mains moites. Les mains moites, c'était le signe qui ne trompait pas, pour Hiro. Celui du flash de la drogue la plus intense de toutes, la plus dévastatrice. Celle pour laquelle il n'existe pas de cliniques de désintoxication. Le désir.

Pour un homme né au bord de la Mer de Chine et qui n'avait connu que des compatriotes uniformément bruns aux cheveux noirs et lisses avec des visages souvent ronds et un peu plats, c'était le dépaysement absolu. Il craquait. Le rayonnement transcendant. Avec les mèches longues de sa chevelure blonde, son allure saine et fruitée, ses longues paupières de biche, Monique d'Alleyrand le faisait terriblement penser à Lauren Bacall dans *Casablanca*. Chaque fois qu'il la croisait, il flippait ensuite deux heures dans son studio du sixième. A en oublier sa mission.

L'ennui, c'était que les yeux turquoise de M^{me} d'Alleyrand ne se levaient pas souvent sur lui. Ou alors pour le traverser. L'annuler. Comme l'infiniment grand contemplant l'infiniment petit en pensant à autre chose. Un non-événement. Un détail du mur de la cage d'escalier. L'homme invisible.

C'était clair. Si Monique baisait, c'était à sa hauteur. Dans sa classe sociale. Ou même plus haut, si possible. Pour grimper. Et faire grimper son mari par la même occasion, si c'était une bonne épouse. Ce qui, après tout, n'était pas impossible.

Là, à Saint-Germain-en-Laye, chez l'Italienne député au parlement Européen qui avait raclé ses fonds de tailleur Chanel sur les bancs du PCI[1] avant d'avoir des troubles de conscience pour cause de Pologne et de se déclarer non inscrite, ce qui lui permettait de continuer à penser et à agir communiste sans avoir à rendre des comptes, Monique d'Alleyrand avait dû regarder Hiro Funakoshi quand il lui avait été présenté, sans d'ailleurs le reconnaître, sur le moment. Pas plus que son mari. Incapables d'imaginer que le locataire du sixième pouvait aussi avoir une vie, des relations, des soirées, des amis. Pour eux, il avait été tiré du limon originel par le Créateur — ou par le Hasard et la Nécessité, les nouveaux noms de Dieu depuis que Dieu est mort — pour leur payer le terme à date fixe, c'est tout.

En tout cas, le hasard les avait placés l'un près de l'autre, à table. Et il avait fallu une remarque de Hiro sur le proverbe selon lequel Paris est vraiment petit, pour qu'elle réalise brusquement.

Et que le turquoise de ses yeux se mette à monter soudain à la température d'un bain thaïlandais.

Pendant que, sous la table, les bas de Monique et la flanelle grise du pantalon de Hiro entamaient des échanges culturels, le ton, en surface, s'élevait: la dernière dévaluation, la prochaine, le déficit du commerce extérieur, les relations Est-Ouest. Monique s'était lancée dans le débat. Pour contredire systématiquement son mari, en face d'elle. Pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'il était en train de ne plus peser lourd. Du moins pour l'instant. Et qu'elle avait décidé une chose: se fâcher suffisamment avec lui, au cours de la soirée, pour pouvoir le planter là vers une heure du matin et rentrer seule. Enfin, seule officiellement.

Elle aurait pu attendre le lendemain pour retrouver le Japonais, mais les désirs de Monique étaient de ces incendies qui ont besoin d'être arrosés tout de suite, ou jamais.

On avait dansé après le dîner et Monique avait immédiatement invité Hiro, qui se sentait de moins en moins transparent à ses yeux.

Dans la lumière assourdie du salon, il avait serré pour la première fois le long corps souple sous les envolées de mousseline qui couvraient ses épaules nues, sa longue robe grise archi-élégante des soirées rétro années 50. La dernière époque où on savait encore s'habiller, pour sortir. Il l'avait caressée doucement. D'assez près pour savoir qu'elle ne portait rien sous sa robe. Pas de soutien-gorge. Pas de slip. Les bas tenaient à des jarretelles. C'est elle qui l'avait embrassé la première, enroulant sa langue autour de la sienne dans une spirale brûlante.

Puis elle était retournée se quereller encore un peu avec son mari qui tombait des nues.

Vers deux heures du matin, elle lui avait annoncé qu'il ferait aussi bien de chercher quelqu'un pour le raccompagner à Paris. Elle s'en allait. Elle avait besoin d'être seule. Comme par hasard, elle avait croisé Hiro qui revenait des toilettes.

— Je vous ramène.

Ce n'était pas une question. Une affirmation.

Il avait ramassé dans le vestiaire son attirail vidéo. Et puis ils avaient roulé dans la Fuego grise de Monique. Deux heures. Sans un mot.

Pendant que ces images se succédaient dans sa mémoire, le Japonais expliquait à Monique pourquoi il ne quittait jamais sa caméra de professionnel. Hitachi, *of course*. Un kilo et demi avec trois ou quatre heures d'autonomie dans le chargeur du magnétoscope.

— Qu'est-ce que vous filmez ? demanda-t-elle. Ils parlaient tous les deux au ralenti. La fatigue du petit matin. La longue attente. L'émotion. L'aube d'été qui se levait, rose et tiède, sur la Tour Eiffel.

— Des tas de choses, fit-il en malaxant les mots dans son accent métallique. Les gens. Les gestes. Des détails insignifiants. Ensuite, je mixe. Avec d'autres images. De télé. J'invente des séquences. J'accélère ou je

ralentis. Ça donne des trucs jamais vus...

Il lâcha un rire de plaque de métal qui tombe.

— Je fais l'amour avec mon téléviseur ! Les spectacles qu'on y donne sont mous, trop lents. J'accélère tout ça, je concasse. Ça crée des films-catastrophe inédits.

Ça suffisait, jugea-t-il, pour le côté « pro ». Sa couverture... Il passa son minuscule magnétoscope en bandoulière et saisit la caméra dans la main gauche. L'initiative lui revenait, maintenant.

— Venez, souffla-t-il.

— Vous emportez tout ça ?

Il éclata de rire.

— Pas pour vous filmer, n'ayez pas peur.

Elle le suivait, maintenant, incroyablement provocante dans sa longue robe de soie gris-beige enveloppée de la vapeur de mousseline rose de l'écharpe transparente. Elle n'avait pas quitté ses longs gants de satin. Sur lesquels elle avait enfilé des bracelets et une bague en aigue-marine.

Le jeune terroriste japonais — qui savait qu'au programme des attentats internationaux figurait la destruction de la Tour Eiffel à l'explosif (explosif industriel comme on en utilise pour réduire en poudre les usines désaffectées par exemple) dans le cadre de la démoralisation des pays démocratiques — éprouva un certain plaisir secret à voir Monique contrainte de relever les pans de sa longue robe de femme du monde pour escalader une palissade qu'il avait repérée récemment, lors d'une de ses excursions exploratoires à la Tour. En haut lieu, « on » n'avait pas encore décidé si la Tour exploserait dans la journée, avec ses touristes, ou la nuit.

— Ça va ? fit-il.

Juste au moment où elle déchirait son bas contre une aspérité de l'échelle métallique conduisant à une petite plate-forme du pilier est. La Tour était en réparation depuis plusieurs mois. Un vaste chantier clos joignait le pilier est au pilier sud. L'endroit idéal pour ce qu'ils avaient à faire.

— Ça va, haleta-t-elle.

Elle se retrouva près de lui, à trois ou quatre mètres du sol, ses mèches blondes en bataille.

— Tu es très belle, fit Hiro avec le calme d'un moine zen qui fait visiter son jardin ratissé au millimètre.

Les étoiles turquoises vacillèrent dans les yeux de Monique.

Elle se mordit les lèvres. Ce chantier, l'aube naissante, la fatigue, l'alcool qu'elle avait bu, l'idée d'avoir planté là son mari, l'insolite de la situation... Ça la changeait de ses adultères habituels dans des chambres luxueuses d'appartement amis, ou de *Sofitels* confortables. Jamais aucun de ses amants n'avait accepté de la prendre comme ça, n'importe où sauf au lit. Et lui, il

avait deviné tout de suite.

Elle arrondit la bouche, chavirant contre la palissade.

— Tringle-moi debout, dit-elle, les lèvres entrouvertes.

D'une main rapide il avait ouvert sa robe. Elle se cala, raidie contre la palissade comme si elle avait voulu s'y confondre. D'un regard aussi rapide, il s'assura qu'il avait gagné son pari intérieur: fausse blonde. Le buisson noir et bouclé dont il écartait les lèvres trempées ruisselait sur ses doigts.

— Vite, cria-t-elle. Salaud, tu vas me baiser ? Vite !

Tout un flot de grossièretés crevait l'enveloppe raffinée de la femme du monde. Des deux genoux il l'ouvrit encore puis, la saisissant aux hanches, la souleva légèrement pour la faire retomber sur lui, la pénétrant d'un seul coup, empalée, totalement emplie par le sexe du Japonais. Elle s'agrippa à sa nuque et, les yeux fous, commença à y faire ses griffes comme une jeune panthère en chaleur.

— Salaud, haleta-t-elle. Petite ordure. Tu vas me...

Souffle coupé, elle avança encore son ventre, jusqu'à cogner l'os de son pubis contre le sien.

Brusquement elle le regarda.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, égarée.

Il venait de mettre en marche sa caméra dont le ronronnement électronique l'avait alertée. La main gauche tenant l'appareil ultraléger, l'œil dans le viseur, il cadrait au hasard les enchevêtrements de poutrelles, au-dessus d'eux.

— T'occupe, fit-il brutal en accélérant les coups de boutoir en elle. C'est dans ces moments-là que j'ai mes meilleures inspirations...

Elle se cramponna.

— Petite ordure, gémit-elle, transpercée. Ça te fait jouir, hein ?

— Et toi ? fit-il sans cesser de faire deux choses à la fois.

Brusquement, il se bloqua en elle.

— Qu'est-ce que... ?

Il zooma rapidement, pendant que Monique, hors d'elle, faisait tournoyer autour de lui son bassin comme si elle avait effectué la danse du ventre.

— Elle est dingue, celle-là, rugit le Japonais dans sa langue natale.

Son viseur ciblait un drôle de spectacle.

Une grande fille nue qui chavirait, cinquante mètres plus haut, en équilibre sur une poutrelle. Les bras battant l'air comme un oiseau blessé. Une jambe déjà dans le vide. Le zoom était si « macro » que le Japonais pouvait voir la nacre rose du sexe de l'inconnue, entre ses cuisses qui s'ouvraient dangereusement. Deux bourrelets luisants, sous les poils blonds, aux lignes sinueuses et fines.

Surexcité à cette vision, il reprit ses coups de massue dans la gaine incendiée de plaisir de Monique. Sans cesser de filmer.

*

**

Ingrid Alsen eut trois spectateurs pour ses dernières secondes d'équilibriste malgré elle.

Hiro Funakoshi, en bas, avec sa caméra.

Nelee T. Compson sur la terrasse de son appartement, avec ses jumelles. La jeune femme était à peine remise de son précédent orgasme et cette mise à mort pas prévue au programme était en train de faire monter en elle des explosions multicolores comme elle n'en avait pas encore connu.

Et enfin, Hamnet, son « frère ». Il avait d'abord essayé d'arrêter la chute. Et puis tout s'était passé si vite... De toute façon, c'était trop tard. Les bras en balance montaient et descendaient de plus en plus rapidement. XI décida d'apprécier le spectacle d'un point de vue esthétique. Ses yeux sauvages rivés sur les fesses nues où il s'était enfoncé comme un soudard, quelques minutes auparavant.

— Boucle ta ceinture, *fasten seat belt* ! rugit-il dans un ricanement, quand il sentit qu'elle allait s'arracher de l'étroite arête de la poutrelle. Attention à l'atterrissage ! Y a plus de pilote dans l'avion !

Ensuite, un trou invisible parut s'ouvrir. Jambes ouvertes dans la lumière du petit matin, yeux exorbités, la jeune squatter insolite de la Tour Eiffel commença à plonger vertigineusement vers le macadam de Paris. Laissant derrière elle un long hurlement inhumain.

Hiro Funakoshi suivit le bolide de chair rose et fraîche, promis à l'écrasement et à la boucherie, derrière son viseur. Monique, elle, n'avait rien vu. Elle était en train de jouir. Cambrée comme un arc.

Le Japonais s'abouta en elle plus profondément, massacrant ses muqueuses humides. Sans cesser de filmer avec délectation.

— C'est ce qu'on appelle un coup double, ça, grogna-t-il en se sentant déferler au fond du ventre de l'épouse si distinguée du fonctionnaire du Secrétariat d'Etat aux Dom-Tom.

*

**

A l'instant où Ingrid Alsen cessait de crier, étouffée par les trombes d'air

qu'elle traversait en tombant, une R 16 noire ralentissait et se garait juste derrière la Fuego de Monique d'Alleyrand, le long du trottoir du quai Branly. A bord, le conducteur mit un certain temps à sortir. H était en train de troquer ses vêtements de ville contre un survêtement de coton rouge et des Adidas blanches à rayures bleues.

De l'autre côté du pare-brise, il regardait le ciel avec une satisfaction intense. Matinée idéale, tiède et douce sans être trop chaude. Avec un fond d'humidité précieux quand on fait du jogging et que la sécheresse n'est pas ce qu'il y a de mieux pour les poumons. Un long banc de nuages filait vers le nord, chassé par le vent qui lavait l'azur. Cette journée de juin allait être très agréable, avec une brise légère faisant frémir les feuilles encore fraîches des arbres parisiens, trop récemment écloses pour avoir eu le temps d'être déjà ternies par la pollution. Une journée superbe, aussi, pour la drague. Juin à Paris, c'est l'embarquement pour Cythère à chaque coin de rue. Avec des cohortes de filles plus déshabillées qu'habillées dans leurs robes légères d'été, libres, décontractées, souvent prêtes à perdre une heure avec un homme à une terrasse de café, histoire de voir si ça vaut la peine de bloquer la soirée ou non.

— On verra ça plus tard, décida le conducteur de la R 16. Pour le moment, on court.

L'instant d'après, un magnifique athlète brun sautait par la portière, le visage giflé par la fraîcheur de l'aube. Dans ses boucles très noires, s'apercevaient de minuscules fils d'argent annonciateurs d'une quarantaine pas trop proche encore pour rendre indispensable le contrôle médical régulier conseillé à tous les sportifs de cet âge. Les pulsations cardiaques, le rythme pulmonaire, la pression artérielle, étaient impeccables. Sous le survêtement, il y avait des épaules de quasi haltérophile, des mollets olympiques, une cage thoracique vaste comme une usine de traitement de l'oxygène et une musculation générale souple et élastique de judoka, ce qu'il était effectivement puisqu'il s'agissait de Boris Corentin, ceinture noire 2^e dan.

Sur le trottoir, il attaqua une foulée rasante, bras à quatre-vingt-dix degrés du torse, tronc droit, légèrement penché en avant. Courant à un rythme lent et régulier vers l'avenue Anatole-France qui passe sous les énormes jambes ouvertes de la Tour Eiffel pour gagner, plus loin, les allées du Champ-de-Mars.

A chaque foulée, il avait l'impression de se débarrasser des fatigues de la nuit. L'interminable attente aux abords de cet hôtel particulier de Passy. La planque inutile, donc humiliante, dans l'espoir de coincer un gros trafiquant de drogue dont la présence à Paris lui avait été signalée par Raymond-le-Bitos, un vieux truand homosexuel toujours prêt à vous fourguer un tuyau crevé pour faire prolonger son condé [2]. Entre parenthèses, il ne raterait pas Raymond-le-Bitos quand il viendrait chercher son « dû ». Cette fois, c'était du tout-cuit. Le vieux pédé irait définitivement chercher l'âme sœur du côté de

Romorantin. Interdit de séjour à Paris une fois pour toutes.

Les yeux baissés vers le sol, il commençait à passer sous les jambes de métal de la géante presque centenaire lorsque quelque chose, sur le macadam, bloqua son regard.

Il n'avait pas quinze ans de Maison pour rien. Quinze ans à flairer des pistes. A chasser des ombres. A coincer des fous criminels, des détraqués pervers, des assassins compliqués, des caïds tortueux comme des scorpions ou des renards. Quinze ans à vider sans fin de ses plus dangereux éléments le zoo démentiel de Paris. Un réservoir à dingues qui se remplissait tous les jours et où il fallait tous les jours repartir à la chasse. Sans compter les autres allumés qu'il avait fallu aller alpaguer quelquefois aux antipodes. Aux Caraïbes, à Marrakech, en Bulgarie, à Tokyo, à Singapour, à Hong Kong, à Abidjan, à Los Angeles. Tous les mégalos du crime, mythos du sexe, paranos du barillet, et autres schizos des univers parallèles aux murs ruisselants de sang, il avait fallu se les payer, en quinze ans de Brigade Mondaine, section des Affaires Recommandées, le dessus du panier du Quai des Orfèvres, la région où seules opèrent les stars qui ont fait leurs preuves. Tout ça pour être à plus de trente-cinq ans inspecteur principal à l'échelon 5, avec indice majoré 498 et traitement mensuel brut de neuf mille cent soixante-quinze francs. Sans compter quelques indemnités hélas négligeables.

Oui, mais pourtant il n'y avait pas que ça. Ce qu'il avait attrapé en quinze ans d'enquêtes en général aussi sympathiques que des pièges à loups, c'était l'instinct. Le flair. Quelque chose qu'on n'apprend pas, qui vous tombe dessus comme une maladie. Et qui ne vous quitte plus.

Et qui fait que, presque partout où vous vous trouvez, les affaires glauques indécelables aux gens « normaux » vous sautent aux yeux.

Ce qui sautait aux yeux de Corentin, sous l'enjambement de la Tour Eiffel, ce matin-là, c'était une flaque de sang sur le macadam. Toute fraîche. Avec une mouche, déjà, noyée dedans.

Il se bloqua au-dessus de la sinistre petite mare rouge et réfléchit. Au rythme de sa pensée, ses yeux très noirs se relevèrent. L'ordinateur crânien qu'une bonne fée lui avait logé dans le cerveau alors qu'il n'était encore qu'un embryon dans le ventre de sa mère, ou même une flamme de désir dans le regard de son père, venait de lui fournir la réponse à la question: d'où venait ce sang ?

D'en haut, évidemment.

Il se cassa la nuque et s'immobilisa.

Livide.

Accrochée aux entretoises du pilier est, sous la cage de l'ascenseur, exactement à pic au-dessus de lui, il y avait un pauvre corps démantibulé. De femme. Nue et blonde.

Un bras à moitié arraché pendait, retenu encore par quelques tendons plus

solides que les autres. De la blessure, dégoulinait comme d'une source un long filet rouge.

La tête... il préférerait ne pas trop la regarder. Elle était en bouillie. Fracassée sans doute dans la chute. Un abominable carnage.

Il fit un bond de côté. Les gouttes rouges tombaient sur son épaule droite, devenant instantanément invisibles dans le coton rouge de son survêtement.

— L'horreur, bafouilla-t-il, pétrifié. La pauvre fille... Qu'est-ce qu'elle... ?

Le cœur levé, près de vomir, Boris recula d'un pas. A l'instant où la palissade du chantier, tout près de lui, résonnait sous le choc d'une échelle métallique qui dégringolait.

Il vira, avec la vision sanglante encore dans les yeux.

— Dites donc, là-bas...

Un couple était en train d'essayer de s'enfuir. Qui aurait visiblement préféré se faire oublier. Une femme en robe du soir scintillante et bijoux partout, et un homme long et mince. Probablement un Japonais porteur d'une sacoche à matériel photo ou vidéo. Et d'une caméra. Un Monsieur-Tout-le-Monde japonais, en quelque sorte. Qui a jamais vu un touriste japonais sans sa caméra et son attirail photographique, surtout au pied de la Tour Eiffel ?

Seulement, là, dans ce petit matin, il y avait deux ou trois détails qui ne collaient pas. Comme la fille démantibulée dans son filet de poutrelles, au-dessus de lui, et qui continuait à se vider.

Boris Corentin se rua sans avoir besoin de starter.

— Arrêtez, hurla-t-il. Police !

Dans son élan, la femme blonde habillée comme pour assister à l'ouverture du Festival de Cannes laissait s'envoler le tissu léger de sa robe longue. Découvrant deux fesses nues absolument admirables. Au-dessus de tout éloge. Rondes comme il les aimait. Musclées mais charnues avec leur fente accueillante profonde, au milieu. Pas le temps d'apprécier, malheureusement.

Pendant que la fille continuait à détalier, il vit le Japonais vidéomane s'arrêter et l'attendre. La blonde était déjà tout près de la Renault Fuego grise derrière laquelle Boris avait garé la R 16 prise, la veille au soir, pour sa planque de la nuit, dans le parc automobile de la PJ.

— Police, répéta-t-il, se sentant idiot, comme ça, en survêtement, à glapir des choses pas évidentes.

De toute façon, on ne tenait pas à lui laisser le temps de décliner son identité. Boris eut l'impression que le visage du Japonais était en réalité celui d'un acteur connu, puis qu'il se transformait en masque nô. Puis quelque chose voltigea à la rencontre de son crâne. Il y eut un craquement et Boris crut que les hémisphères de son cerveau s'éloignaient l'un de l'autre vertigineusement. En le laissant, *lui*, au milieu, dans un trou noir sidéral. La

Tour Eiffel vint se replier sur lui à toute allure comme un Meccano qui se range de lui-même dans sa boîte. Il pivota sur un talon, se dit qu'il perdait le contrôle de sa voiture dans un nid-de-poule. S'accrocha à la veste sombre du Japonais, à son attirail en bandoulière, à sa sacoche. Il se dit: « Je ne vais pas m'évanouir... » Et il s'évanouit, emportant dans le brouillard cette bonne résolution consolante.

CHAPITRE IV



Evidemment, espérer que le Japonais virtuose de la matraque et de la caméra et la blonde aux si jolies fesses soient restés gentiment à l'attendre pour lui faire des massages à l'endroit où sa tête n'était plus qu'une énorme bosse eût été un signe flagrant de débilité mentale avancée. L'inspecteur principal Boris Corentin essaya de se ramasser le plus dignement qu'il pouvait, avec des sentiments de « sympathie » pro-japonaise comme pouvaient en éprouver les marins américains attaqués par les avions-suicide nippons pendant la dernière guerre.

La Renault Fuego grise s'était évidemment effacée de son horizon. Il aurait pu se dire qu'il avait rêvé.

Ce qui n'était pas du rêve, malheureusement, c'était la fille, là-haut, brisée et rebrisée par les entretoises de la Tour qui était devenue son lit de mort. Ça

relevait même plutôt du cauchemar.

Le sang ne tombait même plus de son bras aux trois quarts sectionné. Elle s'était entièrement vidée.

Boris vacilla, tâtant sa bosse avec l'impression qu'on lui avait greffé le Mont Blanc pendant son sommeil.

Il fit quelques pas, hagard. C'était un mauvais film. Une jeune femme suicidée, sûrement. Et puis deux amants surpris en pleine copulation et qui ne voulaient pas que ça se sache. Et qui le lui avaient fait savoir par les voies les plus directes, sinon les plus élégantes.

Quelque chose roula à la pointe de son pied gauche. Boris se pétrifia, penché en avant.

Non, ce n'était peut-être pas tout à fait le film tragique mais absurde qu'il avait imaginé...

*

**

Hamnet T. Compson attendit un bon quart d'heure avant de descendre de son perchoir. Le temps d'être sûr que l'imbécile au survêtement rouge était vraiment parti à bord de sa R16 et qu'il ne revenait pas, visité par une idée subite et saugrenue.

Il atterrit en souplesse, les jambes ramassées sous lui. Presque six heures du matin. Décidément, la Tour devenait infréquentable. Toute cette agitation... Cet inconnu trop curieux à la carrure de dieu du stade. Matraqué par un autre inconnu jailli il ne savait d'où avec une femme blonde en robe du soir. Il avait assisté à tout, de là-haut.

Une drôle de salade baroque, compliquée. Avec le cadavre de la Danoise, entre ciel et terre, qui allait sûrement attirer du monde. Et des questions sans réponses.

Au souvenir d'Ingrid dégringolant en hurlant, il se sentit gonfler brusquement sous son jean. La même érection que tout à l'heure quand, après avoir battu l'air quelques minutes, son corps splendide qu'il avait poignardé de son épieu de chair aussi longtemps qu'il l'avait voulu, avait fini par basculer côté néant.

Il n'avait jamais connu un plaisir aussi complet. Comme si une bête, fauve à l'intérieur de lui se déchaînait, lui labourait les entrailles. Quelque chose à côté de quoi la possession proprement dite d'une femme n'était qu'un hors-d'œuvre.

Il alluma une Kool et s'éloigna lentement, envahi par la fumée mentholée de sa cigarette.

— Pourvu que Nelee ait bien tout vu, pensa-t-il, les yeux pleins de fièvre.

*

**

Hamnet T. Compson repoussa le bol de thé fumant et regarda le décor de leur « royaume » où Nelee s'enfouissait dans des cascades de coussins multicolores, par terre, dans un coin du salon.

— Je suis vidé, lâcha-t-il. Crevé. Je vais aller dormir.

— Attends encore un peu ! souffla sa « sœur ». Tu es à peine arrivé. Raconte-moi. Ce qu'elle a dit... Si elle a résisté.

— Nelee, ma chérie, balbutia-t-il. Tu ne te rends pas compte ? C'est la première fois que ça se termine comme ça...

Elle roula dans une cascade de coussins qui se retournaient sur elle.

— Ça a été... Enfin tu ne peux pas savoir ! Je n'ai jamais connu ça.

Une tornade semblait être passée sur elle. Un cyclone, qui avait creusé ses traits fins de blonde, brouillé sa peau délicate, emmêlé ses cheveux lisses qui normalement étaient sagement peignés sur le côté, façon Christine Ockrent, sur Antenne 2, quand à 20 heures elle égrène, impitoyablement souriante, les calamités d'un monde en pleine apocalypse quotidienne, pêle-mêle Liban, Iran, terrorisme ou Montants Compensatoires Monétaires... Son visage aigu aux lignes nettes, tout en blondeur, ressemblait d'ailleurs terriblement à celui de la présentatrice-vedette. Sauf la voix, beaucoup plus enveloppante, chaude, se levant lentement jusqu'aux terminaisons nerveuses de l'interlocuteur.

— Tu ne peux pas me laisser comme ça, gémit-elle d'un ton enfantin, plaintif.

Le soleil, haut maintenant, fusait par les baies ouvertes plein ciel sur le décor du salon. Un soleil comme ils les aimaient, tous les deux. Qui leur rappelait le pays de leur enfance: la Floride. Plus précisément Key West, l'île heureuse perdue au large du continent américain. L'Ile enchantée de leurs premiers jeux où se mixaient des éléments venus des Bahamas, d'autres des Caraïbes, dans une végétation délirante et tropicale. Ils y avaient grandi, sauvages, nus, brûlés de soleil, ignorant que ce paradis terrestre ne durerait pas toujours.

Les cinq cents mètres carrés en terrasse sur le toit de l'immeuble de l'allée Adrienne-Lecouvreur étaient exclusivement décorés des meubles de là-bas, de leur villa coloniale baroque, de jadis, à la fois sudiste, victorienne et néo-grecque. Un drôle de mélange compliqué de balustrades sculptées, de porches, de boiseries travaillées, comme de la dentelle, de ces chapiteaux qu'on appelle là-bas des *gingerbread*, une expression dont personne n'a jamais su expliquer le sens exact. Des tissus rapportés de Key West drapaient les murs, sombres, rouges, noirs, avec des dessins fauves inquiétants. La majorité du mobilier

était en bambou. On baignait dans l'atmosphère typique des romans exotiques de Somerset Maugham, le romancier anglais qui a situé tant de ses récits dans cette région bénie des dieux.

Là-bas, ce fourre-tout désinvolte de styles mélangés s'accordait parfaitement avec les formes naturellement rococos de la végétation des Tropiques, les palmes, les arêtes agressives des « arbres du voyageur », les champs de cannes en fleur, les racines torturées des mangroves, l'horizon des collines mauves, l'ombre moite, magique, des forêts...

Ici, à Paris, c'était plus étrange dans la grisaille ambiante, au bord de la Seine presque tout le temps glauque. Mais Hamnet et Nelee vivaient-ils vraiment à Paris ? N'étaient-ils pas dans un autre monde, celui d'un rêve sauvage qu'ils n'avaient jamais vraiment quitté ? Presque toute l'année, les stores de bois restaient fermés, les coupant des ciels de plomb du Bassin parisien. Ils baignaient dans une pénombre d'or qui leur rappelait le passé. Ne daignant ouvrir les baies sur la ville que lorsque le ciel était bleu et le soleil chaud. C'est-à-dire assez rarement.

— Je t'en prie, recommença à geindre Nelee, qui se roulait toujours dans l'amoncellement des coussins.

Hamnet se sentait épuisé. Complètement creusé en dedans. Vidé. Il but une gorgée de thé.

— Bon, soupira-t-il. Appelle-la.

Nelee jaillit immédiatement sur les jarrets. Elle ne portait qu'un bustier en dentelle au crochet fermé par un bouton sur le devant, et un jupon très large à volants superposés plissés. Le tout virevolta vers un couloir profond qui s'ouvrait sur la gauche.

— Samantha !

L'appel roula dans l'interminable couloir, jusqu'aux cuisines lointaines d'où émergea enfin, aussi noire que l'obscurité de l'appartement, la métisse qu'ils avaient ramenée de Key West et qui travaillait pour eux.

— On a besoin de toi, fit Nelee en anglais.

Nonchalante, Samantha avançait dans le couloir, tout en dénouant son tablier. Dessous, elle portait une blouse noire. Et, dessous encore, le frère et la sœur le savaient, un soutien-gorge et un slip blanc. C'étaient les ordres. Sur ce corps aux formes provocantes et à la peau chocolat, le blanc faisait un contraste affolant.

Elle effleura au passage un énorme bouquet d'orchidées, à l'entrée du salon.

— Samantha, fit Nelee d'une voix hachée. Comme d'habitude...

La métisse jeta un regard en dessous vers Hamnet qui s'était levé. Ses cheveux crêpés étaient tressés en minuscules nattes entortillées autour de petits coquillages multicolores qui avaient l'air de cligner quand elle passait

dans les rayons du soleil.

— Comme d’habitude, répéta-t-elle d’une voix molle et complice, tandis que Nelee lui déboutonnait déjà sa blouse, faisant apparaître sa croupe superbe, callipyge, coupée par la blancheur troublante du slip, et ses seins en obus dont il était facile de deviner qu’ils n’avaient nullement besoin d’un soutien-gorge, celui-ci n’étant là que pour le plaisir, la décoration.

— Viens, murmura Nelee d’une voix chavirée.

Elle colla sa bouche à la sienne, les bras autour du cou de la servante noire, moulant son ventre au sien, ses cuisses blanches et blondes à celles de la métisse. Celle-ci, en même temps, glissait les doigts sous le jupon de sa maîtresse, gagnant d’une main pleine de douceur le buisson frisé du pubis puis l’ouverture du sexe, dont les lèvres s’écartèrent presque d’elles-mêmes, lubrifiées en permanence depuis des heures.

Tandis que Nelee entraînait Samantha à terre, basculant sur le dos et la faisant chavirer avec elle, sur elle, Hamnet était allé mettre un disque sur la platine posée sur un énorme coffre de bambou.

Puis il revint calmement vers les deux femmes, la Noire et la Blanche, en train de mélanger fiévreusement leurs moiteurs. Ses yeux très sombres vrillaient le dos que lui présentait Samantha. Des omoplates et une ligne de reins admirables, où courait sur la peau de bronze un réseau de minuscules pointillés de sueur.

Des chœurs colossaux, caverneux, s’élevèrent de partout, propagés par les baffles. Le *Requiem* de Berlioz. Funèbre et théâtral avec ses étincellements de cuivres, ses fanfares, ses lamentations de damnés, son chaos d’apocalypse.

Samantha le sentit dans son dos. Elle se détacha de Nelee et recula vers Hamnet de façon à ce que les cuisses de sa maîtresse blanche se trouvent juste à la hauteur de ses lèvres à elle. Elle avait saisi les hanches de Nelee entre ses longues mains noires, tout en soulevant les reins vers Hamnet avec des gémissements sourds. Et plus elle élevait les fesses vers lui, plus elle enfouissait sa bouche dans la fourrure trempée de Nelee. Enfin, elle sentit la main gauche de l’homme s’accrocher à sa hanche, ses cuisses se coller aux siennes, les poils de son pubis s’écraser contre sa croupe, les doigts de sa main droite écarter l’entrejambe de son slip pour libérer le passage, tandis qu’un épieu de chair qu’elle connaissait depuis longtemps s’approchait, battant rapidement dans le sillon de ses fesses, cherchant un chemin lui aussi familier.

Le *Dies irae* s’éleva et ils fermèrent tous les trois les yeux. Nelee tétanisée, la tête renversée sur la moquette du plancher, ses deux mains écrasant ses seins comme si elle avait voulu les remodeler au rythme de son plaisir. Samantha dont la pointe de la langue tournoyait en spirale autour du minuscule bouton écarlate du clitoris de Nelee, tandis que ses doigts l’un après l’autre entraient et ressortaient entre ses lèvres. Au fond de son propre ventre, le sexe de l’Indien opérait ses mouvements saccadés et puissants de

marteau-piqueur. Avec ses coups de butoir qui la projetaient en avant dans la conque inondée du ventre de Nelee. Laquelle se raidissait entre chacun des soubresauts que lui communiquait son frère par l'intermédiaire de Samantha.

Un intermédiaire, elle n'était que ça et elle le savait. Elle n'ignorait pas le surnom qu'ils lui avaient donné: « Love Machine. » Une machine à s'aimer, Nelee et Hamnet, à travers elle. Sans jamais se toucher. Il fallait même qu'elle fasse bien attention à servir, en somme, de « tampon » entre eux. D'isolant. En même temps que de courroie de transmission. De prothèse vivante capable des initiatives les plus délicieuses.

Hamnet ferma les yeux. Le galop de la tempête du *Requiem* faisait s'effondrer des montagnes et reculer des océans. Exactement comme ce jour lointain où, à Key West, tout s'était joué en quelques secondes. Pour eux trois.

Ils avaient treize ans et c'était sur la terrasse de la villa qui dominait à la fois la mer et la route. Une voie escarpée longeant les rochers rouges à pic sur l'océan. Les souvenirs tournoyaient... Nelee et lui... Lui et Nelee... Et Samantha, la petite métisse de leur âge, fille d'un des domestiques de leur père...

Ce qu'ils faisaient, ce matin, dans leur appartement de Paris, ils le faisaient déjà, exactement la même chose, là-bas, dans cette île de l'archipel de Floride, sur la terrasse baignée de soleil, cachés dans les lianes denses et épaisses des philodendrons sauvages. Ils étaient simplement plus maladroits, tous les trois. La langue et les mains de Samantha n'étaient pas encore très expertes. Nelee ne savait pas encore très bien diriger et commander son propre plaisir. Hamnet ignorait encore le pouvoir de son propre sexe, les raffinements dont il était capable, les lenteurs calculées de sa jouissance...

— Plus vite, s'étrangla Nelee. Hamnet, regarde-moi, je t'en supplie !

L'avalanche du *Requiem* se poursuivait. *Quid sum miser*, chantait un chœur d'hommes soutenu par les violoncelles, les contrebasses et les cors. Ce disque-là aussi passait, ce jour-là, il y avait presque dix ans, tandis qu'ils faisaient pour la première fois l'amour, le « frère » et la « sœur », par Samantha interposée.

Hamnet ouvrit les yeux. Dans ceux de Nelee, chavirée sur les coussins, cheveux blonds collés par la sueur à son visage livide, il lut les mêmes visions, les mêmes souvenirs. Mis à vif comme une plaie par la scène fantastique de l'aube, sur la Tour Eiffel.

Télépathiquement, ils revirent ensemble l'instant où, pour eux, tout se suspendit. Comme aujourd'hui, Hamnet labourait la croupe de la jeune métisse, mais avec une maladresse d'adolescent dont les coups de butoir mal ajustés le rejetaient sans cesse au-dehors du ventre de la jeune fille, où il se réenfouissait avec une rage de jeune mâle qui essaie de dompter sa première jument sauvage. Comme aujourd'hui, Nelee renversée se mordait les lèvres au sang mais avec une fougue désordonnée de gamine encore trop avide. Comme

maintenant, Samantha offrait placidement sa croupe de Vénus d'ébène encore à peine sortie de l'enfance et déjà femme. Comme en ce moment, elle se prosternait entre les cuisses de Nelee, dessinant avec son dos comme une pente longue, inclinée, luisante de sueur, une sorte de toboggan sur lequel roulaient, invisibles et brûlants, les fantasmes réciproques de Nelee et d'Hamnet par lesquels ceux-ci communiaient dans le plaisir. Les vibrations qu'ils s'envoyaient à travers les formes sculpturales et médiatrices de la métisse. Comme deux naufragés de l'amour sur deux rives à jamais séparées s'envoyant en code les messages désespérés de leur désir impossible.

La seule différence, c'était qu'aujourd'hui il n'y avait pas comme jadis, au-delà de la terrasse touffue de la villa, les mille miroirs des vaguelettes de la mer incendiées de soleil, et le lacet tordu de la route tournant au bord du précipice de rochers.

La route sur laquelle, ce jour-là, il y avait près de dix ans, ils avaient vu apparaître et grandir rapidement la voiture de sport de leur père. William T. Compson conduisait vite comme à son habitude. Des flaques de mirages coupaient la route. Aux côtés du père de Nelee qui avait fait sa fortune dans la fabrication des cigares, une des industries jadis florissantes de l'île, avec la pêche aux éponges, mais qui déclinait rapidement, ruinant les vieilles dynasties de colons américains, il y avait Yllah. Ou plutôt Clara T. Compson, la mère d'Hamnet. Une Indienne apache au sang aussi purement peau-rouge que celui de son fils. Mais tout aussi « américanisée », « occidentalisée », que lui. Très jeune, elle avait eu la chance d'échapper avec son mari, Apache comme elle, à l'une des deux cent soixante-huit réserves où s'entassaient et végétaient environ cinq cent mille Indiens à travers l'Amérique. Elle faisait partie de l'autre demi-million d' « Hommes Rouges », ceux qui se sont adaptés, fondus dans les masses cosmopolites des mégapoles américaines. Son mari avait travaillé dans une mine d'uranium. Il y était même mort, dans un éboulement, la laissant seule avec leur fils âgé de trois ans. Qui portait un nom plutôt lourd à exhiber au milieu des prénoms de la majorité des petits Américains: Ikkemotubbe. Le nom d'un des patriarches de leur tribu, remonté depuis belle lurette dans le sein du Grand Sachem qui règne sur les prairies du ciel. Restée seule, Yllah avait fini par échouer dans un bidonville de Miami. Elle était serveuse dans un bar quand elle avait fait la connaissance de William Compson. Celui-ci était veuf également. Ils étaient seuls tous les deux. Avec chacun un enfant. Lui une fille, elle un garçon. Il l'avait très vite épousée et avait reconnu Ikkemotubbe. Rebaptisé au passage Hamnet. Un nom pas simple, lui non plus, en un sens. Tout le monde croyait que c'était Hamlet. Les gens ne sont pas cultivés. En fait, Hamnet, avec un *n*, c'était le prénom du fils de Shakespeare, lequel s'appelait William. Comme Compson. Qui avait des lettres, comme on voit.

Il avait aussi occidentalisé Yllah. Laquelle s'appelait maintenant Clara. Yllah, c'était pour eux seuls, quand ils étaient ensemble, la nuit, dans leurs longues heures secrètes de tendresse.

Dans l'éblouissement du soleil qui faisait flamber la route côtière, l'univers sembla brusquement se fendre en deux. Au crissement du pneu de la voiture de sport qui avait éclaté, Nelee releva la tête. Elle et Hamnet virent alors la scène se dérouler comme au ralenti. Les tôles rouges chavirer et dériver à droite puis à gauche. Les deux visages très nets de leurs parents respectifs se tordre d'horreur. Seule Samantha ne bougeait pas, continuant sa succion lente et placide entre les cuisses de Nelee. La voiture chavirait maintenant. Dans la villa, sur l'électrophone, l'« Agnus dei » du *Requiem* de Berlioz s'élevait, d'une pureté insoutenable de voix d'anges. « Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde... » L'auto de sport capota, montra son ventre noir, se retourna encore dans un hurlement de gomme arrachée aux pneus.

L'« Agnus dei » parut se démantibuler tandis que chaque rocher faisait rebondir la voiture où William T. Compson et Yllah (ou Clara) étaient lentement broyés.

C'est alors que, sans le vouloir, venu du plus profond d'elle, Nelee poussa un hurlement d'orgasme dément. Le premier de sa vie.

En même temps, planté dans les fesses noires de Samantha, Hamnet se laissait exploser à longs jets brûlants.

Immobiles, écrasés de plaisir et d'horreur, le frère et la sœur se regardèrent longtemps. Incapables de juger quel sentiment dominait en eux. La honte, l'horreur, le chagrin démesuré. Ou cette excitation abominable, cette jouissance effrayante, inconnue, qui les avait envahis. Insupportable comme la flamme d'une lampe à souder. Au moment où leurs parents, la mère d'Hamnet et le père de Nelee, leurs parents qu'ils adoraient, qu'ils ne cesseraient plus de pleurer, mouraient déchiquetés dans la chute vertigineuse de la falaise.

Ils n'avaient plus jamais reparlé de ça. Mais leur sexualité s'était bloquée sur cet instant précis. Qu'ils recommençaient, depuis, dans un accord muet. Définitif. Avec Samantha, l'innocente et douce métisse, comme canal de communication de leurs plaisirs séparés.

Dans leur salon parisien, le « Dies irae » éclata à nouveau.

A nouveau, comme la première fois, la tornade du plaisir les tordit en avant. Nelee recroquevillée, les jambes nouées autour du cou de Samantha, le torse écrasé contre les nattes multicolores de la servante. Hamnet enfoncé jusqu'à la garde, cassé en deux, la poitrine contre le dos de la métisse. Pesant sur elle à l'écraser. Elle céda et ils s'écroulèrent les uns sur les autres.

Nelee reprit ses esprits la première. Une idée folle carburait dans sa tête. Il fallait qu'elle y réfléchisse encore, la mette au point. Ça lui était venu à l'aube, quand dégringolait la fille blonde entre les poutres de la Tour Eiffel. Quand elle aurait bien figolé son projet, elle en parlerait à l'Indien dont l'état civil avait fait son frère.

« Il acceptera, pensa-t-elle. Il ne peut pas faire autrement. Il le faut ! »

CHAPITRE V



L'inspecteur principal Boris Corentin laissa ses doigts s'attarder sur les croisillons bien réguliers de l'objet ovale qu'il venait de poser sur le cuir fauve du bureau Empire.

— Le petit Poucet asiatique a laissé des cailloux derrière lui, ironisa-t-il.

Il retint de sa longue main naturellement hâlée l'objet qui menaçait de rouler en direction de son interlocuteur, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef d'une des plus grandes brigades de la direction de la PJ, à savoir la Brigade Mondaine. Et responsable aussi par conséquent de la section reine de la Brigade Mondaine, les Affaires Recommandées. A laquelle appartenaient Boris et Aimé Brichot qui venaient de pénétrer dans son bureau. Les as de la section des as. C'est-à-dire ceux à qui on confiait les affaires les plus tordues, glauques, sordides, mystérieuses, bref impossibles. Faire du possible avec de l'impossible, c'était leur métier depuis quinze ans ou presque, à Corentin et à Brichot. Avec des hauts et des bas. Beaucoup plus de hauts que de bas, il fallait le reconnaître, même si on fonctionnait à la modestie.

— Attention, hennit Aimé Brichot à la droite de Boris.

L'objet croissilloné venait d'esquisser un mouvement vers Charlie Badolini.

— Ne t'inquiète pas, assura Corentin.

Il coiffa de la main la grenade défensive. En principe, il n'y avait aucun danger, bien sûr. Mais enfin, des joujoux comme ça, quand ça partait, ça faisait des trous exubérants là où ça explosait, et il faudrait une pelle pour ramasser ce qui resterait d'eux trois.

— Drôle de touriste, votre Japonais, grogna le commissaire divisionnaire Charlie Badolini.

— Ce sont des gens compliqués, émit Brichot d'une voix qui avait l'air renseignée sur les mystères de l'Orient.

Charlie Badolini était dans une période dangereuse qui malheureusement revenait trop souvent au gré de la centaine d'inspecteurs qu'il avait sous ses ordres: la période chronique de désintoxication tabagique. Vouée à l'échec comme les autres. Mais ça ne faisait rien. Il recommençait. En rage contre le monde entier quand il s'infligeait des sevrages inhumains de nicotine et goudrons.

Cette fois, il s'occupait la bouche avec un cure-dents qui n'allait pas résister longtemps, vu le traitement que ses incisives convulsivement contractées lui infligeaient.

— A part les idées générales sur les Japonais, fit-il caverneux en direction de Brichot, vous avez des projets pour éclaircir l'affaire ?

Aimé Brichot remua ses fesses maigres dont les os creusaient le siège du fauteuil Empire. Vaguement rougissant. Comme un idiot, il se demanda s'il était plus lourd ou moins lourd que le patron. Ils avaient la même taille, la même poitrine creuse, la même silhouette sèche, nerveuse, osseuse. Seulement, il ne savait pas s'ils pesaient le même poids. C'était la première fois qu'il se posait la question et ça le tourmentait curieusement.

La prudence et l'instinct de conservation lui conseillèrent tout de même d'écarter le sujet pour le moment.

— La suicidée de la Tour Eiffel, murmura-t-il, de deux choses l'une: ou bien il ne s'agit que de coïncidences...

— Ou bien, le coupé Badolini, Corentin est entré ce matin sans le vouloir dans une drôle d'embrouille que son arrivée a complètement perturbée.

Une courte mèche noire tombant en spirale sur son front carré, Boris réfléchissait.

— Vous savez ce qui me rend furieux ? dit-il en relevant les paupières. C'est de ne pas avoir escaladé tout de suite la Tour Eiffel. Maintenant qu'on sait...

Revenu de son évanouissement, après avoir découvert près de lui la grenade perdue de toute évidence par le Japonais au moment où Boris en

tombant s'était accroché à sa sacoche, il avait couru à la R 16 équipée d'un radiotéléphone.

Pas de radio. Détraquée. Le néant sur la bande de 450 mégahertz réservée à la police. TNZ 2, c'est-à-dire la PJ, on répondait plus. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire: chercher une borne d'appel de Police-Secours afin de prévenir le Commissariat du quartier, le Gros-Caillou, 6 rue Amélie, dans le VII^e arrondissement. Il fouilla son blouson sur la banquette et s'insulta: la veille au soir, en changeant de vêtements, il avait oublié de transférer la précieuse clé qui sert à ouvrir les bornes d'appel et les faire fonctionner !

Il avait donc dû chercher un bistrot d'où appeler le Ciat du Gros-Caillou, avant de revenir sur les lieux du drame. En tout, ça avait pris une demi-heure. Et encore: il avait fallu qu'il exhibe sa plaque de police pour faire lever le rideau de fer du premier café rencontré avenue de la Motte-Picquet. Il était six heures du matin et le tenancier n'était pas du tout de bonne humeur.

Il ratissa des doigts ses mèches noires.

— Récapitulons, fit-il. Une fille nue dégringolée sans doute de plusieurs dizaines de mètres. Suicide ? Crime ? Bien sûr, les suicides ou les tentatives sont nombreux sur la Tour Eiffel, depuis cent ans qu'elle existe. Mais nous savons maintenant qu'il s'est passé autre chose...

Il était cinq heures de l'après-midi. Le médecin-légiste avait travaillé vite et bien. Pour leur fournir la seule indication qui pouvait vraiment leur apporter quelque chose.

Dans les heures, peut-être les minutes, qui avaient précédé la mort de la fille, celle-ci avait fait l'amour. Par tous les orifices possibles et imaginables.

— Ou bien ils étaient plusieurs, ou bien son amant était un sacré gaillard, avait même chuchoté en confidence le vieux docteur Nerval à Boris.

— Ce qui veut dire ? avait demandé ce dernier.

— Eh bien simplement qu'elle était remplie de sperme partout où la nature a ménagé aux femmes des orifices accueillants pour l'autre sexe...

Il avait soupiré. On sentait qu'il enviait les prouesses de l'inconnu à qui s'était donnée cette belle et grande fille blonde qui gisait maintenant, tous les os brisés comme par un concasseur, au fond d'un tiroir numéroté et réfrigéré de l'Institut Médico-légal de la place Mazas, dans le XII^e arrondissement.

— Il l'a vraiment honorée, apprécia-t-il.

Boris hochait la tête.

— A condition de supposer qu'elle en avait envie autant que lui, grogna-t-il.

Maintenant, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, il était de plus en plus certain que la « suicidée » avait été fortement « aidée » à faire une belle fin. Qu'on l'avait violée. Et qu'elle n'était sûrement pas venue faire du camping sauvage sur le toit du restaurant de la Tour dans cette perspective

réjouissante.

— Donc, reprit-il, elle a fait l'amour — ou on lui a fait de force l'amour — avant de mourir. Plusieurs fois. Après avoir sans doute passé la nuit dans son sac de couchage, sur le toit de la *Belle France*...

— Où on a retrouvé toutes ses affaires, objecta Badolini. Ce qui semblerait infirmer la thèse du meurtre. Un assassin aurait tout nettoyé pour rendre l'identification plus difficile. Ou du moins, il aurait raflé ses papiers.

Les yeux de Boris noircirent un peu plus.

— Je suis sûr qu'il était là-haut, planqué dans les poutrelles, pendant que j'étais évanoui, fit-il. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir préféré téléphoner que de faire l'exploration de la Tour tout de suite... Il a fichu le camp pendant mon absence.

Brichot se gratta la moustache. Ça faisait un petit crissement imperceptible sous ses narines.

— A moins que l'assassin soit ton Japonais assommeur, objecta-t-il.

Boris Corentin le regarda avec affection.

— Ce que je n'exclus nullement, bien entendu.

Il secoua ses larges épaules qui jouaient aux montagnes de muscles jumelles et mal endormies sous le blouson de toile beige et la chemise à carreaux bleus.

— Une Danoise violée et balancée dans le vide... Un Japonais armé au moins d'une matraque et d'une grenade, sans compter son harnachement de photographe — ou de vidéo, je ne suis pas certain sur ce point... Une fille blonde et nue sous une robe du soir plutôt en désordre qui détaille pendant que le Japonais m'assomme... Ça fait une charade, un puzzle, enfin une devinette comme je les aime, invraisemblables...

Charlie Badolini toussa des siècles de tabagie inconsidérée.

— A vous de trouver les liens entre tout ça, bien entendu, fit-il sur un ton détaché.

Boris Corentin faillit le fusiller du regard. Le vrai patron, quoi, peau de vache et se lavant les mains d'avance de tout ce qu'ils allaient devoir traverser en pataugeant vers la clé du mystère parfaitement hypothétique.

En même temps, Charlie Badolini, c'était le père du régiment pour la centaine d'inspecteurs qu'il avait dans son service. Qui se seraient faits hacher en morceaux pour « Monsieur le Divisionnaire » comme ils disaient par-devant, ou pour « Baba » comme ils l'appelaient entre eux.

— Je vois, grogna Boris. On fonce en aboyant et on ramène le gibier.

— Exactement, siffla Badolini.

Il négligeait l'esquisse d'insolence dans le ton de son subordonné. Pour raisons de faiblesse justifiée à l'endroit de Boris Corentin. Le fils qu'il aurait

rêvé d'avoir, celui que n'avait pu lui donner Suzanne, sa femme. Et sur qui il avait reporté secrètement une part de son affection paternelle frustrée.

— Il y a un hic, fit Corentin froidement.

— Lequel ?

— Des Japonais à Paris, dès les premiers beaux jours, il y en a des milliers. Avec leurs appareils photo en bandoulière, comme le mien. Celui-là ressemblait à des tas d'autres. Peut-être un peu plus grand que la moyenne...

Badolini grimaça. Il avait horreur qu'on lui pose des problèmes qu'il aurait tellement aimé voir résolus par un tour de prestidigitation, sans avoir à se ronger les sangs.

— Alors, continua Corentin, à moins que vous ne me donniez une déclaration écrite et signée de votre main m'autorisant à arrêter tous les Japonais de Paris, je ne réponds de rien...

Aimé Brichot releva ses lunettes Amor devenues des objets de musée depuis la mode des Ray Ban, et tourna vers Boris son regard de myope moyen :

— Il y a d'autres indices. La fille qui s'est enfuie...

Boris fit un geste vague.

— Aperçue de dos. Blonde, robe du soir somptueuse et rétro... Là encore, on ne peut pas visiter les garde-robes de toutes les blondes de Paris.

Il sourit de biais.

— Ce que j'ai le mieux vu, soupira-t-il, c'est ce que sa robe qui volait autour d'elle me découvrait.

Il baissa le ton.

— Ses fesses, s'il faut préciser. Peut-être que, par là, je pourrais l'identifier...

Charlie Badolini hocha la tête.

— Evidemment. Ça ne m'étonne pas de vous.

Boris fit couiner son fauteuil Empire.

— J'ai tout de même vu encore autre chose, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. La plaque minéralogique de leur voiture. Malheureusement...

Une chance, encore, qu'un vieux réflexe policier lui ait fait enregistrer d'instinct les numéros de la Renault Fuego grise derrière laquelle il s'était rangé à l'aube pour faire son jogging. Une habitude dont même une mise à la retraite anticipée ne l'aurait pas débarrassé. Il avait d'ailleurs commencé tôt à apprendre par cœur, au hasard, des plaques de voitures. Un excellent exercice pour entraîner sa mémoire.

— Malheureusement, reprit-il, je ne suis plus si sûr de moi, maintenant.

Il effleura la bosse qui lui cuisait toujours le cuir chevelu.

— Il s'est passé quelques petites choses qui ont attiré mon attention dans d'autres directions, fit-il.

Badolini pianota sur le cuir fauve du bureau.

— On est en train d'essayer d'identifier le ou la propriétaire de la Renault Fuego, n'est-ce pas ? dit-il. Vous avez bien dit: 5695, non ? Immatriculée à Paris ?

— Je crois, murmura Corentin. 5695... Ou 6595... Ou 6956... En tout cas, Paris, j'en suis certain. Et aussi des lettres XZ, avant 75... Rabert s'est rendu au service des cartes grises de la Préfecture de Police avec pour mission d'essayer d'identifier les propriétaires des Fuego dont les numéros se rapprochent de ceux dont je crois me souvenir...

— En attendant, le coupa le chef de la Brigade Mondaine, vous pouvez toujours chercher du côté de la Danoise, non ?

— Ingrid Alsen, récita Boris. Etudiante en sociologie à Copenhague. Vingt-trois ans. Un père pasteur qui va vraiment avoir besoin du secours de la foi pour continuer à croire en la providence divine, après ce qui vient d'arriver à sa fille unique...

— Il faut aller enquêter du côté des Auberges de Jeunesse, fit Brichot. Puisque nous savons qu'Ingrid Alsen était descendue dans l'une d'elles, celle du boulevard Jules-Ferry, dans le XI^e arrondissement. Heureusement qu'on a trouvé cette adresse-là dans ses vêtements...

— J'allais vous en prier, émit Badolini qui achevait le massacre de son cure-dents transformé en sciure mouillée. Vous pourriez peut-être y aller dès ce soir, non ? Quant à vous, Corentin...

— Quant à moi, reprit Boris, je vais faire ce que j'ai dit: retourner dans le quartier de la Tour

Eiffel. Je veux absolument comprendre comment cette fille s'est tuée ou a été tuée... Puisque vous me déchargez de l'affaire de Neuilly.

Il n'était pas mécontent du tout d'abandonner la planque autour de l'hôtel particulier où il avait passé la nuit précédente à attendre un caïd de la drogue qui se faisait rare. Une corvée qui lui était tombée dessus inopinément et qui ne pouvait rapporter que des ennuis, vu que les Stupéfiants étaient en principe la chasse gardée du Commissaire Principal Richard, lequel ne portait pas spécialement les Affaires Recommandées dans son cœur.

— Vous n'êtes pas sujet au vertige, j'espère ? sourit Charlie Badolini.

— Pas que je sache, murmura Corentin. De toute façon en ce moment, la Tour est fermée au-delà du second étage ce qui ne fait qu'une soixantaine de mètres. J'ai connu pire...

Il revoyait son amie Ghislaine Duval-Cochet, il n'y avait pas si longtemps, oscillant dans une cabine de funiculaire secouée par les bourrasques de la mousson à Singapour, au-dessus d'un gouffre de cent

quinze mètres [3].

— En tout cas, ça exclut qu'elle se soit jetée du troisième étage, grogna Badolini. De toute façon, la pauvre fille, soixante mètres ou trois cents...

CHAPITRE VI



Hiro Funakoshi recula lentement vers le fond de son studio. Sidéré.

Ce qu'il avait sous les yeux ce n'était plus une femme. C'était une Bacchante ravagée de désir. Ivre. Complètement déchaînée. Plus rien, mais vraiment rien à voir, avec la Monique d'Alleyrand hautaine, indifférente, qui répondait par un borborygme glacé à ses « bonjour » quand ils se croisaient dans l'escalier. Ce soir, elle émettait aussi des sons qui ressemblaient à des borborygmes, mais pas du tout du même genre. Ni à la même température.

Il revit les circonstances de leur rencontre, la veille, à Saint-Germain-en-Laye. Sa fuite avec lui, dans la nuit. Et tous ces souvenirs firent revivre brusquement sa virilité qui recommença à se dresser, battant, toute droite, vers son ventre.

— Viens, rugit soudain Monique en se tordant sur le lit comme une cocaïnomanie torturée par le manque.

Elle en aurait épuisé un autre que lui. Ce matin, quand ils avaient détalé après qu'Hiro eut assommé le crétin en survêtement rouge qui leur courait

inexplicablement après, comme s'il n'était pas permis de faire l'amour sans gêner personne derrière une palissade au cœur du « Gay Paris », la ville de tous les plaisirs bien connue du monde entier, ce matin donc, elle avait absolument voulu monter chez lui. Dans son studio. Quatre étages plus haut que son propre appartement.

Là, ils avaient fait l'amour de nouveau. Sauvagement comme elle voulait. A cinq ou six reprises, il ne savait plus.

Il avait ensuite sombré dans une sorte de coma vaseux d'où il n'avait émergé qu'au coucher du soleil. En entendant frapper à la porte de son studio. C'était elle à nouveau, bien sûr. Douchée, remaquillée, fraîche, parfumée, les vagues blondes de ses cheveux cascading sur ses épaules. Belle à lui en faire oublier sa vie compliquée, ses relations dangereuses, ses projets violents et son passé déjà assez sanglant pour son âge. Le tout derrière une façade d'artiste d'avant-garde spécialisé dans les spectacles — on dit les « performances » si on veut avoir l'air à la mode — hermétiques...

Il avait voulu aller prendre une douche, mais elle l'en avait empêché. C'était lui tel quel qu'elle voulait, avec sa sueur, sa fatigue, son odeur d'homme. Et aussi, sans doute, cette espèce de halo de danger, de clandestinité, ce climat de terreur subie ou infligée qu'elle devait sentir obscurément autour de lui, sans même se le formuler. Une odeur qui l'excitait comme le sang excite certaines bêtes...

Elle s'était précipitée sur le lit, sa robe corolle presque transparente s'était refermée sur lui comme une fleur carnivore.

Depuis, elle fonctionnait comme une horloge érotique détraquée. En accéléré.

Il venait de jouir en elle et de la faire jouir pour la troisième fois ce soir avant de quitter le lit. Elle commençait à l'inquiéter.

— Viens, répéta-t-elle en se remettant sur le dos d'une détente de panthère.

Sa robe qu'elle n'avait pas quittée n'était plus qu'un chiffon froissé entre ses cuisses. Les bretelles d'attache du « body » avaient glissé, s'ouvrant sur ses seins lourds qui dardaient des mamelons très larges d'un rose qui, sous les caresses, virait au mauve.

L'étroit studio sous les toits, où ne pénétrait le jour que par des vasistas, commençait à fermenter, dans la chaleur qui avait tapé contre le zinc de la toiture toute la journée. Une sorte de buée vibrante dans la chambre, dont Hiro n'aurait su dire si elle était ou non une illusion de sa fatigue. Il laissa errer son regard, entre les fentes étroites des paupières, sur les murs. Quelques affiches de groupes rock japonais punaisées autour du lit. C'était son seul souvenir de son pays natal. Les « Yellow Magic », « Sheena and the Rockets », « Hikasu », « Ippu-Do », « Moonriders »... Là-bas, quand il vivait encore à Tokyo, dans le quartier d'Harjuku, l'un des plus pauvres de la ville, il passait

sa vie à écouter du rock. Harjuku, c'est le quartier de ceux qu'on appelle les « Japanese-Teknos », les jeunes, les *teenagers* qui traînent toute la journée et refusent de devenir comme leurs pères des bonshommes en costume gris anthracite asservis au travail, abrutis le soir, ivres et tristes... Le rock nippon, c'était une formidable tornade dans cet univers de frustration et de labeur.

— Je vais te mettre un disque, décida-t-il soudain, histoire de reprendre haleine.

Pour toute réponse, Monique fit entendre un roucoulement de folle. Absente à tout. Sauf au désir qui la ravageait. Mis à vif par la proximité de l'appartement conjugal où elle menait une vie d'épouse irréprochable. Quatre étages plus bas.

Elle le laissa faire. Son corps n'était plus un corps. C'était de la houle vivante, du remous de sueur fauve, de la chair faite tourbillon. Sur le dos, en travers du lit, superbement impudique, les deux mains entre les cuisses ouvertes, elle se caressait d'un long mouvement de roulis tandis que sa gorge lâchait des râles profonds.

Le disque commença à miauler bizarre. Du japonais. Des couinements sur de la guitare. Puis des sons gutturaux, brutaux, violents.

— Je vais te traduire les paroles, murmura Hiro en s'agenouillant près du lit, entre ses jambes écartées.

Elle le regarda de côté, ambrée de sueur, les yeux vitreux.

— La chanson raconte un dialogue entre un Japonais et un Américain. C'est un disque qui était à la mode il y a quelques mois. Le Yellow Magic Orchestra. Les premières Stars du rock *made in Japan*. L'Américain dit: « Les Japonais sont dingues, ils ont des têtes de petits cochons ! » Le Japonais répond: « Ha, ha, ha », comme un refrain. Puis l'Américain recommence: « Les Japonais sont des babouins ! Des babouins tout jaunes ! Ils ont des petites jambes et des zizis encore plus petits ! »

Cette fois, elle tressaillit et avança la main vers le sexe de Hiro.

— Tu n'es pas japonais, alors ? murmura-t-elle en essayant d'entourer de ses doigts le membre incroyablement gros et curieusement tordu, comme un cep de vigne, du Japonais.

La vision des longs doigts vernis de Monique d'Alleyrand sur sa virilité le tendit encore un peu plus. De l'autre main, à présent, elle jouait avec la toison courte et très noire qui entourait sa hampe de chair palpitante.

— Je sais ce qui me rend folle, balbutia-t-elle péniblement, comme une femme ivre. C'est qu'elle est de travers, ta... tu comprends ? Il suffit que tu bouges pour que ça me visite dans tous les coins...

Elle l'empoigna fermement et tenta de l'attirer vers elle, sur le lit.

— Viens, fit-elle avec impatience. Je veux que tu me...

Tiré en avant par le centre de lui-même, le jeune terroriste à physique

d'Anthony Perkins de la Mer de Chine se plaqua contre elle. Des parfums planaient dans la pièce étroite. Une odeur ambrée, épicée comme le santal. Il ne savait plus si c'était lui ou elle. Ils étaient confondus, mélangés dans une même démente. Il se laissa descendre le long de son corps, léchant sa sueur fauve, à la fois acide et sucrée. D s'enfouit dans son ventre dur et palpitant quelques secondes, puis descendit encore, vers le triangle brun, dense, presque crépu. Une véritable forêt tropicale soigneusement laissée en friche parce que Monique savait d'expérience que les hommes adoraient trouver, au bas des ventres des femmes, ce genre de fourrures épaisses, animales. Quand on la regardait de profil, Monique avait un pubis incroyablement en relief, comme une perruque ébouriffée. Les vrais hommes dans le secret de leurs sens n'aiment pas beaucoup ces toisons épilées, réduites à une malheureuse ligne verticale qui n'a plus rien à voir avec le délicieux triangle originel, rongée sur les côtés pour ne pas dépasser des triangles d'étoffe des bikinis qui eux-mêmes réduisent leur surface d'année en année. De toute façon, quand Monique prenait des vacances, c'était toujours sur des plages privées où le problème du maillot de bain et de l'épilation éventuelle ne se posaient pas puisqu'elle s'y exhibait dans le plus simple appareil.

— Là, gémit-elle, oui, oui, tandis que ses lèvres amollies s'ouvraient sous la langue d'Hiro, l'aspirant dans leur gouffre humide à la senteur fauve.

Elle se mit à hurler.

Hiro releva la tête. C'était plus fort que lui. Pour jouir vraiment bien, pour arriver au paroxysme avec Monique, il fallait qu'il pense au mari, en bas, en train d'attendre. Au fonctionnaire français du Secrétariat aux Dom-Tom à cent lieues d'imaginer que sa femme s'envoyait en l'air au-dessus de lui.

— Tu n'as pas peur, dit-il en accentuant son accent japonais, que ton mari nous entende ? Tu cries très fort, tu sais !

' Elle redoubla ses hurlements.

— Laisse cet abruti, cria-t-elle. Qu'il nous entende ! Qu'il comprenne S

Hiro rampa sur elle jusqu'à se retrouver ventre contre ventre. Son sexe battait juste à l'entrée de la conque humide qui ne demandait qu'à l'avalier.

— Tu sais ce que j'aimerais ? murmura-t-il.

Il commença à la pénétrer. C'était comme s'il s'enfouissait dans une grotte sous-marine tapissée de mousses et d'algues ondoyantes.

— Je voudrais qu'on fasse l'amour chez toi, reprit-il surexcité. Sous son nez... Arrange ça, tu veux ?

— Oui, oui ! glapit-elle. Sous son nez !

Roulant des hanches, elle l'engloutissait comme une pieuvre. Elle plongeait les mains entre eux, attrapa les boules chaudes des testicules qu'elle ramena à les écraser contre ses lèvres distendues par le membre entré en elle jusqu'à la racine. Convulsivement, elle essayait de les faire entrer aussi, tentant de le

dévoré tout entier comme une plante carnivore.

— Promis ? fit-il en la secouant de détentes saccadées de ses reins, pour l'aider.

Elle répétait « oui » sans comprendre. Elle n'entendait plus rien. Tout avait sombré. Ne surnageait que cette seule idée: le garder, garder à tout prix cet amant qui la rendait folle comme aucun homme n'avait su le faire.

Quand ils furent pantelants, l'un sur l'autre, des pensées désagréables revinrent dans le cerveau dégrisé d'Hiro Funakoshi. Cette bagarre idiote, ce matin, ce type saugrenu en survêtement rouge qu'il avait dû matraquer... Quelle Connerie ! Et si l'autre avait dit vrai ? S'il était vraiment de la police ? On ne sait jamais, il n'avait l'air ni d'un fou ni d'un mythomane.

Jusqu'ici il avait eu de la chance. Beaucoup. Incognito partout. Un casier judiciaire plus vierge que ne l'avait jamais été Monique d'Alleyrand. Mieux: une réputation d'intellectuel. Chacun sait que les intellectuels et l'action, ça fait deux — et deux très séparés. Insoupçonnable, par conséquent.

Et il s'était fait piéger comme un bleu. Perdant dans l'affolement une grenade, par-dessus le marché !

« Je vais appeler Hans, pensa-t-il. Il me trouvera une autre planque. Il faut que j'efface mes traces. »

Hans Helmer, un des survivants du groupe terroriste allemand de la Fraction Armée Rouge, alias la Bande à Baader, depuis longtemps explosée en vol. Réfugié comme lui à Paris.

Il se souleva sur les coudes, regardant la forêt noire encore écumante du sexe de Monique. Dommage, vraiment, de la quitter. Une voix lui disait pourtant qu'il le fallait absolument. Si le crétin athlétique au survêt rouge avait repéré la plaque d'immatriculation de la Renault de la jeune femme ?

« Impossible, pensa-t-il. Assommé comme il était... »

Ça c'était l'autre voix. Celle qui résonnait du fond de son désir. Qui lui faisait faire des comparaisons peu flatteuses pour sa propre race entre les petits corps trop minces, sans ventre, fesses ni seins, de ses amies japonaises au sexe ras, minuscule, si souvent épilé, et cette superbe statue française longue et musclée avec des hanches, une poitrine, un cul de jument et d'interminables jambes fuselées. Et en plus ce détail qui l'affolait: sa tête blonde, presque nordique, et son magnifique pubis noir, méditerranéen. L'impression que ça lui donnait, quand il la prenait, de baiser du nord au sud toute l'Europe...

— Dans quelques jours, pensa-t-il. Encore quelques jours à profiter d'elle, et je me tire. Et puis il y a son mari. Qui me sert de couverture.

L'idée que l'époux de Monique, qu'il venait de faire plus cocu en vingt-quatre heures qu'il ne l'avait jamais été, sans doute, en dix ans de mariage, lui servait de couverture, le fit grincer de rire. Un fonctionnaire du

gouvernement... Qui irait chercher le Japonais qui se cachait derrière François d'Alleyrand et sa façade de respectabilité ?

— Pourquoi ris-tu ? murmura Monique qui émergeait.

— Une idée, fit le Japonais. Rien à voir avec toi.

Et puis son rire se figea de nouveau. Il revit l'athlète brun en survêtement rouge. Ce réveil d'amour avait un arrière-goût inquiétant.

*

**

Au même instant, dans une cabine téléphonique du XI^e arrondissement, la voix de l'inspecteur Aimé Brichot faisait vibrer la bakélite du récepteur.

— Quatre cabines que je fais, Boris ! Quatre !

Toutes détraquées ! Les vandales. Si c'était que moi, je te jure...

— Je sais, on les fourrerait tous en taule, OK, murmura Boris Corentin, apaisant, à l'autre bout du fil. Et à part ça ? L'Auberge de Jeunesse du boulevard Jules-Ferry ?

Une chaleur lourde pesait sur Paris. Aimé Brichot essuya de la paume son vaste crâne désert comme celui d'un bébé.

— Là encore, c'est l'irritation, gronda-t-il. Figure-toi qu'il faut que j'attende. Que je poireaute. J'ai appris qu'Ingrid Alsen était descendue en stop du Danemark avec une amie, Eisa Nothebörg. Seulement, comme ce n'est pas mon jour de chance, ladite Eisa est sortie. Alors je fais le pied de grue...

Boris eut l'impression qu'une bombe venait de mettre la cabine sur orbite. Mais ce n'était que la voix de Mémé qui explosait à nouveau.

— Et tu sais où elle est ? rugit-il. Convoquée depuis le début de l'après-midi à la Brigade Criminelle ! La Crim ! tu te rends compte ? Berthier [4] nous double comme des nouveau-nés !

Le fantôme de la guerre des polices se faufila dans les câbles téléphoniques souterrains qui les reliaient à travers Paris.

— Ça, mon vieux Mémé, Baba va nous arranger ça, ou je ne réponds plus de rien !

— En attendant, qu'est-ce que tu fais ? gémit Brichot. Jeannette avait préparé du goulash, et...

— Tu le mangeras réchauffé demain soir, fit Boris, c'est encore meilleur.

Il y eut un silence.

— En attendant, reprit Corentin, tu me donnes ta position exacte. Tu me dis le bistrot où tu vas aller mariner. Je te rejoins et on dîne ensemble. Ça te va ?

On devinait des émotions multiples au bout du fil.

— Boris ? fit enfin Aimé Brichot, étranglé.

— Oui ?

— Tu es un frère !

CHAPITRE VII



Cela faisait des nuits, des années peut-être qu'elle en rêvait. Sans s'en rendre compte. Sans se le formuler. Sans oser surtout en parler à Hamnet, qui venait de réaliser son rêve. Mais par hasard. Un accident qui en principe ne devait pas se renouveler.

Et qu'il fallait à tout prix l'obliger à refaire et refaire encore. Pour leur plaisir, à elle et à lui. Mais aussi parce que, pendant que la grande fille nue de la Tour Eiffel se désarticulait en se cassant de poutrelle en poutrelle comme une poupée lancée par un enfant méchant, une partie d'elle-même miraculeusement protégée du raz de marée de l'orgasme, avait soudain entrevu une possibilité fantastique. La perspective d'en finir avec les dettes qui s'accumulaient depuis leur arrivée à Paris. D'autant plus qu'ils ne travaillaient ni l'un ni l'autre. En gosses de riches inconscients trop tôt gâtés, ils n'avaient aucun sens de l'argent. Pas la moindre petite idée de la manière dont on gère une fortune. Celle de leur père mort était d'ailleurs largement

compromise quand, à leur majorité, les deux orphelins liés par la loi sinon par le sang qu'étaient Nelee et Hamnet en avaient hérité. Les chèques qui leur arrivaient chaque mois de la fabrique de cigares de Key West diminuaient dangereusement. Ils avaient englouti presque toutes leurs liquidités dans l'achat de cet appartement démesuré en terrasse, dans l'un des arrondissements les plus chers de Paris: le VII^e. Un jour il n'y aurait plus rien en caisse et ils seraient obligés de vendre. Et ce serait la fin.

D'où l'urgence de trouver de l'argent. Beaucoup. En tout cas, assez pour retarder les échéances encore d'un an ou deux. Il n'y avait pas que la sexualité qui s'était bloquée au stade de l'adolescence. Son sens des réalités aussi. Nelee ne voyait pas plus loin que deux ans. C'était déjà l'éternité.

Nelee Compson avait laissé Hamnet en méditation sur la terrasse. Face à la Tour. Son « wigwam » comme il disait, faisant allusion aux maisons coniques recouvertes de peaux de caribou ou d'écorces de bouleaux sous lesquelles des générations d'ancêtres apaches avaient vécu, s'étaient aimés, avaient tremblé, espéré, prié, dormi, étaient morts. Il n'avait rien connu de tout ça. C'était du folklore. Il n'avait que mépris pour les militants du « Red Power », en Amérique, faisant meeting sur meeting pour être dédommages de leurs territoires de pêche et de chasse volés par l'homme blanc. Les Mohawks, les Pakonets, les Apaches ou les Pequots, pourraient bien recevoir des centaines de millions de dollars en dédommagement — comme récemment les Esquimaux — ça ne leur rendrait pas leur identité perdue. Ce qui était mort était mort. Hamnet n'avait rien à voir avec ces agitateurs ridicules et dépassés.

L'ennui, c'est qu'il ne se sentait pas non plus tellement d'affinités avec les visages pâles.

Sauf avec Nelee. Mais Nelee c'était autre chose...

Ils s'étaient dit au revoir de loin. Du bout des lèvres. Sans se toucher. Esquissant avec leur bouche la forme d'un baiser. Jamais de contacts corporels. C'était la règle non formulée qu'ils s'étaient fixée. Ils sentaient vaguement que s'ils la transgressaient un jour, quelque chose dans l'ordre instable de l'univers s'écroulerait sur eux et les broierait.

Hamnet la regarda partir, le visage fermé. Nelee ignorait tout de la scène à laquelle il avait assisté, de son perchoir de la Tour, la veille, à l'aube. Ce jogger en rouge hurlant « Police ! » et ce Japonais qui le matraquait pour couvrir sa fuite et celle d'une femme irréallement belle comme celles des magazines pour « hommes modernes » comme disent leurs sous-titres... Et aussi le cadavre découvert par le jogger. Et son angoisse à lui, Hamnet, qu'il ne fouille d'un peu trop près les mille replis de ferraille de la Tour...

Nelee Compson fit arrêter son taxi avenue Velasquez, le long du parc Monceau. Devant un grand hôtel particulier du Second Empire comme il y en a des tas dans ce coin-là. Un cadeau fait par un type plein aux as de l'époque à sa demi-mondaine préférée. Sa « cocotte » comme on disait alors. En ce temps-là les hommes savaient vivre.

Elle aspira une goulée d'air frais. Le ciel était limpide aujourd'hui encore. Fin de printemps, début d'été. La plus belle saison à Paris. Qui ne dure que quelques semaines. Une féerie éphémère. Qui vous donne du courage pour longtemps. Il fallait en profiter. Nelee se sentait débordante d'énergie, comme toujours quand il s'agissait de satisfaire ses désirs. Elle aurait marché sur un cadavre. En psychanalyse, ça s'appelle obéir au principe de plaisir. Par opposition au principe de réalité qui, comme son nom l'indique, vous dicte des obligations beaucoup moins drôles en général.

La seule question encore sans réponse c'était Evane. Marcherait ? Marcherait pas ? Elles avaient au moins un point commun, Nelee le savait: elles considéraient la société comme un ensemble de structures souples et mobiles, une sorte de Luna-park pour filles perverses dans leur genre plutôt qu'un cadre rigide dans lequel il vaut mieux filer doux, comme tout le monde. C'est la société qui avait été faite pour elles et non l'inverse, voilà tout. Toujours le principe de plaisir...

Elle leva la tête vers l'enseigne immense qui courait verticalement sur les trois étages de l'hôtel particulier. « Mens sana in corpore sano. » Un nom un peu compliqué pour un institut polyvalent de beauté qui vous promettait la jeunesse éternelle pour des prix que seuls des clients ne vivant pas encore en régime socialiste pouvaient se payer. Heureusement que pas mal d'étrangers friqués passaient encore par Paris, sinon Evane aurait dû fermer boutique.

Evane n'était pas encore arrivée. Alors, Nelee en profita pour passer de salle en salle et d'étage en étage entre les mains des manucures, des coiffeuses et des maquilleuses.

Au bout d'une heure, un nuage roux apparut dans la salle de massages. Avec au milieu du nuage un visage triangulaire couvert d'adorables taches rousses sur les pommettes.

Nelee se précipita dans les bras d'Evane. L'Américaine blonde de Floride avait la peau aussi mate que la petite Française moyenne née en banlieue parisienne l'avait blanche, de ce blanc de lait de certaines rousses vraiment rousses à qui le moindre rayon de soleil est à peu près aussi propice que l'aube aux vampires... Intelligente en plus d'être rousse, Evane en avait fait un facteur de sa beauté, de cette blancheur. Elle la cultivait en serre. L'accentuant le soir quand elle partait en guerre, c'est-à-dire dans ses expéditions nocturnes de fêtes et de boîtes.

Elles se serrèrent l'une contre l'autre comme si elles ne s'étaient pas vues depuis une éternité. Ce qui était vrai: cinq jours... Evane était la seule amie que Nelee s'était faite depuis leur installation à Paris. Comme ça. Un jour, à l'institut « Mens sana » et la suite. Elles s'étaient découvert des goûts communs avant de connaître leurs prénoms respectifs. Ça s'appelait le coup de foudre, autrefois, non ?

Leurs lèvres s'effleurèrent. Il flottait dans tout l'hôtel particulier une odeur d'embrocation persistante, de sueurs saines, de parfums, où pointait la

domination incontestable du santal.

— Tu es belle, soupira Nelee.

— Tu paries, grogna affectueusement Evane dont l'accent incurablement faubourien s'ajustait à celui, américain, de Nelee comme un sabot de Denver à un patin à roulettes oublié devant un parcètre. Tu as vu ma tronche ? Dormi deux heures. Pour le *look* on repassera.

Elle quitta son blouson de plastique vert piqueté de trous. Pour une fille « lookée » dans le style petits matins qui ne chantent pas, elle tenait bien le coup. Chaussures vernies noires à talons hauts, jupe écossaise battant haut la main, c'est le cas de le dire, toutes les « mini » homologuées, chemisette genre Lacoste mais avec le sigle de l'Institut dessus, en « fluo » : « MSICS »... Dans un grand cœur rouge en « fluo » idem. C'était son « look » travail. Inutile d'aller chercher « look » dans le dictionnaire. Mot importé d'outre-Atlantique à la fin du second millénaire de notre ère pour donner aux rives de la Seine l'impression qu'elles étaient encore le centre du monde et pas une vague Principauté insituable délicieusement kitch et ringarde à l'écart des nouvelles « freeways » de l'avenir, c'est-à-dire des rives et des archipels innombrables du Pacifique, la nouvelle région de la civilisation de demain et même d'aujourd'hui où des peuples laborieux ignorant le mot « décadence » mijotent l'univers cliquetant électronique du futur.

Le mot « look » désigne l'allure générale mais pas que ça. Le mythe aussi dans lequel on essaye de s'introduire en sachant parfaitement que c'est un mythe. On a le « look » romantique, intello, sport-swear. Tout le monde a un « look ». Il y a le « look » rock, les « looks » Smalto, afro, rocker. Le Président de la République a un « look » de

Président. Les présentateurs de télé ont des « looks » de présentateurs. Les dirigeants des Partis communistes de l'Est ont des « looks » soviétiques. Le « look », c'est la mode anti-mode. La mode quand il n'y a plus une mode mais des milliers. Quand la mode est prise dans la spirale de vertige de la dérision générale et de cette petite bête secrète qui dit à tout le monde, à l'approche de l'An 2000: « No future »...

— Il faut que je te parie de quelque chose, murmura Nelee.

Evane avait plutôt envie de raconter sa nuit. Comment elle avait changé trois fois de tenue de bataille en six heures nocturnes. Pour être admise dans trois des sanctuaires les plus branchés des nuits parisiennes où les portiers sont plus sévères dans la sélection des clients que Dieu le Père dans le choix des élus selon cette croyance dont plus personne ne se souvient et qui s'appelait la religion chrétienne.

Evane, en fille née dans les « fifties » et qui avait vingt ans en plein retour boomerang du style 50, travaillait dans le flair. On est dans le « look » ou on n'y est pas. Elle connaissait peu d'échecs.

— Je me suis d'abord mise « clean » pour aller aux *Bains-Douches*,

expliqua-t-elle. Fourreau moulant et accessoires « fluo ». Ensuite *Castel* à deux heures du mat pour souper. Décolletée mais pas trop clinquant.

— Les accessoires ? Dans ta voiture, évidemment ? questionna Nelee.

Elles traversaient des pièces où on faisait de tout: gymnastique, bodybuilding, kinési, massage, danse, bronzage UVA. « Mens sana », c'était le palais intégral de la santé. Où des femmes de tous les âges venaient essayer de retrouver ces trente ans merveilleux et envolés au-delà desquels les coups de vieux commencent en douceur à vous massacrer avec une science pleine de sadisme. Elles y arrivaient avec leurs cheveux blancs ou gris, leurs culottes de cheval, leurs excès alimentaires, autant de désespoir dans la tête que d'argent sur leur compte en banque, et une foi surtout forcenée dans les miracles de la science. Ne commence-t-on pas à dire très sérieusement que nos corps sont programmés pour vivre cent vingt ans ? Alors, pourquoi ce vieillissement prématuré qui fait que les femmes meurent statistiquement à soixante-dix-huit ans et les hommes à soixante et onze ? Elles venaient essayer de gagner au moins quinze ans. Quinze ans sur les rides, la solitude, le moment où le regard des mâles reste terne en passant sur vous, où tout fout le camp en même temps.

— Dans ma voiture, sourit Evane. Changements à vue, tu vois ça ? Et maquillage aussi. Indispensable.

Elles obliquèrent dans un couloir tapissé de moquette violette et baignant dans la couleur des spots du même métal. A gauche, une porte discrète abritait un endroit où seules pénétraient les vraies amies des patrons. Celles en qui on pouvait absolument avoir confiance. Un médecin très connu, gérontologue, y pratiquait clandestinement à des prix exorbitant des piqûres d'ADN. Formellement interdites en France à l'heure actuelle. Pour la bonne raison que ces traitements prétendus « régénérateurs » sont de la pure et simple foutaise...

— J'ai fini au *Privilège*, conclut Evane. Robe noire courte décolletée dans le dos, escarpins vernis rouge, ceinture de plastique. D'ailleurs Marilyn, la sélectionneuse, me connaît bien.

Elle invita Nelee à la précéder dans l'habitable métallique de l'ascenseur qu'elle venait d'appeler.

— Ecoute, murmura la jeune Américaine, je suis venue te parler de quelque chose...

L'ascenseur s'arrêta au troisième, couissant et chuintant.

— Pas tout de suite, fit Evane en l'enlaçant par la taille. Tu veux bien ? J'ai envie de me détendre. Avec toi.

Le troisième étage était celui des salles de bains. Il y en avait de tous les genres. Le PDG de « Mens sana », Michel Dalcrot, avait élargi ses activités au sanitaire de luxe. En faisant appel à des décorateurs et des créateurs qui imaginaient les salles d'eau les plus dingues qui soient. Et qui s'arrachaient à des prix exorbitants. En général, c'était des rois du pétrole qui se faisaient

installer dans leurs palais du désert des baignoires en forme de coquille ou de cœur avec robinets en or et acier clouté, en cristal, écaille, onyx, malachite, lapis-lazuli.

— Tu n'as pas vu notre nouveau jacuzzi ? fit Evane en entraînant Nelee dans une pièce pastel où disparaissait sous les corbeilles de plantes vertes tropicales une immense baignoire en acryl teintée dans la masse couleur bronze. Avec des galbes dans les coins épousant la forme du dos. Des coussins repose-tête assortis. Dedans, bouillonnait une eau chaude à forte pression, où s'injectait de l'air en circuit fermé produisant un brassage frénétique qui faisait l'effet d'un hydro massage. Un traitement merveilleux pour la relaxation du corps. Dans un silence que ne rompait que le bruit des bulles innombrables à la surface. Le moteur du jacuzzi avait été parfaitement isolé.

— Viens, souffla Evane. J'ai envie de flirter un peu avec toi dans les bulles.

Dans le vocabulaire « fifties », flirter va un peu plus loin que le sens traditionnel. La nouvelle génération de lycéens est très flirt, c'est-à-dire qu'ils baisent un max.

Nelee n'offra aucune résistance aux doigts de son amie qui la déshabillaient rapidement. Très vite elles furent nues et roulèrent sur les dalles plastique imitant le marbre, beaucoup plus chaudes que le vrai marbre pour le corps.

Evane bascula dans la baignoire bouillonnante, sa tête émergeant à la hauteur des cuisses de Nelee allongée encore sur le sol, les jambes déjà dans le bassin, entrouvertes. La bouche d'Evane fouilla la toison de Nelee et sa langue commença à aller et venir en elle. Dans le jacuzzi, les pulsions frénétiques d'air dans l'eau passaient entre les fesses et les cuisses d'Evane comme des mains multiples la caressant, la fouillant au plus intime d'elle. Il n'y eut plus bientôt que les halètements des deux femmes et le bruit des remous du bassin, comme un Niagara horizontal.

Quand elles eurent joui, se furent baignées, encore caressées, embrassées, léchées sous l'eau et au-dessus de l'eau, elles restèrent pantelantes quelques minutes, cuvant les émotions dans le bain bouillonnant, délicieusement détendues.

— Alors, tu accouches de ton idée ? fit Evane en jouant du bout du pied droit, doucement, entre les cuisses de Nelee, à la naissance de son ventre.

— Tu es toujours en relations avec ce prince du Fatar, comment s'appelle-t-il ?

— Le prince Maahdi... C'est l'un des cousins du prince, enfin de l'émir. Oui, il est toujours à Paris. Pourquoi ? Il a passé une commande énorme. Je ne sais plus combien de salles de bains pour son palais du Golfe... Et puis tous les jours quelqu'un va le masser, à domicile, dans sa suite, à l'hôtel...

— J'ai une proposition à lui faire, qui pourrait l'intéresser, laissa tomber Nelee.

— Toi ?

Evane ouvrit des yeux stupéfaits. Elle adorait l'Américaine mais elle ne l'avait jamais prise pour une femme d'affaires. Pas comme elle. Bras droit du PDG de « Mens sana » à vingt-quatre ans, Evane n'avait pas à se plaindre. Ça marchait pour elle, comme on dit. Elle avait gagné son pari. A dix-sept ans, quittant ses parents qui végétaient sans avenir en grande banlieue, elle avait débarqué dans la capitale par le RER et ne l'avait jamais repris dans l'autre sens. Morte pour les enlisés du bout du monde qu'étaient les membres de sa famille. Elle avait lancé à Paris cet « A nous deux ! » que tous les jeunes gens un peu ambitieux, un jour ou l'autre, formulent en secret, même s'ils ne grimpent plus jusqu'au Père-Lachaise pour lancer ce défi, comme Rastignac au siècle dernier, personnage de Balzac et patron de tous ceux qui à travers le monde se sentent des dents longues et une faim inapaisable. Elle n'avait pas lu Balzac mais l'ambition n'a pas besoin de lectures. Dans son cas, « A nous deux » s'était transformé en « A nous trois ». Il y avait eu Paris, elle et l'autre. C'est-à-dire Michel Dalcrot. Même âge, mêmes origines sociales, mêmes canines vingt centimètres plus longues que la normale. Des tas de souvenirs pareils. Ciel grisâtres, pavillons meulière et tours « résidentielles ». Le même but: les oublier. Le même projet: par n'importe quels moyens. Aucun handicap de départ. Et un atout de taille: pas d'histoire d'amour entre eux. Michel n'aimait que les hommes. Ça voulait dire, pas de tensions conjugales, jalousies, répétition, fatigue, habitudes et overdose des grandes scènes du deux, pour finir en déconfiture et rupture hargneuse. L'idéal. La relation *soft*, diagonale, légère, en douceur, souplesse. Chacun son territoire. Michel et Evane avait ramené de leurs nuits séparées les premiers fonds et ils avaient créé une société. Le nom compliqué, « Mens sana in cor-pore sano », c'était de Michel. Un « littéraire »... Une devise des Romains pour qui l'archétype de l'homme complet c'était « un esprit sain dans un corps sain ». Pour l'esprit, à l'Institut de l'avenue Vélasquez, il y avait tout un étage où on pratiquait diverses thérapies plus ou moins « psy »...

En devenant patronne, Evane avait changé de nom. Francine, c'était tarte pour quelqu'un qui traitait avec des émirs. Elle avait pensé à Eve mais ça faisait trop inventé. Michel avait trouvé Evane. Assez mystérieux et compliqué pour qu'on imagine qu'elle avait des parents exotiques.

— S'il marchait dans la combine, reprit Nelee, ça pourrait rapporter gros. Bien entendu, au passage, tu ramasses ta part.

— Je suppose qu'il s'agit de quelque chose de compliqué ? questionna Evane. Le gros porc ne se laisse vider son portefeuille que pour les trucs vraiment raffinés et dangereux. Tu sais ce qu'il m'a fait comme proposition récemment, par l'intermédiaire de son garde du corps en chef, Fouad ?

— Non ?

— Une petite séance avec ses deux chiens danois, rien que ça. Trente mille dollars. Et encore ! Parce que je ne suis pas vierge. Si je l'avais été, c'était cent mille... Ça marche bien, le pétrole, dans son pays de misère, où les gens crèvent de faim au milieu des derricks !

— Tu as refusé ? murmura Nelee renversée dans le bain, les yeux fermés. Je crois que j'aurais accepté.

Evane la regardait, de plus en plus abasourdie. Elle avait l'impression de la découvrir.

— De toute façon, reprit Nelee, si ce coup marche, nous ne serons toi et moi que des intermédiaires. A moins que nous n'ayons envie de participer évidemment. Pour le plaisir...

Paupières closes, elle songeait aux soucis d'argent dont son frère ne voulait pas entendre parler. Il fallait bien pourtant que les caisses se remplissent, pendant qu'il rêvait à ses acrobaties sans filet dans la Tour Eiffel. L'héritage fondu, la prime d'assurance paternelle dévorée, les chèques de plus en plus maigres... La fin des Grandes Familles. Splendeur et misère... Bientôt misère, si elle ne réagissait pas.

Evane écarta son orteil glissé négligemment dans l'intimité de son amie. On ne mélange pas le plaisir et l'argent.

— Je t'écoute, fit-elle, accrochée.

*

**

Les quatre hommes qui occupaient le bureau des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine au second étage du 36 quai des Orfèvres parurent brusquement se transformer en mannequins du musée Grévin.

Rabert se figea dans son éternelle apoplexie, l'index droit passé dans l'anneau servant à décoiffer une boîte de bière. Tardet interrompit les petits raclements méticuleux de la lime avec laquelle il s'égalisait un ongle cassé. Brichot stoppa la rédaction de son rapport, un doigt en l'air. Quant à Boris Corentin, debout près de la niche murale insonorisée où on apercevait un téléphone, il resta immobile, sa Gallia au coin de la bouche et la flamme de son briquet à trente centimètres, comme si le rapprochement des deux objets était soudain impossible.

— Messieurs, toussa Charlie Badolini en laissant rouler ses globes oculaires sur le décor du bureau des Affaires Recommandées transformé en Palais de la Belle au Bois Dormant, j'ai du nouveau.

L'ange des hiérarchies bousculées et des habitudes en miettes passa, voletant ironiquement dans la pièce.

— Repos, grinça le patron de la Brigade Mondaine en redressant son

mètre soixante-cinq que plus aucune paire de talons compensés ne pourrait aider.

Est-ce que c'était la première fois que Badolini se déplaçait pour venir les trouver chez eux, au lieu de les convoquer dans son propre bureau ? Boris ne se souvenait plus. En tout cas, c'était le monde à l'envers.

— Le nouveau, mon cher Corentin, susurra Badolini, c'est que j'ai transmis vos doléances concernant les initiatives parallèles de la Brigade Criminelle au « Pacha ».

Exceptionnellement aussi, il disait « Pacha » pour désigner le Directeur de la PJ, un grand sec aux cheveux raides assez peau de vache qui mettait son nez partout, ce dont les chefs de Brigades avaient une sainte horreur.

— J'ai bien insisté sur le plaisir intense que ça vous faisait, d'être doublés par Berthier et ses hommes. Je crois qu'il a compris...

Le premier à sortir de la pétrification fut Boris. Il joua des épaules souplement et termina son geste, c'est-à-dire qu'il fit se rencontrer la flamme de son briquet et le bout de sa cigarette.

— Le mal est fait, hélas, murmura-t-il.

La veille au soir, ils avaient fait le pied de grue jusqu'à deux heures du matin dans le XI^e arrondissement, aux alentours de l'Auberge de Jeunesse où Eisa Nothebörg, l'amie d'Ingrid Alsen, la morte de la Tour, devait en principe rentrer dormir. Pour rien. Par téléphone, ce matin, Boris avait appris qu'Elsa n'était rentrée qu'à quatre heures. Au même moment, Brichot croisait dans un couloir de la PJ l'un des inspecteurs de la Criminelle, Gozet, qui lui annonçait avec une délectation ironique qu'il avait invité la Danoise à dîner, la veille.

— Ils l'ont chambrée pour nous faire perdre du temps, glapit Brichot qui se ranimait et retrouvait une colère qui n'était pas près de le quitter. Les coups bas, les crocs-en-jambe... Chaque minute compte dans les affaires comme ça. On est comme des bleus...

Badolini aspira l'odeur de tabac froid qui stagnait dans le bureau. Meilleure qu'aucun parfum pour ses poumons en manque.

— Je sais, fit-il. La guerre des polices, vous le savez, c'est surtout la guerre des chefs. Inutile de vous énerver contre Gozet. Il n'a fait que ce que voulait Berthier...

— N'empêche...

Le reste se perdit dans un grognement sous la moustache de Brichot.

— Je crois que vous allez pouvoir rattraper votre retard largement, reprit Badolini — évoluant avec aisance dans ce bureau où il ne mettait jamais les pieds, « en visite » —, d'abord, on est en train de faire faire par Fallat, le dessinateur de l'Identité Judiciaire, sur les indications de Corentin, le portrait-robot du Japonais à la matraque et à la grenade. Mais je ne compte pas là-dessus. Il y a mieux. Ou pire. C'est selon.

Rabert et Tardet se faisaient oublier et mimaient un labeur pressant. L'affaire de la Tour Eiffel ne les concernait pas. Au moins pour l'instant.

— Je crois, reprit Charlie Badolini, qu'on a identifié la voiture dans laquelle se sont enfuis le Japonais et la blonde. Grâce à votre mémoire, Corentin.

Il soupira.

— Et c'est là que ça devient casse-gueule, excusez-moi.

Son roulement d'yeux avec lueurs d'excitation disait que ça ne l'ennuyait pas tant que ça, que l'affaire se corse un peu, dégageant visiblement des odeurs de plus en plus souffrées.

— Les soins que vous apportez à ne pas vieillir trop vite vous ont peut-être poussé, Corentin, à donner involontairement un sacré coup d'Adidas dans une nouvelle fourmilière. Mais dorée sur tranche, celle-là. Ce qui veut dire prudence de serpent, ruse de renard, discrétion et silence. Avec un gros scandale au bout, si votre mémoire ne vous a pas trahi.

Les sourcils de Corentin se relevèrent.

— Je vous avoue que je ne comprends pas tout.

Badolini pivota sur ses talons.

— La Renault Fuego grise d'hier matin appartient, semble-t-il, à la blonde que vous avez vu détalé. Elle s'appelle Monique d'Alleyrand. Ça vous dit quelque chose ?

— Ben... non, reconnut Corentin.

— M^{me} d'Alleyrand est mariée, continua Charlie Badolini. Mais pas avec le Japonais en compagnie duquel au petit matin, hier, elle faisait on ne sait quoi derrière une palissade de chantier.

Boris Corentin revit l'envol de la robe. Et ce qu'il y avait en dessous.

— Classique, non ? fit Corentin écrasant sa

Gallia. L'adultère, de nos jours, est plus répandu que le mariage à l'église.

— Seulement, sourit le patron de la Brigade Mondaine, le mari de madame, François d'Alleyrand, est fonctionnaire du gouvernement. Aux Dom-Tom.

Brichot ne put s'empêcher de laisser échapper un petit sifflement.

— Ça change tout, soupira-t-il. Femme de ministre...

— Non. D'Alleyrand n'est qu'un collaborateur du ministre. Mais un scandale est un scandale. Surtout dans le climat politique actuel. Vous imaginez les pressions qui vont venir ? De partout. Opposition, majorité, gouvernement, presse... Surtout si le cadavre qui se balançait au-dessus du couple a un quelconque rapport avec eux...

— En somme, fit observer Corentin, l'affaire devient hautement recommandée ?

Charlie Badolini recula vers la porte.

— On ne peut pas empêcher la Brigade Criminelle de continuer son travail, mais le directeur de la PJ tient beaucoup à ce que vous soyez les premiers chez Monique d'Alleyrand. Vous voyez ce que je veux dire ?

Il se retint d'ajouter les éloges de Gromaire à propos des deux « perles » de la Brigade Mondaine comme il disait. Vieux réflexe de chef: on ne communique les choses agréables à ses subordonnés qu'avec une extrême parcimonie. Le même principe que Jules César quand il disait que plus on nourrit mal ses soldats, plus l'armée est forte. Ne jamais laisser s'amollir les troupes...

— Je crois qu'on voit, émit Corentin. Et je crois aussi que je vais aller rendre visite à M^{me} d'Alleyrand. En marchant sur des œufs, bien entendu.

— Moi, j'ai enfin rendez-vous dans une heure avec Eisa Nothebörg, annonça Brichot, histoire de ne pas être en reste.

Le patron de la Brigade Mondaine avait la main sur la porte. Il regardait Boris.

— Cette visite à M^{me} d'Alleyrand va vous donner l'occasion, susurra Charlie Badolini à l'adresse de Corentin, de vérifier si le côté face est aussi bien que le côté pile. N'est-ce pas ?

Il disparut pendant que Boris cherchait une réponse à la hauteur de l'humour de son chef.

CHAPITRE VIII



La réponse à la question de Charlie Badolini était *oui*. Une heure après la visite du patron dans le local des Affaires Recommandées, plus surprenante que celle d'un dieu à qui il viendrait la lubie de visiter la terre, Boris se laissait aller à des souvenirs esthétiques secrets, sur le canapé où on l'avait invité à s'asseoir, dans un salon quelconque, c'est-à-dire sagement bourgeois, dans les verts et or, et où le style dominant des meubles était le Charles X. Le goût de l'ancien des classes nouvellement arrivées en haut de l'échelle et qui essaient de se donner le plus vite possible un passé et des souvenirs. Ce qui n'a d'ailleurs rien de blâmable en soi.

— Un policier ? Un interrogatoire ? Enfin du nouveau, de l'aventure ! Vous ne pouvez pas savoir comme j'en ai besoin, rit Monique d'Alleyrand, d'un rire un peu forcé et mondain. Voulez-vous boire quelque chose ? Une vodka-orange ? J'ai de l'Eristoff.

Elle se dirigea vers le bar. Boris Corentin suivit du regard le léger balancement de ses hanches étonnamment larges et voluptueuses par rapport à la taille hyper-mince. Elle portait un de ces jeans légèrement bouffants, dit « à pinces ».

— Interrogatoire ? s'étonna Corentin. J'ai parlé d'interrogatoire, moi ?

Le côté face, comme avait dit Charlie Badolini, valait vraiment le côté pile dont il essayait de chasser le souvenir perturbant. Ses traits fins, son nez droit, sa grande bouche rouge, étaient un mélange excitant de froideur et de sensualité. Elle devait passer du mépris en béton au déchaînement sans entraves avec une facilité déconcertante.

— Et de la Brigade Mondaine, en plus, reprit-elle, acide, en lui tendant son verre de vodka-orange. Mon mari va être ravi de cette visite... Vous savez qui est mon mari, non ?

Boris dut croiser les mains pour ne pas obéir à ce qu'elles avaient envie de

faire. C'est-à-dire aller coller une bonne gifle à cette femme trop sûre d'elle, qui s'était déjà payé le luxe de le faire attendre plus de vingt minutes avant d'apparaître dans le salon de son duplex de la rue La Boétie.

— Je sais parfaitement qui est votre mari, dit Corentin d'une voix neutre à souhait. C'est pourquoi je suis ici, à cette heure, et en son absence.

Elle ouvrit de grands yeux. Si elle jouait l'étonnement, c'était une comédienne d'avenir.

— De mieux en mieux, dit-elle ironiquement en se laissant tomber dans une bergère. Expliquez-moi ça.

Boris Corentin détourna la tête. Elle le traitait en imbécile et ça allait se gâter. Il se concentra un instant sur les portraits d'« ancêtres » aux murs, dans leurs lourds cadres dorés. Ancêtres bidon bien sûr. Ni Monique ni son mari n'avaient dans leur généalogie des généraux d'Empire. La particule du jeune fonctionnaire devait être de haute fantaisie.

Il posa son verre de Vodka Eristoff-orange sur le sol à côté de lui et revint vers Monique et pour la première fois elle dut soutenir son regard de jais en face. Qui la fouillait calmement. Avec quelque chose de magnétique qui commençait à la troubler.

Boris prit une inspiration. Même s'il avait eu des doutes, trop de choses concordaient. La plaque minéralogique, les cheveux blonds descendant en longues vagues hollywoodiennes, la silhouette générale... Evidemment, s'il se trompait, ce serait un gâchis monstrueux.

Il décida de risquer le gâchis d'où il pouvait aussi bien ne pas ressortir lui-même.

— Il se trouve, madame, que par le plus grand des hasards j'étais près de la Tour Eiffel, hier matin, au lever du jour...

Il devina qu'elle essayait de ne pas pâlir. Puis elle se leva et marcha vers la porte. « Elle va me flanquer dehors », pensa Corentin.

Monique d'Alleyrand ouvrit la porte. Muette.

Boris se leva. C'était perdu. Il s'était trompé sur toute la ligne.

— Venez, dit-elle enfin en s'effaçant dans l'embrasure.

Effacement tout relatif, vu ses seins impressionnants, en obus sous le chemisier beige.

— Vous avez bien fait de venir en l'absence de mon mari, fit-elle d'une voix blanche.

C'était gagné.

Elle l'entraîna jusqu'à un escalier à vis.

— Quand vous êtes arrivé, murmura-t-elle, j'étais en train de faire quelque chose que j'ai dû interrompre et que je voudrais reprendre parce qu'ensuite je n'aurai plus le temps. Comme nous avons à parler, je préfère que vous

m'accompagniez.

Il suivit dans l'escalier le balancement de deux fesses masquées par un jean mais dont il avait l'impression de connaître par cœur le cambrement et les rondeurs.

La salle d'eau du duplex dont elle ouvrit la porte était vaste et rose dragée.

— Attendez un instant. Je vous crierai d'entrer, sourit-elle.

Quelques instants plus tard, Boris pénétrait dans un flot aveuglant de rayons UVA. Couchée à terre, à plat ventre sur un matelas pneumatique, Monique était nue. A part une serviette qui recouvrait sa croupe rebondie. De toute façon, dans la lumière écrasante des ultra-violets tombant des rampes installées au plafond, toutes les formes se décomposaient et le voyeurisme raisonnable que Boris portait en lui comme tout homme normal en était pour ses frais.

— Prenez les lunettes, murmura Monique en désignant deux coquilles protectrices posées sur le bord de la baignoire. Je ne veux pas que vous vous brûliez les yeux.

Est-ce qu'elle se foutait de nouveau de lui ? Probable, pensa Corentin. Elle avait repris ou croyait avoir repris l'avantage en l'entraînant ici, dans cette pièce où elle était nue (et donc où il était troublé) mais où il ne pouvait rien voir du tout, sauf à risquer de se détériorer les rétines (et donc il était frustré). Bref, elle était en train d'essayer de l'avoir en beauté.

Au moment où il passait l'élastique des lunettes autour de sa tête, il aperçut dans le fond de la pièce la silhouette de l'immense Noir qui lui avait ouvert, tout à l'heure. Celui-ci leur tournait le dos, s'enduisant les mains de crème et de poudre. Puis il vint vers Monique, s'agenouilla et commença à la masser lentement.

— Je vais tout vous raconter, fit Monique d'Alleyrand, la tête sur le côté contre le matelas pneumatique, naturelle comme si elle avait été sur une plage en train de prendre un bain de soleil.

Elle rit nerveusement.

— Ne vous inquiétez pas pour Onodo. Il ne comprend que l'anglais. Et puis, même dans le cas où il aurait appris le français sans me prévenir, il est muet. On lui a coupé la langue... ce n'est d'ailleurs pas la seule chose qu'on lui ait coupé...

Brièvement, elle raconta les malheurs d'Onodo, en Ouganda d'où il était originaire. Ça remontait à l'époque de la dictature du dément monstrueux et sanglant qui s'appelait Amin Dada. Onodo était officier dans l'armée d'Amin et il avait fait partie d'un complot destiné à renverser leur chef fou qui donnait ses victimes à manger aux crocodiles. Arrêté, il avait été longuement et savamment torturé. Puis on lui avait tranché la langue. Et castré.

— Onodo est mon chien de garde fidèle, mon ami, murmura Monique en

glissant une main vers le genou énorme du Noir.

A travers ses lunettes opaques, Boris devina plus qu'il ne vit la main de la jeune femme qui glissait sur la peau noire puis sur le short du domestique et s'arrêtait entre ses cuisses un instant, pour une caresse rapide et sadique, vu l'état de la virilité de l'Ougandais.

Elle interrompit son supplice de Tantale et les énormes mains d'Onodo se remirent à masser. Légèrement tremblantes.

— Oui, monsieur l'Inspecteur, c'était bien moi, hier à l'aube, près de la Tour Eiffel, commença-t-elle d'une voix changée.

Elle releva la tête.

— Et même, je peux vous dire que je vous dois des remerciements.

Boris eut l'impression qu'elle recommençait à l'entraîner dans des sables mouvants.

— Je ne peux rien prouver bien sûr, reprit-elle, mais si vous croyez que j'étais derrière cette palissade de mon plein gré, vous vous trompez.

— Je n'ai rien dit de semblable, murmura Boris.

— Je m'étais arrêtée près de la Tour Eiffel, pour prendre l'air et réfléchir.

— Vous êtes matinale, observa Corentin.

— Je rentrais d'une soirée chez des amis, vous pouvez le vérifier. Je m'y étais disputée avec mon mari. Ce sont des choses qui arrivent. J'ai eu envie de rouler pour me calmer. C'est ce que je fais quand j'ai des problèmes. Après trois heures de voiture, comme le soleil se levait, j'ai eu envie de me dégourdir les jambes...

Il y eut un silence.

— La suite a été beaucoup plus pénible, fit-elle d'une voix de gorge. Je n'avais pas vu ce... cet oriental, ce Chinois peut-être. Enfin, je ne sais pas... Il est arrivé dans mon dos, m'a maîtrisée et poussée vers le chantier. Il était beaucoup plus fort que moi. Le quartier était désert. Vous pensez, à quatre heures et demie du matin... Bref, il était en train d'essayer de me violer quand vous êtes arrivé. Il vous a entendu courir et m'a lâchée. J'en ai profité pour m'enfuir. Voilà la raison pour laquelle je vous remercie. Doublement. De m'avoir sauvée hier matin, et d'être venu aujourd'hui en l'absence de mon mari.

— Vous n'êtes pas coupable, fit observer Corentin.

— Il est maladivement jaloux, fit Monique. Et puis ce sont mes affaires, non ? De toute façon, puisque cet horrible Chinois n'est pas parvenu à ses fins...

Elle se retourna sur le dos. Sans avoir l'air de penser qu'elle exhibait à son regard sa magnifique poitrine ferme et ronde aux deux pointes dures. Boris, derrière ses lunettes qu'il aurait bien volontiers arrachées, se dit que pour réfléchir, on verrait ça plus tard. Quand elle ne lui enverrait plus

d'interférences lubriques.

— Je crois que c'est un Japonais, émit-il doucement. Pas un Chinois.

— Ah ? De toute façon j'espère que vous allez le retrouver. Vous avez une piste ?

Boris détourna le sujet.

— Il n'a pas réussi à vous rattraper après m'avoir assommé ?

— Heureusement, non, fit Monique. J'ai démarré et j'ai encore roulé longtemps. Je me sentais plutôt traumatisée. Vous comprenez qu'eu égard à la situation de mon mari, j'ai préféré ne pas porter plainte ?

Elle se redressa sur les avant-bras.

— Assommé ? questionna-t-elle subitement. Il vous a assommé ?

Tout ça se tenait et l'étonnement n'avait pas l'air feint. L'inspecteur Boris Corentin ôta ses lunettes.

— Je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien, dit-il. Bien entendu, nous recherchons votre agresseur qui a été aussi le mien...

Sans lunettes, malgré le rideau de lumière blême qui écrasait les formes et les reliefs, il apercevait nettement la poitrine riche aux aréoles inhabituellement larges et roses. Une envie plutôt frénétique d'y égarer ses deux mains le visita.

— Au revoir, dit-il. Excusez-moi encore.

On voyait mal, certes, à cause des ultra-violets. Mais il lui semblait bien que la dernière chose qu'il avait aperçue, c'était la main gigantesque d'Onodo glissée vers la serviette qui cachait le ventre et le pubis de Monique, et poursuivant son massage dans des endroits qui ne figurent pas, en principe, dans les manuels des masseurs professionnels.

Boris Corentin se retrouva dehors, la tête en feu. Avec tout de même une certitude. Monique avait menti. Avec pas mal d'élégance, d'ailleurs, mais ça ne changeait rien au mensonge.

Car il se souvenait maintenant très bien d'un détail qui ne lui était pas revenu jusqu'ici. Déjà effondré à terre après le coup de matraque, il avait perçu, avant de plonger dans les vapes, le bruit d'une portière qu'on referme puis d'une autre quelques secondes plus tard. A moins d'être douée de la faculté de se dédoubler pour se sentir moins seule en voiture, Monique d'Alleyrand avait pris le Japonais à son bord.

Ça changeait pas mal de choses. Et ça voulait dire qu'il allait y avoir du sport.

CHAPITRE IX



A l'instant où Boris Corentin quittait l'immeuble de la rue La Boétie, Aimé Brichot, de l'autre côté de la Seine, grimpait, essoufflé, un escalier obscur qui avait l'air d'avoir été créé juste pour lui reprocher de ne pas faire autant de sport que sa flèche [5].

Sur le palier du troisième, il reprit son souffle avant de frapper à la porte numérotée 32. Réfléchissant à la série de déboires qui venait de s'abattre sur lui. D'abord à l'Auberge de Jeunesse, où on lui avait appris qu'Elsa Nothebörg, l'insaisissable amie d'Ingrid Alsen, avait plié bagages deux heures avant. Parce qu'elle ne pouvait plus supporter de vivre là où elle avait dormi plusieurs nuits avec sa compagne. L'« accident » ou le « suicide » d'Ingrid l'avait complètement traumatisée. Elle avait heureusement laissé une adresse. Un petit hôtel, rue des Cannelles, à Saint-Germain-des-Prés. L'autre bout de Paris. Ce qui voulait dire: nouveau taxi, nouvelle perte de temps. Enfin, pour comble de malchance, l'ascenseur de l'hôtel était en panne. Brichot s'était donc payé les trois étages raides et noirs qui ne sentaient pas extrêmement bon. L'humide, le vieux, et même en arrière-fond le chou-fleur.

Au quatrième coup contre la porte de la chambre 32, Elsa apparut. En peignoir blanc. Nu-pieds. Ses longs cheveux de Danoise, évidemment blonds comme les blés, décoiffés. Elle avait pleuré, ça se voyait, et Brichot se mit à bafouiller des excuses compliquées.

— Je commençais à m'endormir, murmura-t-elle en cherchant chacun de ses mots. Je n'ai pas pu fermer l'œil cette nuit. C'était horrible. Pourquoi a-t-elle fait ça ?

Le couloir était sombre. La chambre aussi. Aimé Brichot dut faire appel à toute sa fidélité conjugale, à l'image de Jeannette et à ses devoirs de père de

famille, pour ne pas laisser ses regards s'égarer trop loin dans le décolleté d'Eisa. Mais quand une fille de vingt ans se penche pour retaper un lit défait, quand son peignoir n'est pas très bien fermé et qu'elle est toute nue dessous, quand d'autre part soi-même on fait partie de la catégorie hétérosexuelle incurable, il faudrait être candidat à la canonisation pour refuser le spectacle.

Comme Aimé Brichot n'ambitionnait aucune sainteté particulière, il laissa ses yeux se défouler en tout bien tout honneur derrière les verres Amor. Et détailler de loin deux poires de chair délicieuses, menues, fraîches, qui oscillaient gracieusement au gré des gestes de la jeune fille.

— Je vais essayer de ne pas vous déranger trop longtemps, dit-il en avalant sa salive.

Elle pressa le bouton de la lampe de chevet.

— Maintenant que je suis réveillée, vous savez...

Elle se bloqua soudain. Avec presque un cri. Figée et regardant le policier français.

— Qu'est-ce qu'il y a ? se secoua Aimé Brichot. Vous avez vu un fantôme ?

Il commençait à se demander ce que son visage avait de si horrible.

Incapable de parler, elle recula, tâtonna derrière elle et saisit quelque chose sur la table de chevet. Une photo. Qu'elle tendit d'une main tremblante à l'inspecteur Brichot.

— Eh bien ? questionna-t-il, ahuri.

Sous ses yeux, en couleurs, il y avait le portrait d'un homme quelconque, jugea l'époux de Jeannette. Sans grand charme. Avec des lunettes derrière lesquelles on devinait des yeux de myope caractérisé. Un nez mince assez plongeant au-dessus d'une petite moustache en brosse. L'air entre deux âges, comme Brichot lui-même. La photo d'un homme qui aurait pu être le père d'Eisa. Comme lui. Surtout, l'inconnu était absolument chauve et Brichot avait horreur des chauves. Ils lui rappelaient quelque chose qu'il lui était difficile d'oublier puisqu'il le trimbalait tout le temps avec lui: sa propre calvitie.

— Comprends pas, fit-il, mal à l'aise. *Who is he ?*

Ce fut ce moment-là que choisit l'orage pour éclater. Sans l'avoir vue venir, Brichot reçut dans les bras la Danoise explosant en sanglots. Elle s'accrochait à lui plus qu'elle ne l'enlaçait. Son peignoir s'était ouvert, sa ceinture dénouée, et ça faisait, tout le long de la chemisette Lacoste et du pantalon vert olive en toile de l'inspecteur anglo-mané bien obligé de renoncer pendant la saison chaude à ses tweeds et ses lodens *made in England*, ça faisait une drôle de chaleur qui lui coulait par devant et provoquait des dilatations de chair incontrôlées un peu en dessous du ventre.

Il essaya de se dégager avec un début d'affolement. Les femmes

changeaient beaucoup, certes, on le disait partout, de plus en plus c'est elles qui draguaient les hommes, mais celle-là exagérerait peut-être un peu, non ?

Dans la mêlée rapide où Brichot se débattait comme une soubrette innocente au premier viol que lui inflige son patron, il perdit ses lunettes. C'est-à-dire la moitié de ses moyens. L'autre moitié s'en alla pendant que la jeune fille l'entraînait avec elle sur le lit, le tenant par le cou comme une noyée, s'effondrant sous lui, le contraignant à s'écrouler sur elle, pleurant toujours mais ne lâchant pas prise, les lèvres collées aux siennes qu'elle essayait d'ouvrir convulsivement.

*

**

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini replia les journaux du soir que le planton affecté à la Brigade Mondaine, un employé de l'administration centrale de la Préfecture de Police détaché à la PJ, était allé lui acheter.

— Ça va, grogna-t-il. Les journaux parlent d'un suicide sur la Tour Eiffel. Ni le premier ni le dernier, hélas. Rubrique faits divers. Trente lignes. Oraison funèbre discrète. Les suicidés n'intéressent pas. Celle-là était nue. Ça permet un gros titre raccrocheur, mais c'est tout.

La presse n'avait pas été mise au courant du reste. C'est-à-dire Monique d'Alleyrand et le Japonais qui semait ses grenades comme l'autre les petits cailloux.

Charlie Badolini se passa la langue sur la lèvre supérieure.

— Mon cher Corentin, dit-il lentement, le ministre s'intéresse de près à l'affaire. De très près. Ça sent de plus en plus le roussi pour certains...

C'était bien la première fois que le patron semblait réjoui d'avoir le ministre de l'Intérieur sur le dos.

— Un gros coup fourré se prépare, continua-t-il, et on va être à l'épicentre de l'explosion. Pauvre d'Alleyrand qui ne se doute probablement de rien... Et son épouse qui ment comme elle respire...

Il secoua la tête.

— Nom de Dieu, j'aimerais avoir votre âge et être à votre place sur ce coup-là.

A demi-mot, Boris Corentin avait compris l'essentiel. Une animosité venue de la nuit des temps opposait le ministre de l'Intérieur et le fonctionnaire du Secrétariat d'Etat aux Dom-Tom. Ce qu'ils s'étaient fait comme vacheries en douce, personne ne le saurait probablement jamais. Ça avait l'air en tout cas gratiné. D'où l'intérêt du ministre pour une affaire qui risquait de mettre d'Alleyrand sous les feux directs d'une actualité pas reluisante. Et de lui briser les reins au passage. Il y en avait un qui était

ministre et l'autre pas. Pot de fer contre pot de terre. Et ça risquait de ne pas se terminer par des « blancs »...

Boris se pencha en avant, scrutant le patron de la Brigade Mondaine de ses yeux très noirs.

— Monique d'Alleyrand cache quelque chose. Probablement grave.

Il revit la scène dans la salle de bains, avec son serviteur ougandais. Après l'autre scène, la veille, avec le mystérieux Japonais. Il avait fait la « grande gamme » [6] et la « petite gamme » pour vérifier l'histoire d'Onodo. Un réfugié politique, ça laisse des traces dans les archives. A sa grande surprise, il avait constaté que Monique d'Alleyrand n'avait pas menti sur l'Ougandais. Castré et la langue coupée par les sbires du potentat fou d'Afrique.

— Il va falloir organiser une planque discrète autour de l'immeuble des d'Alleyrand, proposa-t-il.

Les yeux du patron avaient toujours leurs lueurs inhabituelles. C'était bien la première fois que Boris ne le voyait pas demander d'écraser au maximum sur une affaire de ce genre mettant en cause ce qu'on pouvait appeler des personnalités.

— J'oubliais, fit Charlie Badolini en cherchant un dossier près de son téléphone à touches. Le portrait-robot du Japonais dessiné par Fallet est arrivé. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Boris prit les deux feuilles de papier que lui tendait Badolini. Une pour le profil. Une de face. Faisant un effort pour confronter l'image hélas vague qui s'était logée dans sa mémoire et le croquis de Fallet, le dessinateur de l'Identité Judiciaire.

— Ce n'est pas mal du tout, apprécia-t-il. Si seulement je pouvais me souvenir... Ce type m'a fait penser, je ne sais pourquoi, à un acteur. Je n'arrive pas à me rappeler lequel. A part les yeux bridés, c'est son sosie...

Il retrouvait sur le croquis la lourde chevelure noire coiffée sur le côté, les pommettes hautes, les prunelles comme deux taches d'encre entre les fentes de porcelaine des paupières... Ce visage à la fois énigmatique, plat, apparemment sans passion et en même temps frémissant d'une violence secrète, qui donne à tant de Japonais, pendant longtemps, un air de jeunesse prolongée. Pourtant, il manquait quelque chose.

— Vous permettez ? murmura Corentin en saisissant un crayon sur le bureau Empire.

Il ne manquait pas de dispositions pour le dessin, autrefois. Il aurait peut-être pu faire une carrière, si le destin n'en avait pas décidé autrement. Il crayonna quelques ombres hachurées, modifia la forme du menton, creusa légèrement les narines, raccourcit les cheveux. Puis il recula du buste pour contempler ses retouches.

— Qu'en pensez-vous, monsieur le Divisionnaire ? questionna-t-il en

retournant la feuille vers Badolini. Ça ne vous fait penser à personne ?

— Un acteur américain, murmura le patron de la Brigade Mondaine. Je l'ai vu il n'y a pas si longtemps dans un vieux film, à la télévision. Maintenant, pour le nom...

Boris quitta son fauteuil.

— On le retrouvera, ce nom, je vous le promets.

il regarda sa montre.

— Vous m'avez bien dit que, d'après les indications fournies par les services des Renseignements généraux sur ordre du ministre qui tient à tailler un costard sur mesure à d'Alleyrand, ce dernier ne rentre jamais chez lui avant huit ou neuf heures du soir, n'est-ce pas ?

Badolini hocha la tête.

— Alors, je crois que je vais retourner voir son épouse. Avec ce portrait finalement très ressemblant... Après tout, rien de plus normal: on recherche son « violeur », non ?

Charlie Badolini étouffa un ricanement.

— Emmenez Rabert et Tardet avec vous, dit-il en se levant à son tour. Il faut assurer une planque permanente autour du domicile du meilleur ami du ministre.

*

**

Comment ça se dit, en danois: « Mademoiselle, voulez-vous cesser d'essayer de me violer, je suis en service ? » Telle était la question poignante qui accaparait entièrement l'activité neuronale d'un certain inspecteur chauve et myope à l'échelon 8, indice majoré 549, né à Nohant dans le Berry et dont les prénoms accessoires étaient Bastien, Narcisse et Max, mais qui ne répondait qu'au seul énoncé des deux syllabes caressantes d'Aimé...

Déjà tout un programme qu'Elsa Nothebörg, l'amie d'Ingrid, l'acrobate malgré elle de la Tour Eiffel, semblait extrêmement pressée d'appliquer sur le lit de sa chambre d'hôtel de la rue des Cannelles, au milieu d'un déluge de larmes et de gémissements gutturaux puisqu'elle s'exprimait en danois, langue qui est pleine de *dig* de *dag*, de *gaa*, de *od* ou de *gen*. Sans compter les trémas qui donnent à une page en danois l'air d'être écrite avec des guirlandes de Noël.

Dans son délire, un nom qui existe aussi bien en français qu'en danois revenait tout le temps: Erik. Il ne fallait pas être doué de pouvoirs extralucides pour comprendre qu'elle le prenait pour un autre.

— Je ne m'appelle pas Erik, glapit-il en français puis en anglais.

Ce qui représentait un exploit, vu qu'il n'avait plus l'usage personnel et autonome de sa bouche. Eisa lui broutait littéralement la moustache comme une jeune chèvre. Puis sa langue se transforma en envahisseuse et commença à fouiller son palais. En même temps, il sentit qu'on cherchait de la main à le débarrasser d'un encombrant pantalon de toile verte zippé jusqu'au nombril.

— Mademoiselle, gémit-il, vous n'avez pas le droit...

OK, elle était depuis hier en pleine apocalypse avec la mort de sa copine en pleine virée vacancières. Une grande déchirure de sang dans son ciel bleu. Mais était-ce une raison pour sauter sur un policier marié et en service avant même de lui avoir demandé la permission de faire prendre l'air à ce qu'il avait de plus précieux et, morphologiquement, de plus mobile, dans son pantalon ?

— *Erik, my love*, gémit-elle.

— Je ne suis pas Erik, haleta l'époux de Jeannette. *I am not Erik*.

— *You are Erik*, coupa la blonde nordique, autoritaire.

C'est alors que se produisit le geste fatal. De la main droite glissée entre leurs deux corps, il tenta de faire réintégrer son logement originel à l'objet qu'elle venait d'en extraire et qui continuait d'ailleurs à s'épanouir. Elle comprit ce qui l'arrangeait dans ce geste et, saisissant la main de Brichot, qui elle-même tenait sa propre virilité, elle guida le tout vers son ventre frémissant. Brichot sentit une certaine chaleur caractéristique envelopper un membre en général réservé à des ébats plus raisonnablement couverts par la loi conjugale. Il eut l'impression de s'enfoncer dans un puits de velours et ferma les yeux.

Après tout, se dit-il lâchement, c'est un certain Erik qu'elle se fait, la petite Danoise. Pas l'inspecteur Aimé Brichot...

*

**

Boris Corentin maîtrisa l'envie de ruer furieusement dans la double porte de chêne que maintenait entrouverte le domestique noir des d'Alleyrand, dont la police du tyran d'Ouganda avait fait un frère des castrats de la Chapelle Sixtine.

— Madame d'Alleyrand ? répéta-t-il en agitant sa plaque de police.

Le géant mutilé forma à nouveau, de sa bouche aussi vide que son ventre, la même phrase en anglais: *Not here...* Pas ici... Pas à la maison... Sans, bien sûr, qu'aucun son ne dépasse ses lèvres.

La porte se referma en claquant.

— Tu parles, Charles, grogna Boris en lui-même.

Sur la console de l'entrée, il avait aperçu un sac de femme et un trousseau

de clés.

Il hésita sur le palier du premier étage tout en marbre de l'immeuble de la rue La Boétie. Il forçait le barrage ? Non, impossible.

Il descendit l'escalier. Un long hurlement l'arrêta, venant de très haut. Des combles de l'immeuble. D'une chambre de bonne, sans doute. Un ululement interminable, modulé, strident et doux à la fois. De femme. Et pas un cri de souffrance. De plaisir. Il en avait assez entendu, des deux catégories, dans sa vie, pour distinguer.

Il continua à descendre. Furieux. Pas seulement de l'accueil chez les d'Alleyrand. De frustration aussi.

Ça faisait presque huit jours qu'il n'avait pas été la cause de ce genre de musique féminine plus douce que du Mozart. Huit jours de trop.

*

**

Dans l'estafette Citroën banalisée garée un peu plus loin, rue La Boétie, Rabert et Tardet jouaient aux tarots. Double image du désœuvrement professionnel. Le métier de policier est une longue attente coupée de passages à l'acte fulgurants. Ça stagne pendant des semaines et tout se dénoue en cinq minutes. Quatre-vingt-dix pour cent de pied-de-grue, dix pour cent d'illumination. Dans l'estafette ça sentait la bière tiède.

— Pas de nouvelles de Mémé ? grogna Corentin.

Dans la galerie, sur le toit du véhicule une antenne ultra-sensible reliée au poste radio émetteur-récepteur était aménagée. Indécelable, même pour les malfrats les plus malins, ceux qui prétendent repérer la flicaille au radar. Aimé Brichot aurait dû téléphoner depuis déjà une heure.

Boris se colla à un des œilletons pratiqués dans la carrosserie de la camionnette banalisée. Rabert et Tardet avaient bien choisi leur place pour parquer: devant un ciné porno comme par hasard. Le seul de la rue. Avec cinq salles classées « X ». On jouait *Les ventres de Paris*, *Clito de 5 à 7*, *Baisage au bout de la nuit*, *la Voyageuse sans culotte* et *les Tringlées du Music-Hall*. Joli programme...

*

**

Non loin de là, six étages plus haut, un certain Japonais dont la ressemblance avec Anthony Perkins n'avait pas échappé à Boris Corentin, sauf que le nom de l'acteur lui restait, comme on dit, sur le bout de la langue,

voyait revenir à la charge sur le lit, avec la puissance d'un Exocet, la très distinguée et raffinée épouse d'un fonctionnaire de l'Etat transformée en Bacchante détraquée hurlant des fantasmes orduriers de sa jolie bouche mondaine.

— Ça va être l'émeute dans l'immeuble, pensa-t-il en japonais, en songeant aux jeux compliqués et traditionnels des geishas de son pays natal.

Les geishas françaises ne faisaient généralement pas de musique, elles ne connaissaient pas l'art millénaire d'animer un bouquet avec une seule fleur de prunier posée au bon endroit. Ni la cérémonie du thé enseignée par les maîtres bouddhistes. C'étaient de vraies furies qui s'éclataient sans vous demander votre avis. Des ogresses qui décidaient pour deux.

— Il faut que je foute le camp, pensa-t-il.

Il se sentait de plus en plus nerveux depuis hier matin. L'épisode de la Tour Eiffel ne se laissait pas oublier. Et pourtant, il ignorait tout de la visite d'un certain inspecteur brun, dans l'après-midi, chez sa maîtresse... Cette histoire de grenade oubliée près d'un type qui avait hurlé « police ! » ne passait pas. Trop loin de sa spécialité. Il préférait les vrais dangers homologués. Comme à Milan, l'année dernière, quand il organisait des guet-apens au terme desquels un député démocrate-chrétien, un journaliste « ennemi du peuple » et un juge d'instruction se retrouvèrent rafalés sans rien avoir vu venir. *Sa* guerre, oui, avec *ses* lois à lui. Pas celle des autres. Où, en plus, il avait laissé des traces aussi bavardes que des empreintes digitales sur une poignée de porte en cuivre.

Il reçut sur le ventre un rugissement féminin agrémenté de deux longues jambes gainées de bas rouges écarlates retenus par un porte-jarretelles de même couleur, et d'un ventre en délire qui s'empala sur lui d'un seul coup, sans tâtonner, comme si on avait été à un championnat de bilboquet.

— Heureusement qu'elle n'a jamais vu ce qu'il y avait dans ma sacoche vidéo, en plus du magnétoscope, pensa-t-il.

La sacoche était un chef-d'œuvre d'astuce créé juste pour lui par un artisan allemand dont la sœur, appartenant à la Fraction Armée Rouge de Baader, avait été retrouvée « suicidée » dans sa cellule de la prison de Stammheim. Elle avait réussi à se pendre assise par terre, ce qui aurait mérité une mention spéciale dans les coulisses de l'exploit ou dans le Grand Livre des Records, mais on n'avait pas le goût à rire. La sacoche vidéo d'Hiro Funakoshi comprenait un compartiment central pour le minuscule magnétoscope japonais ultraléger et plusieurs alvéoles autour, dans lesquelles s'encastrait tout un arsenal. Grenades, couteaux, un petit fusil-mitrailleur PM UZI démonté, et son préféré, un automatique tchèque de haute fiabilité, un CZ 75.

Monique d'Alleyrand montait et descendait sur lui comme un ascenseur qui aurait découvert le mouvement perpétuel.

« Les journaux n'ont pas parlé de ma présence au pied de la Tour Eiffel. Ni de celle du type en survêtement, pensa-t-il encore. Peut-être que c'était seulement un sportif essayant de se faire mousser ? Il a dû ramasser la grenade et la garder pour lui. Les petits bourgeois adorent les armes. Ça les grandit. »

Monique était au bord de l'implosion.

« Qu'est-ce qu'elle croit que je suis, elle ? Un artiste ? Vraiment ? »

Elle hennit, la tête en avant, faisant déferler sur lui sa chevelure.

— Défonce-moi, délira-t-elle. Arrache-moi la peau. Je veux que tu me griffes ! Que tu me marques ! Que mon mari voie tout. Qu'il sache que tu me baises !

Il se sentit doubler de volume et les spasmes de Monique décuplèrent. Griffes en avant, il lui laboura le dos jusqu'au sang. Elle rugit.

« Demain je me tire », songea-t-il, tout en se disant qu'on ne doit jamais remettre à demain ce qu'on peut faire tout de suite.

CHAPITRE X



Le crâne chauve en sueur d'Aimé Brichot abritait un *brain storming* solitaire soufflant en rafales. L'inspecteur de la Brigade Mondaine époux de Jeannette et père de trois enfants dont un garçon d'à peine trois mois prénommé Charles comme le père du régiment que formaient les cent dix inspecteurs sous les ordres de Charlie Badolini, cuvait une culpabilité carabinée.

— Mais enfin, tu savais que je n'étais pas Erik ? répéta-t-il. Tu ne l'as pas pensé un instant ?

Eisa pouffa nerveusement au creux de son cou.

— Bien sûr, fit-elle.

Elle se lova autour d'Aimé Brichot, blottissant un corps menu, presque androgyne à part les seins en poire à la fois étonnamment mobiles, élastiques et fermes.

— J'avais besoin de faire l'amour. Tu ne pouvais pas me laisser comme ça, tout de même ? Et la galanterie française, alors ?

Brichot regarda encore la photo sur la table de chevet. Erik... Le grand amour d'Eisa, ainsi qu'elle venait de le lui raconter. Mort l'année dernière en Corse, en plongée sous-marine. Près-que sous ses yeux. Elle avait tout de même été frappée par leur ressemblance, quand il était entré, tout à l'heure.

— Ce n'est pas du tout moi, grogna Brichot. Il est beaucoup plus...

Il s'arrêta, bloqué par le respect aux morts. S'abstenant de juger que le regretté Erik avait l'air beaucoup moins intelligent que lui.

— Je suis en service, glapit-il soudain en sautant du lit. C'est pénible, je sais, mais il faut que nous parlions d'Ingrid.

Un rideau de larmes tomba sur les yeux bleus d'Eisa.

— J'ai encore envie, murmura-t-elle. Après, on parle...

— Non, cria Brichot. Sûrement pas. C'est du passé. Effacé. Oublié.

— Encore, miaula la Danoise en se tortillant, ce qui eut pour effet de lui ouvrir plusieurs fois les cuisses dans diverses positions.

— Non, laissa tomber Aimé, ferme.

— Alors après ? Tu me promets ? quand j'aurai parlé ?

Il se sentait une âme héroïque.

— Tu parles. Et sans condition, fit-il d'une voix un peu trop précipitée.

*

**

Evane dansait d'un pied sur l'autre en attendant que la réception du *Nova-Park Elysées* lui passe la chambre qu'elle avait demandée.

Il faisait presque nuit maintenant. Par la fenêtre, elle apercevait les frondaisons du parc Monceau gagnées par les ténèbres. Elle était à la même hauteur que les dernières ramures des plus hauts marronniers. L'appartement qu'ils avaient aménagé dans l'hôtel particulier de l'avenue Vélasquez se trouvait au sommet de l'institut « *Mens sana in corpore sano* ». Les anciens greniers entièrement refaits neufs. Dix longues pièces mansardées. Les pièces qu'occupait Evane étaient meublées archi-moderne. Volumes et formes calculés, faits sur mesure par un décorateur ami. Rien que pour elle. En souvenir ému de quelques nuits de folie. Cadeau de rupture: d'une rupture qu'elle avait d'ailleurs décidée elle-même. Lignes arrondies ou angles nets, tout était en laque noire, en verre et en acier. Les cinq autres pièces, où habitait Michel Dalcrot, le PDG, étaient plutôt dans le velours gris, cuirs noirs, fourrures et moquettes marron glacé. On n'entrait pas chez lui, on s'y enfouissait comme dans un manchon.

Il y eut enfin une voix au bout du fil, dans l'hôtel le plus « in » de Paris, rue François-I^{er}, près des Champs-Élysées.

— Fouad ?

L'homme poussa des exclamations en arabe en reconnaissant la voix d'Evane.

— J'ai à te parler, fit-elle. Tu es seul ?

La suite louée par le prince Maahdi était immense et Fouad, chef des gardes du corps du prince, y occupait un véritable appartement.

Evane avait visité tout ça il y avait un mois, convoquée par le prince pour

discuter affaires.

— Complètement seul, dit Fouad. Il est à la piscine.

Quand le prince se rendait à la piscine du *Nova-Park Elysées*, il fallait virer tout le monde. Il débarquait avec ses cinq concubines préférées. Celles qu'il avait amenées avec lui du Fatar.

— Alors écoute. J'ai peut-être quelque chose qui pourrait intéresser ton patron.

Elle commença à dérouler le récit que lui avait fait Nelee, le matin même.

— Tu m'écoutes ? s'interrompit-elle.

Il y eut un rire au bout du fil.

— Non. Je pense à ton cul.

— Sois sérieux, murmura Evane, troublée.

Les yeux de braise et les sourires d'Arabie mystérieuse de certains ressortissants des pays du Golfe avaient toujours ému Evane. Est-ce que c'était l'odeur de l'or noir qui flottait autour d'eux ou leur charme personnel ? En tout cas, ça lui était déjà arrivé plusieurs fois de déraper sans babouches dans les sables mouvants des amours islamiques. Sa faiblesse. L'exotisme. Sur lits à baldaquins bourrés de pétrodollars.

Le gorille n° 1 du prince Maahdi l'avait eue à la première rencontre sans même la chercher réellement, vu qu'il venait pour la première fois à Paris et qu'il n'était pas au parfum de l'évolution des mœurs, dans les récentes générations. Il avait été le premier surpris. Comme si, tourné vers La Mecque, il avait vu à la fin d'une de ses cinq prières quotidiennes, apparaître le Prophète monté sur sa jument légendaire.

— Si on se voyait, pour que tu me racontes tout ça ? questionna-t-il.

Evane avait chaud partout. Décidément, ces gens-là emmenaient avec eux le climat de leur pays.

— Je ne peux pas, dit-elle, incertaine. J'ai une soirée...

C'était vrai. Et même une soirée « à thème », comme il s'en organise pas mal à Paris en ce moment. Le thème, c'était les plumes. De toutes les couleurs. On ne devait arrivé habillé que de plumes. Hommes et femmes. Ça promettait de ne pas être triste. Evane stockait depuis une semaine de quoi rhabiller un troupeau d'autruches qui auraient perdu leurs atours dans une épidémie. Ou de quoi remplumer les derrières de toutes les filles des Folies-Bergères.

— Alors après ? reprit Fouad. Il dormira, à ce moment-là, il prend des somnifères tous les soirs.

— Tu me promets que tu m'écouteras ?

— Je t'écouterai *aussi*, fit le gorille du désert.

Au même instant, d'autres ondes étaient occupées par un autre dialogue téléphonique. Brichot venait de quitter l'hôtel de la rue des Cannelles et avait contacté Boris Corentin dans la camionnette banalisée stationnée rue La Boétie où celui-ci commençait à en avoir plus qu'assez de voir Rabert et Tardet taper le carton placidement.

— C'est mince, apprécia Brichot au bout du fil. Mais Eisa Nothebörg n'en savait pas plus.

— Elle t'a tout de même dit pourquoi sa copine faisait du camping sauvage sur le toit du restaurant de la Tour Eiffel ?

— Un pari idiot, répondit Aimé Brichot entre les grondements des voitures qui visitaient l'habitable de verre de sa cabine téléphonique. Elles avaient visité la Tour la veille et elles s'étaient lancé un défi. Passer une nuit chacune, séparément, sur la Tour.

Il y eut un silence pendant lequel Boris entendit le ronronnement de la bande VHF, celle qui est réservée à la police et sur laquelle était réglé l'émetteur-récepteur Thomson CSF de 15 watts installé dans l'estafette banalisée.

— Elles ont tiré à pile ou face, reprit son coéquipier. Ça aurait pu être Eisa. Ça a été Ingrid. Le destin.

— Crime de rôleur alors ? De sadique ? Elles connaissaient des gens à Paris ? Amants ? Amis ?

— Aucun, murmura Brichot en revoyant le corps androgyne et les seins en poire.

— Pas de Japonais dans leurs relations ? Tu as demandé ?

— Pour qui tu me prends ? s'offensa Aimé. Non, pas plus de Japonais que de...

— OK, tu vas dire une grossièreté, Mémé. Retiens-toi à temps.

Il y eut encore un silence.

— Boris, reprit Aimé, il est tard et je vais rentrer. Jeannette m'attend. Tu ne veux pas venir partager le goulash d'hier, réchauffé, puisque Rabert et Tardet restent en planque devant chez les d'Alleyrand ?

Boris réfléchit.

— Merci, Mémé, dit-il enfin. Tu embrasseras Jeannette et tu lui diras qu'elle me manque. Mais ce soir, je suis pris.

Brichot raccrocha, pensif. Sa flèche lui aurait été pourtant bien utile. Pour la diversion, au retour du mari coupable dans ses foyers...

Surtout qu'après avoir répondu à ses questions, Eisa avait voulu

absolument qu'il honore la promesse qu'il n'avait pas faite. Et comme la chair est faible quand on lui met la tentation sous le nez comme le faisait Eisa, Brichot avait remis ça. Ou plutôt elle avait remis ça avec le policier français qui lui faisait tellement penser à son fiancé resté dans les hauts fonds pleins de corail de la Corse et depuis longtemps passé dans l'estomac des crabes. Elle s'était servi de lui comme d'une bête à plaisir.

Tout cela sur fond de mort d'Ingrid et en référence à un fiancé disparu en plongée sous-marine. Maintenant qu'il émergeait de l'enfer du désir, il trouvait à ces galipettes un petit côté funèbre. La chair est faible d'abord, et ensuite elle est triste.

Il se mit à chercher mollement un taxi qui le ramènerait au Kremlin-Bicêtre. Il se sentait les jambes en coton et un grand creux au fond du ventre.

*

**

Le rendez-vous, Boris l'avait en effet. Pas avec quelqu'une. Avec l'aventure. Tout à l'heure, les cris de l'inconnue dans les hauteurs de l'immeuble de la rue La Boétie lui avaient rappelé qu'il n'était pas encore hors d'usage. Ce que ces derniers huit jours sans femme auraient pu laisser penser à un observateur impartial.

Il avait choisi les Champs-Élysées comme terrain de chasse, évitant les professionnelles. Cherchant la silhouette dont les yeux, la bouche, les jambes, les seins, correspondraient à son attente.

Comme toujours, ça avait démarré décevant. Et puis, au bout d'une heure, il avait éprouvé un petit pincement, à une terrasse de Café. Une grande brune en tailleur Chanel strict. Parfum Chanel aussi. Il s'était assis à la table voisine. L'air chaud de la nuit de juin était aussi aphrodisiaque qu'un slow très rapproché. Les regards s'étaient croisés. Mariée ? Oui, mariée, à en croire l'alliance. Et lui ? Non, célibataire. Ou alors, dissimulateur ? Non, pas dissimulateur. Pas avec ces yeux-là, cette carrure, ce quelque chose de sauvage et de tendre dans la mâchoire. Donc, pas marié. Profession ? Difficile à dire. Il pouvait être n'importe quoi, en même temps que beau à en crier. Et elle ? En tout cas, ça marchait pour elle. Énergie, initiative, des responsabilités, des voyages... Femme de tête. Trente-cinq ans peut-être. Et pas contre l'inconnu quand il avait l'air d'en valoir la peine.

L'échange des propos avait été banal parce qu'on n'a pas tous les jours envie d'avoir du génie, surtout quand, de part et d'autre, on est visiblement déjà d'accord. C'est elle qui avait dit la première: « On va chez toi. » En prenant l'initiative de le tutoyer.

A six heures du matin, il l'avait vue se relever, nue, tigrée du haut en bas par la lumière de la lune, qui fusait en barres verticales à travers les volets de

son studio, rue de Turbigo. Et il l'avait entendue lui demander:

— Tu m'appelles un taxi, s'il te plaît ? Il faut que je sois rentrée avant que les enfants ne se réveillent.

Elle avait éclaté d'un rire un peu coupable.

— Ça fait la troisième fois cette semaine que je rate leur petit déjeuner ! Tu crois que je suis une mauvaise mère ?

Elle était retombée sur lui, le regardant de très près. Les prunelles troublées. Très noires.

— Mon mari est obligé de leur raconter que je travaille la nuit, maintenant. Tu te rends compte ?

Il se rendait compte surtout qu'au bas d'un ventre brûlant, une pieuvre de chair était en train de se refermer à nouveau autour de lui.

Décidément, s'envoyer en l'air était devenu aussi naturel pour les femmes que jadis prendre le thé entre amies en causant chiffons. Comblé, épuisé, réexcité, Boris se sentait un peu paniqué dans cette redistribution totale des rôles. Ça allait vraiment très vite, non ? Depuis combien de temps était-il devenu ridicule de dire d'un homme qu'il *possédait* une femme ? Depuis hier ? Depuis dix mille ans ?

CHAPITRE XI



Avenue Vélasquez, au fond de sa chambre à coucher-abri redessinée en triangle par un décorateur qui avait été accessoirement son amant, couchée sur un lit lui-même en triangle mais large, à la tête, de deux mètres cinquante, Evane naviguait au septième ciel. L'Institut Mens sana, c'est-à-dire esprit sain, était surtout peuplé pour le moment de deux corps sains, si la santé c'est l'amour. Et l'amour sous toutes ses combinaisons possibles et imaginables.

Evane se redressa soudain d'un coup de reins.

— Laisse-moi te sucer, souffla-t-elle.

Fouad se regarda disparaître dans la bouche de la jeune femme rousse avec des yeux qui n'en revenaient décidément pas. Il ferma les paupières et se laissa aller en arrière. A mille et mille années-lumière de son pays de déserts et de derricks où les femmes naissent et meurent voilées et où les couples adultères sont condamnés à la décapitation en place publique. On ne baisait pas à Duha, la capitale du Fatar. A moins de faire partie des privilégiés du régime organisant des partouzes ultra-clandestines et secrètes, ou de venir en Europe. Ce que ce fils de berger du Golfe Persique avait finalement réussi à faire.

Entre ses mains fines, Evane secouait comme une furie son derrick personnel d'une taille qui ne démentait pas les légendes courant sur la virilité des Arabes.

Brusquement, elle s'arrêta.

— Tu n'imagines pas que je vais t'astiquer toute la nuit ? s'écria-t-elle avec cette liberté de langage des Européennes qui mettait Fouad dans tous ses états. C'est oui ou c'est non ?

En même temps, elle continuait à monter et descendre le long de la hampe fabuleuse comme si elle avait caressé à travers lui tous les pipelines, toutes les canalisations à hydrocarbures de l'Arabie heureuse.

— C'est oui, évidemment, fit-il, les yeux brûlants comme l'enfer.

— Tu as bien compris ? Ça peut nous rapporter très gros, si ton prince est le dingue que tu dis.

Elle se rappelait encore sa proposition. Les dobermans... Tout ça entre deux signatures de contrats, dans la suite du *Nova-Park Elysées*. Depuis, les esthéticiennes et les masseuses de l'institut Mens sana qui se rendaient tous les jours à domicile pour le soigner en revenaient pour la plupart furieuses. Il fallait les remplacer quotidiennement. Elles voulaient bien faire l'amour, elles étaient même compréhensives pour certains caprices — vu qu'ils étaient agrémentés de suppléments de salaire non négligeables, mais le prince Maahdi avait tout de même un peu trop d'imagination pour la moyenne des Françaises libérées.

D'où frustration chez le seigneur du désert habitué à voir tout le monde ramper sous ses ordres.

D'où, aussi, l'aubaine que pouvait constituer l'idée de Nelee, répercutée à Fouad par Evane.

Une idée vraiment raffinée. Digne des inventions diaboliques du bouc musulman qui avait depuis longtemps oublié qu'on peut aussi faire jouir les femmes par la douceur. S'il l'avait jamais su. Et qui n'en finissait pas de s'étonner de toutes ces lois ridicules, en Europe, protégeant la dignité et même la vie de la personne humaine.

— Tu vas en parler à ton prince ? questionna-t-elle encore.

Les deux yeux d'Orient sourirent.

— Plutôt deux fois qu'une.

Il continuait à sourire, mystérieux. Une idée derrière la tête qui commençait à faire son chemin.

— Ne t'inquiète pas. Il va être furieusement intéressé, j'en fais mon affaire.

Elle s'assit, cuisses écartées sur son buisson roux.

— Alors à toi de jouer.

Il fit immédiatement comme elle lui disait. C'est-à-dire qu'il se précipita sur elle, la fit mettre à genoux, la prosterna, visage contre les draps et commença à écarter ses fesses magnifiques d'une blancheur étonnante de rousse.

— Salaud, dit Evane d'une voix étouffée.

Doucement, il tira de côté les deux hémisphères bombés, séparant la croupe et dévoilant son intimité où la chair rose, plus brune vers le haut, était parcourue de petites boucles rousses de plus en plus fines au fur et à mesure qu'on montait.

— Salaud, répéta-t-elle. Salaud ! Tu ne vas pas me...

Elle sentit d'abord l'index de Fouad qui s'introduisait dans son ventre puis ressortait et remontait doucement, humide et glissant, gagnant l'endroit le plus étroit, le plus secret de sa personne. Lorsqu'il l'eut visité aussi, sa main s'écarta, remplacée aussitôt par un autre corps étranger de dimensions beaucoup plus impressionnantes..

— Non ! Salaud ! Ordure ! cria Evane en remuant la croupe, quand elle le sentit appuyer à l'entrée de la minuscule rose serrée où il prétendait assouvir un vieux désir.

Le gland passa d'abord, happé comme par une bouche. Puis, centimètre par centimètre, le reste pénétra, la remplissant plus qu'il ne la déchirait. La comblant plus qu'il ne la faisait souffrir.

— Salaud, lâcha Evane dans une modulation rauque. Salaud que j'adore. Ordure qui me...

Evane lâcha une bordée de vilains mots qui désignaient avec une précision

scientifique le projet enfin réalisé du jeune Arabe qui, de son désert de sable et de rochers à la suite princière d'un palace parisien, avait fait un saut du Moyen Age à l'an 2000. Et qui n'entendait pas à en rester là. Pour le moment, il était aux anges. Sodomiser une Française, il en rêvait depuis qu'il avait vu la première, c'est-à-dire l'hôtesse de l'air, dans l'avion du prince...

Il se mit à vibrer de tout son long comme un trépan de forage qui vient enfin de rencontrer une nappe pétrolifère et s'emplit d'un liquide bouillonnant qui grimpe à toute allure et jaillit au-dehors.

Evane gémit. Rendue folle par le contact de ce ventre dur et bronzé qui se collait contre sa croupe blanche et l'emplissait maintenant de longs jets chauds, interminables.

*

**

Finalement, la grande jeune femme brune aux yeux bleus levée par Corentin sur les Champs-Élysées avait raté le petit déjeuner de ses enfants, il était huit heures et demie du matin quand le téléphone sonna dans le studio ripoliné de frais, pour cause d'attentat récent [7], de Boris.

— Tu veux que je décroche ? cria-t-elle en direction du bruit de douche qui s'élevait de la salle de bains.

Au « oui » montant d'entre les cataractes, elle saisit le récepteur.

L'athlète brun qui l'avait fait crier toute la nuit apparut, nu, dans la chambre.

— C'est pour toi, souffla-t-elle.

— Je m'en doutais un peu, murmura Boris en penchant son long corps encore chaud de la douche.

Marie Arnoux (ils ne s'étaient dit leurs noms respectifs qu'après le deuxième ou troisième round) replongea dans la tasse de café noir que Boris venait de lui apporter. Elle se sentait délicieusement bien. Regrettant moins que jamais cette énième infidélité à un mari relégué depuis longtemps dans les étages inférieurs de ses préoccupations. Si seulement toutes ses dragues s'étaient terminées par de telles révélations !

Malheureusement, la plupart des hommes qu'elle connaissait ne rêvaient que de s'écrouler, le soir, devant leur collection de vidéocassettes. Ou alors, ils ne parlaient que boulot et fric.

Marie Arnoux, à trente-sept ans, dirigeait une usine fabriquant des bateaux à voiles. Elle appartenait aux plus hautes instances du CNPF où il est rare de voir figurer des femmes. Elle roulait en Maserati et gérait son affaire avec une poigne à donner des complexes à bien des hommes. Les portefeuilles rembourrés de ses partenaires ne l'impressionnaient guère. Il fallait autre

chose pour la faire craquer.

Ce « quelque chose », Boris l'avait. Le don...

Elle passa tendrement une main dans ses boucles noires.

— Vous êtes sûrs ? demandait Corentin au bout du fil.

— Ecoute, répondait Rabert, c'est Tardet qui a eu l'idée, tout à l'heure, d'aller faire un tour dans la cour intérieure de l'immeuble des d'Alleyrand. Ça nous étonnait tout de même que, depuis hier soir qu'on est en planque, il n'y ait pas eu de circulation dans la maison. A part le mari, bien sûr.

— Et alors ?

— Et alors ? Il a très nettement vu les fenêtres de la salle de bains, au deuxième. Et, derrière, la lumière caractéristique des ultra-violets. Comme la séance que tu nous a racontée, hier... Elle est donc bien chez elle.

— Ça ne prouve rien, objecta Corentin. C'est peut-être son mari qui se fait bronzer ?

— Il vient de partir à son ministère, on l'a vu.

— Et si ce n'est pas Monique d'Alleyrand ?

— Qui, alors ? Son domestique noir ? Il a vraiment besoin de ça, tu crois ?

— Bien, dit Boris au bout d'un instant de réflexion. J'arrive.

Quelques minutes plus tard, Marie Arnoux sentait le contact chaud de la main de Boris Corentin posée sur sa toison bouclée et offerte.

— Il faut que je parte, murmura-t-il à regret. Tu tireras la porte ? Je ne la ferme jamais.

Un voile passa sur les yeux de Marie. Elle pensait à toutes les fois où il lui avait fallu rompre. Décrocher. Manière forte ou manière douce. Se débarrasser des plus collants. Qui étaient déjà en train d'organiser leur avenir avec elle.

Ce matin, elle se retrouvait à leur place. Déchirée. Accrochée. Honteuse.

— Je peux te revoir ? murmura-t-elle avec effort.

C'était la première fois de sa vie.

CHAPITRE XII



Les lèvres épaisses d'Onodo, qui semblaient découpées dans du caoutchouc de pneus de poids lourd, avaient esquissé une grimace de colère en apercevant les longues griffures sur le dos de Monique. Le Japonais n'y était pas allé de main morte. Sur la demande de sa maîtresse, d'ailleurs.

L'Ougandais était jaloux comme un tigre. D'autant plus jaloux qu'impuissant. D'autant plus attaché à Monique d'Alleyrand qu'elle lui permettait de temps en temps des variétés de massage qui le rendaient dingue. Avec elle, depuis trois ans qu'il était à son service, il était comme un drogué. Un junkie dépendant de sa poudre.

Et, depuis trois jours, il se sentait littéralement malade. Parce que le studio du Japonais était voisin de sa propre chambre. Et qu'il dégustait les hurlements de jouissance de Monique comme si on lui avait caressé chaque nerf avec une lame de rasoir.

Hier soir, Monique était redescendue dîner. Puis elle avait quitté carrément son mari. Sans explication. Pour retrouver au sixième le Japonais. Qu'elle n'avait pas lâché de la nuit.

C'était peu de dire que le sommeil d'Onodo avait été troublé. On aurait logé une bétonneuse en fonctionnement sous son oreiller que ça n'aurait pas été pire. Toutes les dix minutes, il devait se répéter qu'il n'était que le domestique noir de cette Blanche diabolique et folle de son corps, pour ne pas se ruer dans le couloir, défoncer la porte du Jaune et l'écrabouiller.

Couchée sur le ventre, Monique bougea un peu.

— Attention, Onodo. Tu es en train de me faire mal.

Sous les rayons UVA, elle s'était ouverte et laissait une fois de plus les doigts énormes du géant africain visiter les profondeurs de son ventre. Cette caresse qui ne pouvait être suivie de rien d'autre la calmait, d'habitude. La détendait. Malheureusement, ce matin, elle n'arrivait pas à se sentir vraiment

bien.

La main d'Onodo revint dans le registre douceurs. Ses lèvres entrouvertes laissaient couler un filet de salive. Il avait les yeux prêts à divorcer de leurs orbites.

Ce qui la tracassait, Monique, elle le savait bien: c'était la nouvelle visite de ce policier trop intelligent, hier soir. Dont Onodo lui avait parlé, par signes. Ils se comprenaient très bien, même sans mots.

« Il faut que je lui téléphone, pensa-t-elle. Sinon, il va croire que je cache quelque chose. Il faut que je lui parle, il me fait peur. »

Qu'est-ce qu'il voulait, après tout ? Hiro avait été idiot de l'assommer, c'est vrai. Comme elle avait été idiote de raconter cette histoire de viol invraisemblable.

— Et si c'était Hiro qu'il cherchait ? frissonna-t-elle, visitée par un horrible doute.

Pas un instant, depuis qu'elle était, au dîner d'Anna-Lisa Montecassino, entrée dans ce tourbillon de folie avec son amant japonais, elle ne s'était demandé qui il était réellement. Vraiment l'artiste en vidéo qu'il prétendait ? Elle connaissait trop d'intellectuels pour savoir qu'ils ne ressemblaient jamais à des hommes du genre de Hiro. C'est-à-dire avec cette violence calculée, cette froideur démoniaque, ces longs silences dans lesquels il tombait. Ces pensées qui passaient comme des ombres sur son visage et qu'il ne révélait jamais. Cette immobilité dont il était capable, soudain, comme s'il tombait en catalepsie.

— Et si c'était un escroc ? se demanda-t-elle. Recherché par Interpol ? Caché sous une fausse identité ?

Elle revit les yeux noirs du grand policier trop malin pour perdre son temps avec leur affaire telle qu'elle apparaissait.

« Il a Pair de voir des choses au-delà de ce qu'il regarde », pensa-t-elle.

Elle allait lui téléphoner. C'était décidé. Et jouer sa partie avec lui. Contre lui. Protéger Hiro à tout prix. De n'importe quoi. De ce qu'elle ignorait et qu'elle redoutait d'apprendre. De ce qui flottait autour d'eux et était beaucoup moins simple que les apparences.

« A armes égales, monsieur l'Inspecteur. »

Elle tourna son buste vers Onodo.

— *Kiss me*, ordonna-t-elle.

Les lèvres du Noir se retroussèrent, plongeant vers ses muqueuses intimes.

*

**

Evane piétinait sans ménagement les plumes d'autruches multicolores dont elle s'était habillée la veille pour sa fête « à thème » et qu'elle avait balancées n'importe où en rentrant à deux heures du matin et en trouvant Fouad qui l'attendait.

— J'ai l'impression que ça se présente bien, murmura-t-elle. Il m'a promis d'en parler ce soir au prince. Maintenant, il faut attendre évidemment la réponse.

Nelee émit un petit rire, au bout du fil.

— Tu vois, je peux moi aussi avoir des idées rentables, non ?

Evane laissa courir sa main sur son ventre où elle sentait encore les martèlements de Fouad pendant toute la nuit dernière.

— Tu en as parlé à ton frère ?

— Pas encore...

— Ça vaudrait mieux, non ? C'est lui la vedette de la fête, après tout. S'il ne marche pas...

— Oui, tout est à l'eau, murmura pensivement Nelee.

Quand elle raccrocha, elle resta debout près du téléphone cinq minutes, réfléchissant. Elle avait brusquement peur. Ce projet, qui lui était apparu mirobolant quelques heures avant, lui semblait maintenant dangereux. Elle se dit qu'ils risquaient d'y laisser leur liberté.,

Elle aspira le parfum puissant des orchidées qui montait d'une table basse.

— C'est ça ou la misère, pensa-t-elle, tentant de chasser les idées noires.

Ils n'avaient plus le choix.

CHAPITRE XIII



Au même moment, dans un périmètre somme toute restreint puisqu'il se limitait à l'immeuble de la rue La Boétie et à ses environs immédiats, se déroulaient plusieurs événements en apparence sans rapport les uns avec les autres.

D'abord, la silhouette de Monique d'Alleyrand apparut sur le palier du premier étage. Elle s'engouffra dans l'ascenseur qui la conduisit au cinquième. Comme dans la plupart des immeubles, l'ascenseur ne montait bien sûr pas jusqu'aux chambres de bonnes. D'où le frisson de danger qu'éprouvait Monique à chaque fois. Un frisson à la fois délicieux et angoissant. Celui de croiser quelqu'un dans l'escalier conduisant au sixième ou dans le couloir. D'autant plus que, ce matin, elle était vêtue légèrement. Un peignoir de soie rouge et rien d'autre, à part ses mules. Ce serait difficile d'expliquer qu'elle s'était égarée. Ou alors, il lui faudrait soutenir qu'elle était somnambule.

Une fois de plus, ses inquiétudes étaient vaines. Elle le comprit en s'engouffrant dans le studio du Japonais qu'elle avait évidemment tiré d'un sommeil qui ne serait pas réparateur, vu qu'il n'avait duré que deux heures.

Hiro tituba mollement en direction de la kitchenette avec l'intention de se faire du thé. Cette femme était décidément increvable. Ou alors sevrée depuis sa première communion.

— Laisse tomber le petit déjeuner, fit-elle en se collant contre son dos avec un frisson.

— Pourquoi ?

Les mains de Monique ondulaient sur son ventre, descendant vers l'objet dont elle ne pouvait plus se passer depuis qu'elle l'avait eu en elle pour la première fois.

— Je t'emmène en bas. Chez moi.

Hiro Funakoshi la regarda fixement.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-elle. Mon mari est à son bureau. C'est le jour de congé de la femme de ménage. Il n'y a qu'Onodo, et avant qu'il ne parle...

Elle l'empoigna comme le pilote d'un avion en perdition se cramponne à son manche à balai.

— J'ai envie que tu me prennes chez moi. Dans mon lit... Dans notre lit conjugal...

Hiro réfléchissait, renfrogné. Déchiré entre son désir et sa raison. Avec l'idée que tout ça s'écarterait de plus en plus de sa spécialité qui consistait à tuer ou faire tuer. Abattre, mitrailler, supprimer. Jusqu'ici, il avait fonctionné dans l'attentat, pas dans la partie de jambes en l'air.

A moins que les deux choses ne soient liées, et que cette bourgeoise folle de lui et risquant tout pour le garder n'eût été le symbole de ces classes pourries et dégénérées que les hommes comme lui avaient décidé de balayer de la planète ?

Oui, elle avait raison, la possession ne serait totale que s'il la prenait chez elle, là où elle dormait avec son mari. Au cœur du sanctuaire. Comme quand les révolutionnaires prenaient d'assaut les châteaux et se vautraient dans les lits des seigneurs qu'ils venaient d'égorger.

— Je viens, décida-t-il.

Au même instant, l'ombre colossale d'Onodo passait dans le couloir. Il avait suivi sa maîtresse et maintenant il était tapi dans sa chambre, l'oreille collée à la cloison mitoyenne du studio du Japonais. Pas de cris. Pas de hurlements de jouissance. Des bruits de conversation calme. Il s'assit sur une vieille chaise dépaillée. Ne comprenant plus.

En bas, le long du trottoir de la rue La Boétie, Boris Corentin regardait Rabert et Tardet s'en aller avec des airs vagues de nuit blanche passée à se soutenir à la bière. Boris venait de prendre le relais, dans l'estafette banalisée qui commençait à sentir le fauve après toutes ces heures de planque. Aimé Brichot allait le rejoindre. Il lui avait trouvé une drôle de voix, au téléphone.

Il décida d'appeler Charlie Badolini avant sa visite à Monique d'Alleyrand.

*

**

Dans le grand lit à col de cygne, dont le digne fonctionnaire au secrétariat aux Dom-Tom qu'était François d'Alleyrand se croyait le seul occupant mâle, la fête battait son plein. Jamais Monique n'avait senti Hiro aussi violent, aussi fougueux, aussi brutal. Dès leur arrivée, il l'avait basculée sur les couvertures,

renversant tout sur leur passage, en particulier une table d'acajou sur laquelle était posé le sac à main de la jeune femme, qui répandait son habituel et, toujours si époustoufflant contenu: carnet d'adresses, précieuses lettres mille fois lues, plaquettes de pilules contraceptives et photos des neveux, nièces mêlées, carte de l'American Express, sans compter les indispensables eye-liners, bâtons de rouge pour les petites retouches rituelles.

Muet, les yeux très blancs autour des gouttes d'encre noire des pupilles, il avait écarté les cuisses de Monique en les ouvrant en même temps et les lui avait plaquées aux épaules. Puis il l'avait éperonnée sauvagement, la labourant avec une violence qui lui coupait le souffle, les lèvres closes, le visage fermé, la regardant d'une façon qui lui faisait presque peur.

Il s'était brusquement retiré d'elle sans avoir joui.

— On va continuer ailleurs, avait-il décidé.

Monique replia les jambes»

— Ailleurs ?

— Oui, Dans chaque pièce de ta maison. Je veux qu'après, tu ne penses qu'à ça, quand tu traverseras ton appartement.

Titubante, elle le précéda dans le couloir. La cuisine s'ouvrait, à droite, avec les bols du petit déjeuner conjugal pas encore lavés. Il la poussa sur le carrelage où ses pieds nus se glacèrent.

— Baisse-toi en avant, ordonna-t-il.

Elle fit comme il disait au milieu de la pièce, lui tournant le dos, le buste cassé et sa crinière tombant en longs rouleaux blonds autour de son visage.

— Ouvre-toi, commanda-t-il.

Lentement, elle obéit. Sa main droite glissée par-derrrière atteignit ses fesses qu'elle commença à écarter lentement tandis qu'elle ouvrait les jambes pour ne pas perdre l'équilibre. Elle ne s'appuyait à rien et oscillait d'avant en arrière sans pouvoir se retenir à quoi que ce soit. La table, le double évier et la grande armoire de rangement étaient trop loin.

— Le doigt, siffla le Japonais.

Derrière elle, elle entendait sa respiration hachée.

Le majeur de la main droite de Monique descendit jusqu'à son propre sexe où il s'enfonça quelques secondes. Puis il ressortit et remonta. A nouveau, il s'enfonça. Une pénétration plus lente dans un orifice plus étroit.

Hiro Funakoshi regardait, hypnotisé, un spectacle fascinant: au milieu de la grande cuisine à l'ameublement fonctionnel, blanc luisant, les hanches larges et le superbe derrière de la jeune femme roulaient sous le mouvement que leur imprimait un doigt enfoncé au plus profond de son intimité.

Il n'y tint plus et se rua en avant, dressé comme une proue de drakkar.

Le choc fut si violent que Monique, déséquilibrée, tomba à terre, les

maines en avant.

— Debout, fit le Japonais durement.

Elle se relevait, les yeux noyés de soumission, quand elle se bloqua.

Onodo, le domestique ougandais, armoire à glace noire, se tenait debout à l'entrée de la cuisine. Les bourrelets de ses lèvres retroussés, féroce.

— Viens ici, murmura doucement Monique d'Allegrand. Aide-moi à me relever.

Le colosse oscilla, semblant hésiter. Puis il s'avança, obéissant à la voix de sa maîtresse.

— Ne bouge plus, fit-elle quand elle fut debout. Je vais m'appuyer contre toi.

Et, ses mains fines entourant les énormes bras de la brute, elle reprit sa position, cassée en deux, la croupe offerte au Japonais, ouverte dans une offrande totale.

Silencieux comme un chat, le Japonais se glissa à nouveau en elle.

Sans quitter des yeux, de l'autre côté de la femme qu'il labourait, les yeux rouges, injectés de sang, du Noir émasculé.

*

**

Dans l'habitable de l'Estafette, Boris Corentin écrasa sa Gallia. Il fumait nerveusement depuis une bonne heure, et le véhicule sentait le tabac. La fumée faisait tousser Aimé Brichot. Sans compter le soleil qui tapait sur les tôles.

— On cuit à petit feu, non ? constata Boris.

Il considéra son coéquipier, assis sur une des banquettes. Prostré. L'image du désespoir et de la culpabilité conjugale.

— Mémé, fit-il d'une voix affectueuse. Ce n'est pas si grave. Faute avouée est à moitié pardonnée.

— Avouée à toi, pleurnicha Brichot dont les verres s'embuaient. Pas à Jeannette.

Boris regarda Aimé à qui une complicité vieille de quinze ans le liait. Presque une conjugalité professionnelle, en quelque sorte.

— Tu ne pouvais pas faire autrement, plaïda-t-il pour le repos de la conscience du chauve myope. Elle t'a sauté dessus, non ? Il y a des situations dans lesquelles il vaut mieux être infidèle que mufler.

Brichot avait deux têtes de moins que Boris, la poitrine creuse et plus un poil sur le caillou. Il y avait déjà eu pas mal de femmes, pourtant, qui lui

avaient trouvé assez de charme pour essayer de le violer. Il n'avait succombé que rarement à ses agresseuses, et chaque fois, ou presque, ça lui avait laissé des remords doublés de souvenirs cuisants [8]. Au point qu'il avait fini par s'imaginer poursuivi par le dieu de la vengeance conjugale en personne. Un dieu qui devait avoir fort à faire, entre parenthèses, depuis quelques années, dans nos sociétés permissives.

Brichot se gratta la calvitie.

— Tu as sûrement raison, fit-il. Et pourtant...

Le téléphone de bord sonnait. Boris décrocha.

A l'autre bout du fil, on vibrait comme un surgénérateur. Les événements se précipitaient.

— On a la bénédiction du ministre, Corentin, éructait le patron de la Brigade Mondaine d'une voix altérée qui disait qu'il en était à son sixième jour de grève de tabac. Vous pouvez y aller franchement. Le ministre n'est pas du tout contre des actions... comment dire ? Un peu irresponsables en apparence.

Corentin se fouilla à la recherche d'une Gallia.

— Monique d'Alleyrand ?

— Elle-même. Si vous voulez utiliser la méthode électrochoc, vous pouvez la convoquer au bureau. Les locaux de la police, ça flanque toujours un choc. Surtout quand on a plutôt l'habitude des réceptions officielles, lambris dorés, chauffeurs et motards pour vous ouvrir la route. Vous lui crachez le morceau pour la grenade du Japonais. Vous lui mettez le portrait robot sous le nez et vous lui expliquez que vous l'avez vue sauter dans sa voiture et attendre le matraqueur en gardant sa portière ouverte. Si elle persiste et signe, c'est la garde à vue. Et le scandale. Compris ?

Boris tapota l'extrémité de sa cigarette contre le revers de sa main.

— Compris, Patron, fit-il. Je l'appelle tout de suite.

La voix de Badolini se fit violoncelle.

— Pas la peine. Elle attend au standard, ici. Elle vient d'essayer de vous joindre et on lui a dit qu'on était en train de vous chercher. Bien entendu, vous n'êtes pas censé être en planque devant chez elle. Elle vous croit à votre bureau.

— Ça, Patron, j'avais compris, murmura Boris.

Il rebroussa ses boucles noires.

— Passez-la moi, reprit-il.

Le patron de la Brigade Mondaine souffla.

— Si vous réussissez ce coup-là, je vous...

— Je sais, Patron, coupa Corentin en souriant, vous recevrez les félicitations du ministre.

*

**

Hiro Funakoshi regarda tomber la cendre de sa Marlborough sur les draps froissés et encore humides du lit conjugal des d'Alleyrand. Il ne songeait pas à l'épousseter. Ce qu'il avait en tête tenait dans un rectangle de bristol ramassé machinalement au milieu du fatras d'objets féminins divers tombés du sac de Monique, tout à l'heure. Il y a des gestes dont on peut se dire plus tard qu'ils vous ont sauvé la vie. L'instant où il avait ramassé le bristol était peut-être de ceux-là.

Après l'épisode de la cuisine, il avait voulu aller s'allonger, seul, dans la chambre de Monique. Celle-ci avait annoncé qu'elle lui préparait son petit déjeuner. Nu sur le lit, Hiro Funakoshi avait failli s'endormir. Failli seulement. Le bristol était un réveil-matin très efficace.

Il le relut. Un nom seulement griffonné, et une adresse avec un numéro de téléphone. Le nom, c'était celui de Boris Corentin. L'adresse lui disait davantage : 36 quai des Orfèvres, Brigade Mondaine...

Le Japonais ne bougeait plus depuis déjà pas mal de minutes. Avec la tête d'un terroriste en mission dont le flingue vient de tomber sur un quai de métro au moment où passe une patrouille.

Monique le trahissait ? Allait le trahir ? L'avait trahi ? Il la revit, cassée en deux au milieu de la cuisine, appuyée sur le Noir privé pour l'éternité d'arguments virils. Ouverte, offerte avec des cris déments au ravage de marteau-piqueur qu'il lui faisait subir. Trop folle de lui, décida-t-il, pour casser le morceau. Et puis, elle ne savait rien. Non. C'était une garce perverse prête à tous les coups tordus pour se garder l'usage de ce qui, au bas du ventre d'Hiro, démentait la légende raciste qui prétend que les Japonais sont mieux armés côté matériel électronique que côté virilité.

— Elle ne ferait pas ça, pensa-t-il.

Elle était trop accrochée. Et à un sacré hameçon vivant, par-dessus le marché. Et puis, cette carte avec ce nom de policier, ça ne concernait peut-être pas du tout l'épisode de la Tour Eiffel, l'autre matin. On se rassure comme on peut.

De la braise de sa Marlborough tomba encore sur les draps de soie mauve et il la regarda faire des petits trous brunâtres sans réagir.

— Ou alors c'est le type que j'ai assommé ? Il a relevé le numéro de la voiture de Monique ?

Ce qui l'embêtait, c'était ce cadavre repéré en filmant machinalement les poutrelles de la Tour. Si on essayait de le lui mettre sur le dos ?

Il ricana. Il avait tant de cadavres sur la conscience qu'on ne lui avait

jamais reprochés ! Le massacre de Lod, les athlètes de Munich, quelques procureurs ou députés milanais ou romains... Il revit les petits matins glacés, les nuits de veille, les cambriolages d'armurerie pour s'entraîner... Les camouflages. Le travail de taupe pour organiser un attentat. Les préparations minutieuses, les plans, adresses, horaires. La nécessité de dîner dans des endroits discrets, modestes, oubliés, de passer inaperçu. De ne jamais prendre de taxis parce que ça laisse des traces. Et puis, le matin, la lecture des journaux qui racontaient ce que vous veniez de faire... Bref, toute cette guerre inconnue dont il était un des héros, et dont il avait gagné chaque bataille...

— Je ne vais pas tomber pour un malheureux coup de matraque, et une fille morte que je ne connais même pas, grinça-t-il.

Il avait tout de même l'impression que les commandes lui échappaient. S'il avait su à qui Monique, au même instant, enfermée dans un petit bureau du second étage du duplex, était en train de téléphoner, il serait devenu encore plus jaune qu'il n'était au naturel.

*

**

Boris Corentin raccrocha gaiement.

— Monique d'Alleyrand a beaucoup de choses à me raconter, paraît-il.

Aimé Brichot lissa sa moustache.

— Bizarre, non, le revirement ? Tu n'as pas l'impression qu'elle veut te piéger ?

— Je pense surtout que ma seconde visite d'hier l'inquiète, fit-il. Elle s'aperçoit que je ne vais pas classer le dossier comme ça et elle essaie de savoir pourquoi j'insiste tellement.

Brichot s'essuya le front. La chaleur de cette fin de matinée de juin tapait contre la carlingue de l'Estafette.

— Où avez-vous rendez-vous ?

Boris regarda sa montre.

— Elle m'a supplié de ne pas la convoquer à la police. Elle sera chez moi, rue de Turbigo, dans une heure.



Rue François-Ier, Evane sauta du taxi et s'engouffra sous les marquises rouge et or de l'hôtel flambant neuf qui est depuis quelque temps le pied-à-terre préféré de toutes les sommités de l'OPEP, les vrais maîtres des sociétés modernes prêtes à leur donner leur dernier dollar en échange de leur dernière goutte de pétrole.

Elle montra patte blanche dans le hall du *Nova-Park Elysées* envahi de plantes vertes et ruisselant de dorures du plancher au plafond. On n'entrait pas comme dans un moulin, dans cet immense hôtel construit là où jadis s'étaient trouvés la rédaction de *Paris-Match* et les parfums Rigaud. Un panneau en bas des marches prévenait les visiteurs qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Dommage. Le *Nova-Park* était une véritable ville à lui tout seul, en plein Paris, auprès des Champs-Élysées. Avec piscine exotique, jardins en terrasse, sauna, salles de gymnastique, de bridge, de billard, boîtes de nuit, locaux pour tenir des conseils d'administration, et même un « pool » de secrétaires à votre disposition si vous aviez besoin de dicter une lettre. Seulement, cet hôtel était surtout occupé par des gens basanés appartenant à des pays en guerre avec d'autres pays qui ne leur voulaient pas. de bien, et on essayait le mieux possible de prévenir les incidents violents qui. pourraient tacher de sang les moquettes des couloirs.

Evane avait rendez-vous avec le cousin du prince du Fatar, qui occupait presque tout un étage de l'hôtel. La réception avait été prévenue de son arrivée. On la laissa passer sans problème.

La suite du prince Maahdi ressemblait en moderne à ce qu'avait dû être la smala d'Abd-el-Kader au siècle dernier. Dans les pièces en enfilade, ça grouillait pêle-mêle de gardes du corps, de concubines voilées ou non, et de domestiques. Au milieu d'un incroyable désordre où s'entassaient des valises

entrouvertes, des malles à moitié pleines, des magnétoscopes et des téléviseurs parmi les cassettes jonchant le sol, des lits défaits, des matelas par terre. Le seigneur du Golfe était inflexible: pendant tout le séjour, le personnel de l'hôtel n'avait pas le droit de pénétrer dans la suite, même pour y faire le ménage. Evidemment, quand la tribu s'en allait au bout de deux ou trois mois, elle laissait pas mal de dégâts derrière elle. Compensés largement par de très confortables paquets de pétrodollars.

Le cœur d'Evane battit plus vite. Fouad l'attendait à l'entrée. Il y eut un bref échange de regard puis Fouad s'écarta précipitamment. Pas question que son maître apprenne ce qui se passait entre la Française rousse et lui. Surtout qu'Evane avait envoyé promener le prince quand il lui avait demandé de se livrer aux assauts de ses dobermans.

Si il savait un jour que Fouad avait obtenu sans aucune contrepartie ce qu'elle avait refusé aux chiens d'un homme qui se déplaçait à travers le monde sur un tapis volant de dollars, le chef des gorilles se retrouvait immédiatement embarqué dans un avion en partance pour le Fatar, et il y aurait peu de chance qu'il se voie vieillir.

— Il t'attend, souffla Fouad en la précédant à travers les pièces encombrées où, derrière leurs tchadors, elle devinait les yeux brûlants des concubines.

Il faut dire qu'Evane avait tout pour faire un contraste fabuleux dans cet univers où les femmes étaient à jamais cachées à tous les regards. Sa crinière rousse flamboyante d'abord. Son tee-shirt rose très échancré ensuite, dégageant ses épaules et ses bras nus. Sa minijupe de cuir enfin. Une sorte de cache-sexe mouchoir de poche avec de longues cuisses en dessous.

Le prince des derricks et des pipelines avait la tête d'un gros bébé oriental à qui on aurait mis des moustaches postiches et greffé des yeux cruels. Evane se souvint qu'il était président de plusieurs associations humanitaires internationales destinées à lutter contre la faim dans le monde, la torture et autres cataclysmes dont on parlait sans trop insister au journal de 20 heures. Si un jour on créait un Syndicat mondial des victimes, on choisirait le roi des bourreaux pour le présider. En gros comme en détail, le prince Maahdi était une parfaite incarnation du Mal.

Les yeux de chacal dans une face de lune se plissèrent en la voyant approcher. Le prince avait sur le visage un « masque de beauté » à l'argile.

Destiné à purifier et nettoyer en profondeur ce visage diabolique.

Evane adressa un sourire à la fille en blouse blanche qui, après lui avoir appliqué ce masque, était en train de lui faire les ongles. C'était une des employées de l'institut Mens sana qu'on envoyait chaque après-midi s'occuper de la prétendue « beauté » du prince.

— Mademoiselle Annette est beaucoup plus compréhensive que vous, attaqua le prince quand Evane se fut assise en face de lui dans un fauteuil.

— Si Annette a envie de se faire des pourboires, c'est son affaire, dit Evane d'une voix claquante. Vous avez entendu parler de la libération des femmes occidentales ? Ça veut dire qu'elles choisissent.

Le visage couvert de terre du prince s'épanouit. Evane se dit que ça lui allait bien, ce masque d'argile. Il aurait même dû en avoir beaucoup plus, de l'argile, sur lui. Cinq ou six mètres, c'est la bonne mesure, pour une fosse au cimetière.

— J'adore les femmes libérées, susurra le prince.

Il retira sa patte bronzée où brillaient deux énormes chevalières.

— Mademoiselle Annette, dit-il, montrez à votre patronne comme vous êtes gentille.

Annette lâcha ses limes à ongles, ses bâtonnets et ses pinces, pour s'agenouiller entre les énormes cuisses du prince. Elle commença à descendre la fermeture Eclair de son pantalon.

— Vous voyez ? questionna Maahdi.

Evane haussa les épaules.

— J'étais venue parler affaires, dit-elle.

Le prince sourit au milieu de l'argile.

— Je peux faire deux choses à la fois.

Tout le temps que dura la discussion, la bouche d'Annette monta et descendit le long du membre du prince. Elle devait l'avoir eu dans sa bouche un certain nombre de fois car lorsqu'elle sentit que ses mouvements s'accéléraient, elle se retira brusquement et tendit son visage. Avec un râle, le prince se répandit en longues giclées blanches sur le front, les joues, le menton et la bouche de l'esthéticienne.

— Je vais faire une proposition à votre amie, reprit Maahdi dès qu'il fut calmé. Une seule. Un seul chiffre. Elle accepte ou pas. Je ne discute jamais.

Il ricana.

— De toute façon, mes offres sont toujours honnêtes.

Quelques instants plus tard, Evane lui indiquait le numéro de téléphone de Nelee Compson, et celle-ci se précipitait à la première sonnerie. Ça faisait des heures qu'elle l'attendait.

*

**

Au bout du fil, Nelee répétait « oui, oui » avec une fébrilité d'adolescente qui obtient un rendez-vous avec Alain Delon. Quand le prince du Fatar annonça un chiffre, elle parvint à se retenir de ne pas pousser un cri. Incapable de jouer la comédie, elle eut la sagesse de se taire.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Laissez-moi en parler à mon associé, s'il vous plaît, fit-elle d'une voix étranglée.

Elle reposa le récepteur. Elle était seule dans sa chambre. Ça marchait. Ils étaient tirés d'affaire. Pour un certain temps du moins. Cent mille dollars. C'était l'offre du prince. Plus de soixante-dix millions d'anciens francs. Pour une nuit. Evidemment, de cette nuit, il y avait une femme encore inconnue qui ne verrait jamais l'aube. Mais s'il existait un paradis, elle serait peut-être flattée, au moins, d'apprendre que sa vie et sa mort avaient été estimées à cent mille dollars.

Elle reprit le récepteur.

— Mon associé trouve votre offre convenable, dit-elle.

— Attention, fit la voix à l'accent arabe à l'autre bout du fil. Le spectacle doit être sans trucage. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Oui, elle comprenait. Sans trucage, ça voulait dire: mort réelle.

— Il en a toujours été convenu ainsi, murmura-t-elle.

— Le spectacle aura lieu cette nuit ou jamais.

— Entendu.

— Je vous enverrai quelqu'un vers 20 heures pour différentes mises au point. Et aussi pour vérifier que mon confort et ma sécurité seront assurés.

Déjà, on avait raccroché. Nelee aurait bien dansé de joie. Seulement, cette nuit, c'était court, très court. Et elle n'avait parlé de rien à Hamnet. Il allait falloir improviser.

Hamnet T. Compson reposa sa paire de jumelles sur le petit mur de brique de la terrasse. Il regarda les rhododendrons qui formaient une ligne rouge en plein ciel. Au milieu de laquelle, là-bas, s'élevait la silhouette fine, élancée, presque fragile à distance, de la Tour Eiffel.

— Cette nuit ? répéta-t-il. Ça laisse peu de temps mais ce n'est pas impossible. Enfin, on va voir ça. Tu dis qu'il offre combien ?

Il n'en revenait pas qu'on puisse le payer pour ça. Ses acrobaties au milieu de la Tour. Ses exercices de voltiges ou d'équilibriste sans filet. Avec, à la clé, bien sûr, la mort d'une inconnue. Mais ça ne le tourmentait pas énormément.

— Quel dommage que je ne puisse pas gagner ma vie avec ce genre d'exhibitions, ricana-t-il.

Il eut une lueur sauvage dans ses yeux caverneux.

— Vous autres, visages pâles, vous attachez une importance ridicule à la vie humaine.

Nelee lui jeta un regard de reconnaissance. Elle était encore sidérée qu'il eût accepté si vite de recommencer le même genre de scène que l'autre matin. Mais cette fois, la mort de la fille ne serait pas accidentelle.

— Tous les visages pâles, sauf moi, murmura-t-elle d'une voix lente.

CHAPITRE XV



Dans la glace du couloir, Monique d'Alleyrand vérifia que son maquillage mettait bien en valeur ses yeux presque transparents. Elle se fit une moue qui réunit ses lèvres couleur « pink in the afternoon » de Revlon. Aucun fond de teint postiche, mais une crème de jour incolore d'Eliza-beth Arden, et du *blush* rose pour les pommettes. Dans son tailleur blanc à veste longue et droite et à jupe plissée, elle était tout en harmonie corail et nacre.

— Ce flic ne va pas peser lourd, pensa-t-elle en regardant son image dans la glace: statue vivante de la séduction tentatrice.

Elle obliqua vers la chambre où le Japonais devait toujours dormir et, dans la pièce, s'arrêta, intriguée. Le lit était désert. Elle se retourna pour chercher des yeux ses affaires, qu'il avait jetées sur un fauteuil en entrant.

Il se tenait derrière elle, immobile.

— Tu m'as fait peur, sourit-elle. Je sortais faire des courses, je...

— Tu vas rendre visite à l'inspecteur Corentin ?

Elle se mit à blêmir et le rose des pommettes se réduisit à deux taches de camouflage.

— Qu'est-ce que... ? Tu es fou, voyons ! De quoi veux-tu parler ?

La gifle claqua sur sa joue droite. Puis une autre sur sa joue gauche.

— Arrête ! hurla Monique. Tu ne comprends pas, je peux t'expliquer.

Il y eut un grognement dans le dos du Japonais. Il vira du buste et son sang se glaça. Onodo, derrière lui, brandissait un poignard parfaitement capable de trancher une gorge de héros du terrorisme international malencontreusement désarmé.

Le Japonais, question kilos de muscles, ne faisait pas le poids en face du Noir. Seulement, Hiro Funakoshi avait pratiqué un certain nombre d'arts martiaux dont Onodo ignorerait à jamais les plus petits rudiments. Ce que les yeux injectés de sang de la brute qui avait voulu sauver sa maîtresse virent venir vers lui au moment où il allait tomber sur l'Asiatique, son poignard à la main, ce fut une sorte de flamme de chair en même temps qu'un effrayant rugissement. Cueilli à la pomme d'Adam par la main droite d'Hiro qui l'avait frappé comme un sabre, il eut l'impression qu'on lui retirait le plancher sous les pieds. Il s'effondra, entraînant comme un château de cartes le Japonais puis Monique.

Il avait lâché son poignard. Quand il le retrouva, il avait changé de main. Il brillait dans celle d'Hiro, à quelques centimètres de sa gorge.

— Crétin, murmura le Japonais.

Onodo n'émit qu'un petit couinement quand la lame s'enfonça, tranchant la carotide. Ses yeux s'agrandirent, horrifiés. Le Noir à la langue coupée n'avait pas eu droit à cette ultime compensation qu'ont en général ceux qui vont mourir: pouvoir parler, supplier, crier...

Ecroulé sur Monique, il se vida très vite en mourant. Le flot rouge échappé de sa gorge inondait le tailleur de la jeune femme. Hiro n'avait pas lâché le poignard.

Elle se dit qu'elle allait vomir. Elle s'entendit hurler. Puis elle perdit connaissance.

*

**

Boris Corentin consulta sa montre pour la dixième fois. Pas plus de Monique d'Alleyrand dans son studio que de cheveux sur le crâne de Brichot. Ou c'était le lapin, ou il était arrivé quelque chose. De sa planque, dans l'estafette banalisée, Aimé Brichot avait été formel. Personne n'était sorti de l'immeuble de la rue La Boétie.

— Il faut en avoir le cœur net, décida Boris en marchant vers la porte de son appartement.

La lourde porte de chêne des d'Alleyrand restait close, malgré ses coups

de sonnette répétés.

— Qu'est-ce qu'on fait ? grogna-t-il. Monique n'est pas venue au rendez-vous. Personne ne répond chez elle et tu n'as vu sortir personne.

Brichot se gratta la tête. Il y avait, dans un confortable bureau de ministère, un jeune haut fonctionnaire en costume trois-pièces qui allait avoir des surprises, ce soir, si on défonçait sa porte.

— Baba nous couvre et le ministre couvre Baba. Je crois qu'on peut y aller, grogna-t-il.

Boris sortit son MR73 de sa bague de cuir engagée dans la ceinture, à hauteur de sa hanche droite.

— J'aimerais mieux que tu descendes quand même l'avertir qu'il va y avoir de la casse, fit-il en armant son revolver.

Le bruit de l'armement claqua dans la cage d'escalier déserte.

*

**

Une puanteur infernale s'élevait dans la chambre des d'Alleyrand. Le visage d'Onodo était vert. Le cadavre ne s'était pas vidé que de son sang. En mourant, l'Ougandais s'était relâché de partout. L'odeur était atroce.

— L'homme qui a fait ça ? questionna Boris Corentin en essayant de dégager Monique, écrasée sous la masse énorme du Noir.

Il venait de la tirer de son évanouissement par quelques gifles rapides.

— Vite, répéta-t-il. Qui est-ce ? Où est-il ?

Il y eut un passage de brumes dans les yeux cernés de bistre de Monique.

— Ne mentez plus, la prévint Boris. Le beau rêve est terminé. Il est dangereux et vous auriez pu y passer. Son nom. Son adresse.

Elle ferma les paupières.

— Hiro Funakoshi, articula-t-elle. Il habite ici, au sixième. Un studio. Le premier à droite dans le couloir.

Elle s'accrocha au bras du policier.

— Il est armé, souffla-t-elle.

— Je sais, fit Corentin.

Elle se sentait repartir dans les vapes.

— Pardonnez-moi, laissa-t-elle tomber. Peut-être que...

Elle était partie pour une ultime tentative de séduction, mais ses nerfs ne suivirent pas. Elle eut l'impression que son cœur manquait un battement, comme on manque une marche. Boris la reposa doucement à terre, comme une feuille morte. Il avait une centrale électrique entre les tempes.

D'abord coincer le Japonais. Lui faire cracher tout ce qu'il savait.

Il se rua entre les murs de marbre de l'escalier. Sans bruit. A cause du tapis rouge.

*

**

Aimé Brichot raccrocha. L'inspecteur divisionnaire Dumont, principal collaborateur de Badolini, avait beau être un gros mangeur et un gros buveur toujours entre deux siestes, il connaissait le métier dans ses moindres rouages et venait de le prouver une fois de plus. Dumont s'était promené dans tous les services avec le portrait-robot du Japonais. Il avait consulté toutes les archives possibles et imaginables. Jusqu'aux circulaires de recherches d'Interpol relatives au banditisme international. Il avait même contacté des relations personnelles aux Renseignements Généraux. De ce travail rapide et efficace, était sortie une réponse redoutable: l'homme que le hasard avait mis face à Boris Corentin, un matin, l'homme qu'il traquait à présent, était plus dangereux qu'une famille de cobras. Un « Carlos » aux yeux bridés. Des tas de polices auraient été ravies de faire sa connaissance, en Allemagne, en Italie, en Israël aussi où on n'avait pas oublié l'attentat de Lod. Un terroriste ouest-allemand « repent » avait donné son vrai nom, tout récemment: Amada Masoshita. Bien entendu, tous les services des frontières, toutes les douanes, les gendarmeries, venaient d'être prévenus.

Brichot vérifia que son MR73 était chargé. Il bondit hors de l'Estafette banalisée.

— Boris, attends-moi, tu ne sais rien ! gémit-il intérieurement.

*

**

Au sixième étage, le fracas des coups de feu défonçant la serrure du studio du Japonais n'avait pas été de la plus grande discrétion. Lorsque Corentin se trouva enfin face à son matraqueur de l'aube, celui-ci reculait calmement, presque souriant, vers l'un des vasistas de là chambre. Laisant sur place son sac de voyage, il n'emportait avec lui que sa mallette vidéo.

Le MR73 de l'inspecteur principal Corentin resta muet. Pour une excellente raison. Le Japonais avait un argument plus fort que le sien.

Une grenade dégoupillée. La petite sœur de celle de l'autre matin. Il suffisait que l'index du terroriste se relâche un peu, et ils étaient tous les deux transformés en chaleur et lumière.

— Vous me laissez filer par les toits, ou vous préférez qu'on ait la même

date de décès ?

La gueule du MR73 s'abaissa lentement. Le Japonais était tout près du vasistas.

Brichot fit une entrée triomphante. Sa cavalcade dans l'escalier, après les détonations du revolver de Boris défonçant la porte faisait sensation dans l'immeuble ultra-bourgeois de la rue La Boétie. Des têtes ahuries apparaissaient sur son passage.

— Rentrez chez vous, les *taches* [9], glapit-il, usant d'un vocabulaire branché qui le rajeunissait. Ça lui servait souvent à avoir l'air dans le coup, d'écouter ses filles parler entre elles.

Le temps que Boris tourne la tête en entendant son coéquipier approcher avec la discrétion d'un éléphant traversant une exposition de verrerie de Murano, et le vasistas était vide. Un grand rectangle béant sur un morceau de ciel bleu.

— J'y vais, Mémé, ne bouge pas, fit Boris en se ruant vers l'ouverture.

— Je t'accompagne.

— Non, tu es marié. Pas moi.

D'un rétablissement, Corentin était déjà sur le zinc brûlant. Le soleil tapait depuis pas mal d'heures sur Paris.

— Et ton père n'était pas couvreur.

— Le tien non plus, fit observer Brichot, vexé.

Il voulut lui dire qui était réellement l'homme qu'il poursuivait, mais déjà Corentin progressait, plaqué sur la pente brûlante et lisse, ses mocassins engagés dans la gouttière qui pliait légèrement sous chacun de ses pas.

Il aperçut enfin le Japonais qui rampait au-dessus de lui vers un buisson de cheminées énormes.

— Rends-toi, cria-t-il. Tout est fini. Tu es foutu.

L'autre continuait à progresser par bonds souples de chat.

— Tu n'as plus ta chance, hurla Boris de plus en plus conscient d'être en train d'essayer de parlementer avec un dingue.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Corentin vit le bras de l'Asiatique s'élever, puis la grenade décrivit une longue parabole dans sa direction. Il roula sur lui-même. La grenade le rata de quelques centimètres et plongea dans la cour de l'immeuble. Quelques secondes plus tard, un souffle de volcan montait jusqu'aux toits, accompagnant l'explosion au sol.

Hiro Funakoshi, de son vrai nom Amada Masoshita, poussa un cri de rage. Et décida de faire ce que faisaient les Kamikazes, pendant la dernière guerre: mourir, mais en entraînant son adversaire dans la mort.

Pelotonné sur lui-même, il se mit à rouler vers Corentin à toute allure le

long du zinc incliné.

Boris n'eut que le temps de s'accrocher à une aspérité du toit. Le Japonais le heurta et passa sur lui, roulant plus bas. Il fracassa un vasistas dans sa dégringolade.

Boris, tassé contre le zinc incliné, regarda la pente du Japonais diminuer en glissant sur la poutre. Les yeux épouvantés.

Il eut une sorte de réflexe inconscient, de tout son corps en avant. Comme s'il avait encore pu quelque chose pour le tueur.

Celui-ci poursuivait son dérapage comme dans un cauchemar, au ralenti. Horrifié. Corentin entendait les ongles crisser affreusement sur le zinc comme s'ils avaient voulu s'y creuser des sillons.

La face du Japonais n'avait plus rien d'humain. On aurait dit qu'il sentait déjà les flammes de l'enfer le lécher. Une seconde, il eut un espoir fou. Sa main droite venait de rencontrer une sorte de gros crochet métallique saillant entre deux plaques de zinc.

Elle se recroquevilla autour désespérément.

Alors, très lentement, le crochet se mit à se retourner sur lui-même sous le poids du terroriste dont les jambes pendaient déjà dans le vide, le ventre coupé par le rebord de la gouttière.

Il se retourna avec du vide entre les doigts. Et un vide beaucoup plus grand qui s'ouvrait sous lui comme un gouffre.

L'instant d'après Boris entendit un long cri déclinant vers le bas. Puis le bruit abominable d'un corps s'écrasant sur le ciment.

Cinq minutes plus tard, quand il arriva dans la cour avec Brichot, le Japonais les attendait, les yeux grands ouverts. Vivant. Mais complètement démantibulé.

— Ça doit être plein de petits os brisés là-dedans, constata Brichot. Mais il a la vie dure, l'animal.

Boris se baissa pour ramasser la sacoche du tueur. Il y avait dedans un joli petit arsenal de mort, mais aussi un magnétoscope minuscule avec une cassette engagée dedans.

— On va voir tout de suite ce qu'il filmait, décida Corentin. Toi tu avertis le Ciat du Faubourg du Roule [10], qu'on vienne prendre livraison du blessé. Moi, je remonte chez les Alleyrand. Neuf chances sur dix pour qu'ils aient une vidéo chez eux. Il n'y a peut-être rien à tirer de ce film, mais au point où nous en sommes...

*

**

Au même instant, dans une petite rue du quartier de Beaubourg, venait de se nouer une rencontre qui devait donner bien des aigreurs d'estomac à Boris Corentin et Aimé Brichot.

Hamnet T. Compson n'avait pas beaucoup de temps pour trouver l'oiseau rare. C'est-à-dire la fille assez large d'esprit et assez sportive pour avoir envie de le suivre sur la Tour Eiffel en pleine nuit. Après quelques dragues infructueuses, il décida d'employer les grands moyens et de sacrifier le pare-chocs de sa voiture, une Honda bleue.

Jane Whitman avait vingt-trois ans, un visage rose et paisible d'Anglaise aussi peu sophistiquée que possible, un chignon blond vénitien retenu par trois barrettes entre lesquelles les mèches s'effritaient. Elle pilotait une 104 de location et était libre ce soir. Pas vraiment touriste. En stage de monteuse à la télévision française. Un échange entre la BBC et TF1.

Dans l'embouteillage de la rue du Faubourg-du-Temple, l'« accident » provoqué par la Honda d'Hamnet T. Compson lui apparut plutôt comme une distraction. Ils commencèrent à discuter en anglais au-dessus de leurs pare-chocs défoncés.

Elle trouva Hamnet charmant, drôle, volubile et original.

Hamnet la trouva ravissante, drôle et totalement inconsciente.

Il ne restait plus que trois ou quatre heures pour l'amener à son immense « wigwam » de fer: la Tour Eiffel.

*

**

Boris Corentin déboulait de l'escalier de l'immeuble de la rue La Boétie.

— Mémé, cria-t-il, on fonce au Quai [11]. Il y a une image, là-dedans, à faire agrandir d'urgence.

— Qu'est-ce que c'est ?

La cour grouillait de policiers et on venait de prévenir François d'Alleyrand qui devait être déjà en chemin vers la découverte de son univers dévasté.

— Le film, en général, est plutôt insipide. Rien que des vues de Paris. Sauf un moment: la Tour Eiffel. Figure-toi qu'il a filmé Ingrid Alsen en train de se casser la figure ! Et qu'on aperçoit vaguement derrière elle, dans les poutrelles, la silhouette d'un homme qui la regarde tomber.

— Mince, siffla Brichot, c'est la découverte du siècle.

CHAPITRE XVI



Le prince du désert et des pétrodollars réunis leva sa coupe de champagne.

— A notre association, fit-il. Qu'elle soit aussi réussie qu'elle sera éphémère.

« Et faites, mon Dieu, qu'Hamnet parvienne à mettre la main sur une fille », pensa Nelee en levant elle aussi sa coupe.

— C'est rare, non, qu'un homme comme vous boive du champagne ? questionna-t-elle en croisant ses jambes très haut.

La face large et poupine du prince Maahdi s'éclaira d'un sourire.

— Dans mon pays, on ne sait faire que le thé à la menthe. Alors, quand je viens dans cet univers de perdition que sont les villes européennes...

Il bougea un peu. L'une des trois prostituées de haute volée amenées avec lui dans l'appartement en terrasse de l'allée Adrienne-Lecouvreur, était presque entièrement enfouie jusqu'aux oreilles entre les trois épaisseurs de ventre du prince. Son membre n'émergeait des énormes replis qu'avec peine. Il avait beau être de dimensions impressionnantes, la bedaine princière le battait encore.

La fille — une call-girl qui avait l'habitude des week-ends dans les palais du Golfe Persique — était obligée d'enfoncer son visage dans cette graisse jaune pour l'absorber comme il le lui avait ordonné.

Evane, à demi allongée sur un des canapés du salon, prit un petit four. Il y en avait des montagnes sur toutes les tables. Commandés par Fouad chez

Pons, l'un des meilleurs traiteurs de Paris. Le prince savait au moins se conduire en seigneur quand il organisait une fête.

— Qu'est-ce qu'elle a fait pour être ainsi punie ? demanda-t-elle en montrant aux pieds du prince une forme féminine nue, à plat ventre, les bras en croix.

C'était l'une des concubines de Maahdi. La seule qu'il ait amenée avec lui. Très vite, elle avait été déshabillée et couchée là comme un chien, sans ménagement. On lui avait toutefois laissé son tchador. Islam oblige.

— Elle m'a désobéi, bien entendu, ricana l'obèse avec une lueur cruelle dans les yeux.

Il introduisit la pointe de sa chaussure vernie entre les fesses mates de la concubine.

— Et ce n'est que le début de son châtiment, promit-il.

Nelee parcourut le grand salon du regard. Bouquets de fleurs énormes, lumières tamisées, buffet somptueux, la soirée s'annonçait bien.

Fouad et deux acolytes étaient venus quelques heures auparavant s'occuper du confort du prince. On avait amené un lit immense au milieu de la pièce, sur lequel s'amoncelaient les coussins or et argent. Nelee avait assisté aux préparatifs sans participer. Demain matin, elle et Hamnet seraient riches.

Evane était arrivée peu après, et Fouad avait réussi à rester seul avec elle. Ils avaient alors profané, en une rapide étreinte, la couche princière qui aurait normalement dû rester « vierge » jusqu'à l'arrivée de Maahdi.

Celui-ci avait débarqué avec son armée de prostituées et de gardes du corps vers deux heures du matin. Il y avait eu pas mal de discussion et tout avait failli échouer au dernier moment. Il était en effet impossible d'entrer en voiture dans l'allée Adrienne-Lecouvreur, et Maahdi avait pour principe de ne jamais faire un pas hors de sa Mercedes blindée. Pour des raisons évidentes de sécurité.

Finalement, tout s'était arrangé. La perspective du spectacle très particulier qu'on lui offrait dans cet appartement parisien l'excitait beaucoup trop pour qu'il y renonce.

Il regarda sa montre.

— Le jour ne devrait plus tarder, il me semble ?

Un vent de sable passa dans ses yeux de gazelle qui aurait bouffé du chagal.

— Mademoiselle Compson, murmura-t-il en regardant les longues jambes gainées de bas résille noirs de Nelee. Si vous veniez vous allonger sur le lit, près de moi ?

Nelee écrasa sa cigarette et regarda Evane. L'autre battit des paupières. « Fais ce que tu veux, moi c'est au-dessus de mes forces », lui communiquait-elle télépathiquement. A l'autre bout de la pièce, debout devant une porte,

Fouad était immobile dans son rôle de garde du corps. Seuls ses yeux noirs très mobiles s'allumaient l'espace d'un éclair quand ils se posaient sur son amie rousse.

— Je crois que ça va être la nuit du grand nettoyage, lui avait-il confié mystérieusement quelques heures auparavant.

Nelee avala un peu de champagne. Les cent mille dollars apportés par le prince dans une Samsonite qu'on avait placée dans un placard dont il avait gardé la clé, valaient bien un petit extra.

Elle s'approcha du lit. Dans moins d'un quart d'heure maintenant, elle saurait si son frère avait réussi.

Le prince, d'un coup de pied, envoya rouler à terre la call-girl blonde qui alla rejoindre sur la moquette la concubine punie. Toujours immobile. Nelee prit sa place.

*

**

Boris Corentin regarda son verre de vodka Eristoff planté au milieu de la table, parmi les miettes de pain dans le bureau des Affaires Recommandées, au deuxième étage du quai des Orfèvres. Il se sentait las. Sa barbe bleuissait son menton et il avait déjà pas mal d'heures de sommeil en retard. Pour rien.

— Si ce type n'est fiché nulle part, nos chances de l'identifier sont égales à zéro, bâilla Aimé Brichot en scrutant pour la millième fois l'agrandissement photo que le laboratoire de la PJ leur avait remis, à partir de la vidéocassette du Japonais.

Lui aussi il aurait préféré un lit bien chaud, des formes tièdes féminines contre lui — en l'occurrence celles de Jeannette — et pouvoir rêver à autre chose qu'au visage de l'inconnu dépassant vaguement d'un entrecroisement de poutrelles, à peu près à la hauteur du deuxième étage de la Tour Eiffel.

Boris remua les épaules.

— Je suis de plus en plus persuadé que l'affaire du Japonais n'avait rien à voir avec la mort d'Ingrid Alsen. Une coïncidence. Comme ma séance de jogging, à cet endroit précis, ce matin-là !

De l'ongle de son index droit, Brichot se racla la moustache.

— En tout cas, le bonhomme a des talents spéciaux, fit-il. On dirait un cascadeur. Un équilibriste, quoi, un funambule. Peut-être un type travaillant dans un cirque ?

Le visage était flou. On distinguait seulement deux yeux noirs très enfoncés et un nez long et mince.

— Tout ça, d'ailleurs, ne nous avance guère, murmura Brichot. A moins

encore que ce ne soit un employé de la Tour Eiffel, un de ces ouvriers qui la repeignent tous les sept ans ? J'ai lu quelque part qu'il leur fallait quarante-cinq tonnes de peinture... Entre parenthèses, ceux qui font ça n'ont pas le vertige !

Boris Corentin le regarda nerveusement.

— Vertige ? Tu as dit vertige ?

Brichot releva ses verres Amor.

— Oui, j'ai dit vertige, comme c'est étrange...

Boris écrasa entre deux doigts le filtre de sa Gallia.

— Mémé, tu viens de me prendre une encolure sur la ligne d'arrivée.

— Accouche, s'il te plaît.

— Tu as dit: vertige. Alors j'ai pensé aux Indiens.

— Aux Indiens ?

— Ceux qu'on utilise à New York, paraît-il, pour nettoyer les vitres sur les façades des buildings. Parce que, justement, le vertige, ils méprisent.

— Et alors ?

— Alors, des Indiens, à Paris, je veux dire des vrais, des Peaux-Rouges, on ne peut pas dire que ça pullule. Tu te souviens de cette affaire, il y a deux ans, à l'ambassade des Etats-Unis ?

— Pas le moins du monde.

— Normal. Elle a été étouffée. Ça valait le coup pourtant. Une grande fête costumée retraçant les principaux épisodes de l'Histoire américaine... Il y avait des gens costumés en cow-boys, en soldats de l'armée confédérée, en Indiens. L'ennui, c'est qu'il y avait aussi un véritable Indien. Qui a tiré brusquement des flèches de son carquois et s'est mis à canarder un attaché d'ambassade déguisé en général Custer, le célèbre tueur de Sioux de la conquête de l'Ouest. Il lui a crevé un œil. Comme on était à l'époque en pleine agitation indienne, aux Etats-Unis, on a écrasé le coup. Je ne sais pas ce qu'est devenu le champion de tir à l'arc.

Il se leva, la photo à la main.

— Mais il y a sûrement, parmi nos relations

dans les autres services, des collègues qui ont entendu parler de l'affaire.

Il regarda la fenêtre. Une barre blême apparaissait au ras des toits.

L'aube.

CHAPITRE XVII



Jane Whitman ne pesait pas lourd sur les épaules d'Hamnet T. Compson. Lentement, par de courtes et souples tractions, il s'élevait au milieu de la formidable toile d'araignée, à la fois impressionnante et légère, que formait la Tour. L'Anglaise, sur ses épaules, en avait pour quelques minutes avant de reprendre ses esprits. Il avait une fois de plus fallu utiliser la bombe paralysante. Jane avait bien voulu faire l'amour autant qu'il voulait. Dans sa voiture, et même dans les bosquets du Champ-de-Mars. Mais quand il lui avait parlé de l'ascension de la Tour, elle avait carrément refusé.

Hamnet T. Compson, concentré, précis, s'élevait sans aucune difficulté. Presque comme s'il avait gravi les échelons d'un escabeau. Peu à peu, Paris apparaissait. D'abord à leur hauteur. Puis, de plus en plus, au-dessous d'eux. Une lumière blanche comme de l'ivoire fusait sous les nuages, à l'Orient du ciel. Hamnet avait un visage illuminé comme par une vision insoutenable.

Il avait l'impression d'entendre une musique très pure, une symphonie. Un chœur d'anges.

*

**

Sur la terrasse de l'appartement de Nelee et Hamnet, tout le monde était immobile. Seul le prince avait droit aux jumelles à infrarouge. Les autres devaient se contenter de suivre l'ascension de l'Indien à l'œil nu. De loin, on aurait dit un insecte minuscule et agile se déplaçant de branche en branche. Un singe dans sa forêt originelle.

L'air était d'une pureté extraordinaire. Très loin, de rares voitures faisaient entendre leurs grondements étouffés.

Le prince lâcha une bordée de jurons excités. Là-bas, l'Indien venait de s'arrêter au premier étage, de déposer la fille bien en vue sur une plateforme, et lui retirait posément ses vêtements.

— Fantastique, grogna le seigneur du désert.

Sans quitter les jumelles, il attrapa Nelee par la main et la plaça devant lui, la bloquant entre son ventre et le rebord du balcon, sa croupe magnifique contre le ventre du prince.

Machinalement, il glissa une main sous sa robe. Elle ne portait qu'un minuscule slip noir. Sans rien dire, elle se pencha un peu en avant. Là-bas, Hamnet, la fille nue à nouveau sur ses épaules, recommençait à monter.

D'un de ses gros doigts couverts de bagues en or, le prince écarta le slip de Nelee et commença à s'enfoncer lentement en elle. Elle se mit à feuler, cambrant un peu plus les reins sous l'assaut.

Boris Corentin reposa l'écouteur sur le combiné.

— Mémé, on a réveillé tout le monde, mais on est géniaux.

Il se sentait brusquement dix ans de moins.

— Il s'appelle Hamnet T. Compson. T., il paraît que c'est pour Timothy. indien d'origine mais adopté par un Américain qui lui a donné son nom. Il habite allée Adrienne-Lecouvreur.

— C'est où, ça ? questionna Brichot.

Une carte de Paris invisible traversa les prunelles de Corentin.

— En face de la Tour Eiffel, Mémé ! s'écria-t-il brusquement. Cette fois, j'ai l'impression qu'on tient le bon bout.

*

**

Au même instant, Fouad profitait de ce que l'attention générale se concentrait sur les exploits acrobatiques de l'Indien et de sa future victime pour se rapprocher d'Evane.

— Viens, murmura-t-il presque sans bouger les lèvres.

La directrice adjointe de l'institut Mens sana regarda le bel Arabe.

— Pourquoi ?

— Dans cinq minutes, ici, il ne restera plus rien ni personne. J'ai placé des explosifs. Ça va sauter d'un moment à l'autre. Des pains de plastic. Un peu partout.

La jeune femme blêmit.

— Tu es fou. Laisse-moi au moins prévenir Nelee. Je ne peux pas la...

Une main l'immobilisa.

— Tu ne peux plus rien pour Nelee. Comment veux-tu l'arracher au prince sans donner l'alerte ? Tu préfères qu'il me tue ?

Penchée en avant, fesses écartées, Nelee allait et venait avec des mouvements de plus en plus précipités. Evane regarda son amie et pensa qu'elle ne la reverrait plus.

Elle recula.

— Quand on ramassera les débris du prince à la petite cuiller, murmura Fouad, on croira à un attentat d'intégristes musulmans, dénonçant des stupres parisiens de la famille héritière de l'émirat du Fatar. J'ai préparé le « communiqué » à envoyer à la presse, tout à l'heure.

Il saisit Evane par la taille.

— Au passage, bien entendu, on ramasse la valise avec les cent mille dollars. J'ai gardé un double de la clé du placard.

Evane se sentit ramollir. Ses scrupules avaient toujours fondu à la musique des froissements de billets de banque.

Ils avaient gagné la porte de l'appartement lorsque le prince se mit à lâcher des bordées d'obscénités en arabe. Fouad tenait la Samsonite et se dit que son maître allait mourir heureux. Et que lui, il allait vivre libre. Avec, dans la corbeille de mariage qu'il comptait offrir à Evane, un confortable lit de dollars. Une foule d'ancêtres bergers de père en fils depuis la nuit des temps lui donnaient leur bénédiction.

A la hauteur du deuxième étage de la Tour, l'indien venait d'allonger Jane Whitman sur la minuscule plate-forme de poutrelles entrecroisées. Comme l'autre, la Danoise, il commençait à la prendre, couchée sur le dos, les jambes relevées en grenouille, cuisses écrasant ses seins.

L'Anglaise s'était réveillée une minute auparavant. La présence du gouffre, au-dessous d'elle, l'empêchait de hurler.

Fouad et Evane arrivaient au rez-de-chaussée quand une formidable explosion secoua la terrasse de ce qui avait été l'appartement des Compson. Les immeubles voisins tremblèrent. Les vitres furent fracassées sur cent mètres à la ronde.

*

**

Dans un couinement de freins, Brichot stoppa la R 16 au moment où se produisait l'explosion. Boris sauta au-dehors. Pendant que sa flèche courait vers l'immeuble sur lequel venait de passer un cataclysme, Brichot regarda

machinalement la Tour, à quelques mètres.

— Boris, glapit-il. Regarde.

Au milieu de la dentelle de fer, très haut dans le ciel, deux points minuscules. Deux êtres humains.

Boris eut l'impression d'un cauchemar. Un homme et une femme. Nue, lui semblait-il. Et en équilibre instable au-dessus du vide.

— Va à l'appartement, dit-il à Brichot. Il faut absolument essayer de sauver la fille.

Il se précipitait déjà en direction des énormes pieds de la Tour. Par bonheur, elle était en réparation. Dessous, au centre, s'élevait une grue jusqu'au premier étage. C'était un jeu d'enfant de gravir ses entrecroisements métalliques.

CHAPITRE XVIII



Mâchoires serrées, tentant de ne pas penser au vide qui s'ouvrait sous lui, Boris Corentin grimpait. S'introduire au premier étage en empruntant la structure de la grue, n'avait été que l'affaire de quelques minutes. Le plus dur restait à faire.

Peu à peu, la lumière du soleil levant devenait plus pure, plus aveuglante. Il se souvenait de toutes les acrobaties, toutes les excentricités dangereuses

qui s'étaient déroulées ici, depuis qu'existait la Tour. Ceux qui ont essayé de voler, comme ce malheureux Reichel, qui en 1911 s'est jeté avec des grandes ailes articulées du premier étage, et est mort en touchant terre. Celui qui, en 1891, gravit les escaliers sur les échasses. Celui qui en 1923, les descendit à bicyclette. Un autre encore, qui réussit le pari de les monter à cloche-pied.

La Tour, depuis qu'elle existait, avait attiré les dingues. Comme ce pilote de forteresse volante américaine qui voulut fêter la Libération de Paris en passant entre les pieds de la Tour et s'écrasa.

Elle attirait aussi les désespérés, puisque trois cents personnes s'y sont suicidées depuis sa naissance. Le premier en se pendant, en 1891. H avait légué par testament sa salopette à Gustave Eiffel ! Il y eut des femmes coupées en deux par des poutrelles pendant leur chute. D'autres qui, par miracle, en ont réchappé. En tombant sur une voiture, par exemple, qui avait joué le rôle de coussin empêchant l'écrasement.

Les cheveux brassés par le vent, Boris essayait de se remémorer cette longue histoire pour ne pas être tenté de penser au vide, au-dessous de lui. Maîtrisant son souffle. S'arrachant d'une poutrelle pour gagner l'autre. Assurant ses prises. Les mains peu à peu glacées, endolories, par le contact des barres de métal aux arêtes aiguës. Tous les muscles tendus. Souple et silencieux comme un félin.

Il avait dépassé le deuxième étage, maintenant. Le visage de l'Indien lui apparaissait, immobile, comme pétrifié.

*

**

Hamnet T. Compson ne pouvait plus bouger. Ses yeux perçants essayaient de fouiller la terrasse de son appartement, là-bas. Où aucune forme animée n'apparaissait plus. Il ne comprenait rien. Ce qui s'était passé ? Pourquoi ? Comment ? Et surtout, ce qu'était devenue Nelee ? Était-elle vivante ? Morte ? Sans sa sœur, il le savait, il n'aurait pas la force de survivre.

L'Anglaise, sous lui, gémissait faiblement, pétrifiée. Il ne la regardait pas. Il l'avait littéralement oubliée. Plus rien ne comptait que ce trou noir, très loin, fumant dans la lumière de l'aube.

Il sursauta, tétanisé. Sous lui, à quelques mètres, surgit du néant, l'homme de l'autre matin. L'inconnu qui portait un survêtement rouge le jour de la chute d'Ingrid. Et qui montait vers lui, maintenant, en chemise bleue, souillée par le contact des poutrelles couvertes de la pollution de Paris. Il le regarda, hagard.

— Hamnet T. Compson ? hurla Corentin luttant contre le vent.

L'autre avait l'air d'un automate fou, au-dessus de la fille immobile.

— Descendez, reprit Boris. Ça vaudra mieux pour tout le monde.

L'Indien eut un instant d'hésitation. Et puis, lentement, il s'écarta de l'Anglaise. Soulagé, Boris le vit se relever et marcher à reculons sur les poutrelles et les entretoises.

Mais les dieux de la prairie qui ont doté les Peaux Rouges de pouvoirs presque surnaturels en ce qui concerne le sens de l'équilibre et le mépris du vertige, venaient de quitter l'homme qui s'était appelé à sa naissance Ikkemotubbe, comme le fondateur mythique de la tribu à laquelle sa mère et son père avaient appartenu.

Le talon droit d'Hamnet rata d'un millimètre l'angle de la poutrelle. L'Indien ouvrit des yeux immenses. Il aurait pu se rattraper à un montant d'acier oblique, à sa droite, mais quelque chose, en lui, lui criait que tout était fini, que Nelee était morte et que ça ne valait plus la peine de lutter.

L'immense paysage encore confus de Paris baigné d'aube se mit à chavirer. La verrière du Grand Palais, le miroitement de la Seine, les ponts, les rues, le Palais de Chaillot, les immeubles.

Il partit en arrière, les yeux dans le soleil.

Le ciel se mit à reculer vertigineusement vers le haut.

*

**

La poitrine écrasée d'horreur, Boris le regarda rebondir comme une pauvre chose de plus en plus minuscule, de poutrelle en poutrelle. A chaque fois, il y avait un bruit mou. A chaque ressaut, des os déjà brisés se fracturaient à nouveau.

Il toucha enfin le macadam et ne fut plus qu'une masse immobile, presque imperceptible, tout en bas.

Boris Corentin essaya de se secouer, s'arrachant à la vision d'horreur. Centimètre après centimètre, il recommença à ramper sur la poutrelle, en direction de l'entretoise où Jane Whitman grelottait, pétrifiée.

— Ne bougez pas, fit-il enfin quand il fut plus près. C'est fini. Surtout, ne regardez pas en bas.

Doucement, il tira vers lui un pauvre corps bleui par le froid et parcouru d'un frisson convulsif.

— Ne dis rien, c'est fini. C'est fini, ne cessait-il de répéter.

Il la jucha sur ses épaules. Comme Hamnet, l'Indien dément, tout à l'heure. Mais son corps frigorifié et juvénile s'abandonnait, à présent. La voix de l'homme était tendre et rassurante. Et maintenant, de poutrelle en poutrelle, il redescendait, la ramenant à la vie.

En bas, dans les rues de l'immense Paris, les camions de la voirie commençaient leur lent ballet, de poubelle en poubelle.

Brichot l'attendait sur le terre-plein, son cœur manquant un battement sur deux à l'idée de ce que sa flèche était en train de risquer, dans cet immense Meccano centenaire qui est peut-être le monument le plus célèbre du monde entier.

— Tu ne peux pas savoir ce que j'ai trouvé là-bas, bredouilla-t-il plus tard en montrant le trou noir de la terrasse de l'appartement des Compson. Jamais vu ça. On aurait dit qu'une bombe atomique est tombée dessus. Tous ces cadavres déchiquetés...

Il se secoua.

— Je viens d'appeler le patron, il nous envoie du renfort. Il ne comprend rien. Le Japonais... Les d'Alleyrand... Puis cet Indien dingue... La Tour Eiffel. Et ces Mes...

Il haleta.

— Tu crois qu'on va réussir à comprendre, nous ? réussit-il à articuler.

*

**

Pour répondre complètement à la question de Brichot, il fallut environ quinze jours. Aux termes desquels un ressortissant du Fatar, un certain Fouad, fut retrouvé éventré, une nuit, alors qu'il rentrait probablement chez lui, dans les environs du parc Monceau.

Un coup de téléphone anonyme à une station de radio périphérique revendiqua l'attentat. Il s'agissait d'un militant de l'ACA, l' « Armée Clandestine d'Allah », une organisation bien réelle, celle-là, contrairement au groupuscule imaginaire inventé par Fouad pour revendiquer « l'attentat » de l'Allée Adrienne-Lecouvreur, le matin du crime, par un communiqué envoyé à la presse. L'ACA se chargeait à travers le monde de régler leur compte à tous les musulmans renégats. Le tueur inconnu raconta de long en large les débauches du prince Maahdi. Et en partie sa dernière nuit sur la terrasse de l'appartement des Compson, les deux enfants maudits qui étaient allés jusqu'au bout de leur folie et qui n'avaient pu survivre l'un à l'autre. Il fut aussi question des cent mille dollars que l'ACA entendait retrouver et « restituer au peuple opprimé du Fatar ». Mais nul ne put remettre la main dessus.

Un an plus tard, la jeune femme rousse qui se faisait appeler Evane et qui dirigeait avec Michel Dalcrot un institut de beauté ultra-luxe avenue Vélasquez, racheta un manoir en Sologne au dernier héritier ruiné d'une famille jadis célèbre. Mais personne ne fit le rapprochement avec l'affaire de

l'allée Adrienne-Lecouvreur. Et pour cause.

Boris n'entendit plus parler de Monique d'Alleyrand. Peu de temps après, il apprit que son mari avait donné sa démission. Le haut fonctionnaire à qui on prédisait un si bel avenir politique préférait, disait-on, reprendre son premier métier de professeur de droit.

Amada Masoshita, qui s'était fait appeler Hiro Funakoshi, mit six mois à se remettre de ses innombrables fractures. Mais il ne fit pas une heure de prison. Décidée en haut lieu, son expulsion du territoire français passa inaperçue. Sauf de Boris Cotentin, bien entendu, et d'Aimé Brichot.

Seule Jane Whitman montra à son sauveur une reconnaissance dont il ne lui demandait pas qu'elle fût éternelle. Il leur suffisait à tous les deux que, dans les quelques nuits où elle se manifesta, elle fût violente et sincère.

Un matin, se réveillant, contre Boris, dans le studio de celui-ci, l'Anglaise blonde plonge ses yeux verts dans ceux de son amant.

— Tu sais que je repars pour Londres demain, murmura-t-elle.

Il le savait. Il la laissa continuer.

— Et de Paris, reprit-elle, il y a un seul monument que tous les touristes visitent, et que moi seule je n'ai pas vu.

Elle eut une moue en s'allongeant sur lui.

— Enfin, pas vraiment vu.

Il sentit son ventre gigoter contre le sien.

— Tu devines de quoi je veux parler ?

Il remua, sentant un muscle brûlant, un peu plus bas, qui essayait de l'avalier.

— On ne peut pas dire que tu sois rancunière, admira-t-il.

Elle commençait à s'empaler sur lui.

— Justement, haleta-t-elle. J'ai envie d'effacer des mauvais souvenirs.

— Tu sais comment les ennemis de la Tour l'appelaient, à la fin du siècle dernier ? Le « totem infâme » !

Elle poussa un cri. Boris, d'un coup de reins, s'était enfoncé plus profond en elle. Elle ploya vers lui, soulevée par des secousses de plus en plus violentes.

— Mon infâme totem, gémit-elle, dévastée par le plaisir qui déferlait en elle comme une vague.



CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

[1] Parti communiste italien.

[2] Voir *Les Esclaves de la nuit*, Brigade Mondaine N° 29.

[3] Voir Brigade Mondaine N° 46, *Les amants de Singapour*

[4] Chef de la Brigade Criminelle.

[5] Premier des deux dans une équipe de policiers.

[6] La petite gamme des recherches, en argot policier, désigne les vérifications aux Sommers et aux Archives. La grande gamme élargit les recherches à toutes les administrations.

[7] Voir Brigade Mondaine N° 45, *la Danse des couteaux*

[8] Voir Brigade Mondaine N° 10, *le Cygne de Bangkok* et N° 16, *la Permission de minuit*.

[9] Argot des jeunes d'aujourd'hui. Les taches, ce sont ceux qui ne sont pas branchés. Les « mauvais »...

[10] 206, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris, 8^e.

[11] Le 36 quai des Orfèvres, la direction de la PJ. Les malfrats eux, disent la Tour Pointue, à cause de la tour qui domine le 36 côté ouest.